
L'aura de
Laura
Jean-Claude Castex



À tous ceux qui aiment découvrir des mondes hors normes.

L'AURA

DE

LAURA

Jean-Claude Castex

Castex, Jean-Claude, 1941-

Titre : **L'aura de Laura**

Couverture : Les couleurs de l'aura de Laura, selon un dessin d'Aleia Castex, 8 ans, illustrée en quatrième de couverture en compagnie de son fidèle Coco.

Distributeurs : www.lulu.com
www.amazon.fr
www.fnac.com
www.chapitre.com
www.librairieduquebec.fr
www.lalibrairie.com

Dépôt Légal 4e trimestre 2019.
Bibliothèque Nationale, Ottawa.
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.

À ma petite Aleia chérie



"Cette royale demeure prenait des airs d'hôtel particulier avec ses quatre colonnes ioniennes surmontées d'une architrave sculptée de motifs gréco-romains."

Les tringles, p.10

-1-

Les tringles

Dans la vie tout s'arrangerait au mieux si l'on pouvait faire les choses deux fois : un virage mal négocié qui se termine contre un cyprès, un examen insuffisamment préparé qui handicape notre Destin, une *blind-date* trop enthousiasmante qui se perpétue en maternité... Mais ce n'est pas toujours vrai. Il suffit pour s'en convaincre de compter le nombre de mariages, ou d'unions matrimoniales en général, que doivent, tout au long de leur existence, vivre les hommes et les femmes en ce XXIe siècle : trois en moyenne ; sans compter la multitude d'essais avortés qui se terminent généralement dans les fossés de la vie. L'histoire d'Arthur nous en convaincra.

Arthur était un brillant avocat de Vancouver. Durant les dix premières années de sa vie, il s'était fait la main en guerroyant en faveur de la *Commission des Accidents du Travail*[1] de la province. Pour être plus précis, il s'efforçait, au moyen de mille subterfuges, de ruses odieuses, de guet-apens indignes et de cruelles duperies, d'empêcher les victimes d'accident du travail de recevoir les indemnités auxquelles ils avaient droit en vertu du parcimonieux Code provincial du Travail, une législation malaxée et pétrie à travers les années par les mains avaricieuses de capitalistes purs et durs. Les chefs d'entreprises, toujours méfiants d'être pris en otage par un paresseux qui revendiquait une illicite pension d'handicapé du travail, payaient chaque année ce bureau gouvernemental dont le rôle consistait à débusquer les fraudeurs. En conséquence, cette méfiance extrême faisait que de vrais mu-

[1] Aussi appelée WCB (Worker's Compensation Board)

tilés du travail ne pouvaient obtenir la moindre aide, non seulement à cause de ces tricheurs qui gangrenaient le système, mais aussi de certains patrons impitoyablement rapaces qui utilisaient sans vergogne les abus des uns comme prétexte pour priver les vraies victimes de leurs droits à un dédommagement juste, équitable et décent. Certes, il était parfois arrivé à Arthur d'apercevoir sous un porche exhalant des odeurs d'urine et d'étrons, quelque clochard difforme et nauséabond, et de se sentir responsable de la déchéance de cet homme ou de cette femme. Aussi tournait-il vite la tête pour ne pas risquer d'être reconnu par le vagabond, et chassait-il de son esprit toutes ces idées trop subversives pour son âme et destructrices pour son propre ego.

Ce fut sous les assauts incessants de cette dévalorisation intérieure non formulée, qui gangrenait de culpabilité son honneur et taraudait sa vanité d'être devenu un avocat déchu, qu'il décida un jour de se rédimer. Il voulut réédifier sa fierté au niveau du vieux serment, aujourd'hui dévoyé, de *défenseur de la veuve et de l'orphelin* ; un idéal noyé depuis longtemps sous le flot de l'argent facile que ne possèdent habituellement ni la veuve ni l'orphelin.

Désormais fort expérimenté dans le domaine des ruses perverses mises en œuvre par la *Commission des Accidents du Travail* qui dépensait les huit-dixièmes de son budget en frais d'avocats pour museler les victimes et les dépouiller de leurs droits humains, il pouvait facilement déjouer pièges et chaussetrappes. Armé de cette montagne de connaissances en fourberies diverses et variées, il quitta la *CAT* et s'établit à son propre compte, mais cette fois pour protéger « *la veuve ou l'orphelin* » dont la vie avait été ruinée par un accident du travail, même si son *Serment déontologique* n'en faisait plus un idéal depuis les cinq dernières décennies, rongées et défigurées par le Mondialisme cupide que les Grands Financiers internationaux avaient érigé en Déité Suprême.

S'étant donné pour ultime objectif de protéger les victimes d'accidents du travail, ce fut pour son *ego* une apo-

théose, car il gagnait ainsi fort bien sa vie en défendant les *désargentés*, tout comme d'autres pseudos humanitaires participent à de plantureux banquets au profit de la faim dans le monde. Cela lui permettait d'apparaître ostensiblement comme un Las Casas, un Gandhi, un Mandela ou un Riel, tout en se graissant avantageusement la patte...



Dans ses combats pour ou contre la Justice, Arthur s'était montré si machiavélique que lorsqu'il décida de se séparer de sa compagne Julie, tout le monde, parentèle et amis inclus, fut d'avis que la jeune femme "allait y perdre son chemisier". Mais il ne faut jurer de rien ; le boucher finit toujours par manger les résidus de sa viande et le cordonnier par être le plus mal chaussé du village. Arthur eut beau se battre comme un lion, travestir la Vérité, fausser l'interprétation la plus claire, discréditer les témoins à charge, gauchir l'esprit des jurés et biaiser celui des juges, il eut beau, donc, faire tous ses efforts qui seraient considérés comme méritoires s'ils n'avaient été motivés par la plus fourbe rapacité, il dut se soumettre à verser à Julie une pension alimentaire des plus royales.

Pour exacerber son immense rage, se surajouta au butin de la jeune femme, en vertu de la Loi canadienne, la moitié des actifs bancaires d'Arthur et de ses placements, que certaines institutions financières avaient dissimulés dans des paradis fiscaux secrètement contrôlés par l'astucieux royaume de Grande-Bretagne afin de favoriser à son profit l'évasion fiscale des autres nations. Ainsi, fût-il mis un terme aux comptes occultes d'Arthur qui échappaient jusque-là aux limiers canadiens de l'Impôt, généralement notoires pour leur intransigeance avec les citoyens modestes, et pour leur complaisance manifeste avec les plus fortunés.

Julie se félicita d'avoir soigneusement pris note, à titre préventif, de tous les comptes illégaux qui abritaient ces fonds frauduleux ainsi que les placements illicites destinés à

constituer une confortable pension en faveur de son concubin. Longtemps avant de rompre sa liaison, elle avait ouvert un dossier « *Patrimoine* » qui mettait en évidence l'ensemble des biens de son compagnon afin de ne pas se retrouver aussi dépourvue que la cigale lorsque la bise des dissensions, des empoignades et enfin de la rupture, se mettrait inévitablement à souffler.

Plus que les placements frauduleux, la résidence principale du couple demeurait la pierre d'achoppement la plus manifeste, la plus infrangible. Aucun des deux antagonistes ne voulait se résoudre à l'abandonner à l'autre. Cette royale demeure prenait des airs d'hôtel particulier avec ses quatre colonnes ioniennes surmontées d'une architrave sculptée de motifs gréco-romains. Le tout encadrait une porte d'entrée monumentale qui s'actionnait électriquement. C'était une de ces "cathédrales" privées dans lesquelles les *nouveaux riches* aiment élire domicile pour se convaincre qu'ils se sont élevés loin de la populace, bien au-dessus du commun des mortels.

Pour Julie et Arthur, la bise tôt venue se mit à souffler en tempête. Le tout était désormais de savoir QUI allait garder cette magnifique propriété de White Rock, spacieuse comme une basilique, dont les grandes baies semblaient paisiblement rêver en contemplant le vaste Golfe de Sémihamou. Julie, qui avait déjà engrangé une confortable pension alimentaire ainsi que la moitié des impressionnants fonds de pension de son ex-compagnon, souhaitait bien entendu se l'approprier avec la plus éminente mauvaise foi du monde, même si cette gentilhommière faisait depuis longtemps partie du patrimoine de son ex-concubin. Son aïeul l'avait construite à grands frais en 1914. Il en avait gratuitement reçu le terrain en guise de prime d'abonnement à *BC-Magazine*[1]. La mort dans l'âme, Julie avait donc été contrainte de renoncer à ce panorama que, de toute évidence, elle ne pourrait plus jamais s'offrir. Elle adorait scruter l'Océan Paci-

[1]L'ancêtre du *BC Magazine* actuel parut en 1907. Il cessa de paraître durant la Première Guerre Mondiale, en 1915. Le magazine distribuait (en prime d'abonnement) des terrains à *White Rock,* qui valent aujourd'hui des millions de dollars. Le but était de peupler la frontière canado-étatsunienne.

fique, au printemps et à l'automne, pour suivre l'évolution des baleines et des cachalots qui bourlinguaient entre les îles Hawaii et l'Alaska. Ces animaux gigantesques faisaient escale dans la baie, devant ses yeux, pour se restaurer sur les hautfonds, et pour prendre quelque repos, tandis que leurs baleineaux soufflaient tout autour leurs soupirs de vapeur.

Sans aucune presse, les yeux froidement rivés sur la mer si profondément bleue, qui moutonnait, ici et là, en toupets d'écume argentée, Julie cherchait désespérément le moyen fabuleux de s'approprier cette résidence. Par moment, elle emballait avec dépit quelques effets personnels dans des boîtes de carton, des malles et des valises qu'elle avait eu la prémonition de conserver dès le tout début de sa liaison avec Arthur, en cas... Elle savait fort bien que dans notre société post-industrielle en déliquescence rapide, les mariages ne duraient statistiquement que quelques brèves années. La passion brûlait aussi vite qu'un feu de broussailles —en quelques semaines—, suivie par une routine qui se pervertissait en querelles puis en séparation. Certes, leur chien Coco qui haïssait les disputes entre ses parents, s'investissait en affectueuses câlineries dès que leurs voix prenaient leur envol; mais il s'y était habitué lui-aussi, avec désespoir.

Au sein de ces foules immenses, abandonnées par des dieux désaxés qui exigent des actes irrationnels de leurs serviteurs trop crédules, chacun essaie de jouir au maximum de la vie terrestre avant de sombrer dans le Néant à défaut du Jardin des Délices jadis promis. Tel est le dogme nouveau. Tout doit être mis en œuvre pour que cette existence sans retour soit couronnée de succès et de bonheur. Dans le cas d'une séparation, il faut se montrer intelligent et offensif en laissant croire qu'on se contente d'être défensif comme une pauvre victime. Autrefois le Destin de chacun coulait comme "un long fleuve paisible". Le divorce était si problématique à obtenir et si répréhensible dans l'esprit de tous, qu'on devait s'inventer un bon prétexte de soumission pour subir toute sa vie le carcan du mariage. Les religions toujours fécondes

dans l'art de l'affliction et de la résignation, usaient et abusaient du Paradis et de l'Enfer éternel pour dompter et assujettir les récalcitrants et les cabochards. Elles attribuaient une valeur spirituelle profitable et salutaire à l'injustice, à la souffrance et au malheur subi par les pauvres, lorsqu'ils acceptaient de ne pas se révolter contre l'ordre établi,

Plongée dans ces pensées subversives, Julie passait une bonne heure par jour à emballer ses affaires tout en tâchant de faire durer cette opération aussi longtemps que possible afin de profiter de ce panorama qui faisait à la fois chanter son cœur et gémir sa mélancolie. Par moment soupirait sa belle poitrine qui lui avait coûté fort cher à implanter mais qui avait largement contribué à obtenir tout ce butin du divorce. L'investissement avait été profitable *à cent contre un.*

Mais il fallut bien se résoudre à passer *sous les fourches caudines* de la Justice et des déménageurs qui vinrent un matin emporter ses effets personnels et les quelques meubles qui lui appartenaient en titre. Ce fut après leur départ que Julie sortit d'un sac de papier quelques ingrédients pour cuisiner son dernier repas de riche à White Rock : des crevettes, du caviar, des langoustes ; le tout arrosé d'une demi-bouteille du merveilleux nectar de Champagne *Veuve Clicquot* dont chaque gorgée évoquait dans son esprit un arôme de Paradis. Confortablement installée au centre du grand balcon, elle savoura lentement le panorama ainsi que les fruits de mer, bercée par les modulations alanguies du *Lac des Cygnes* de Tchaïkovski. Elle se voyait avec le visage de la pauvre *Odette,* dont la beauté n'avait pas son pareil en ce monde, et elle était poursuivie par son cruel concubin sous les traits du sorcier *Von Rothbart* qui avait juré de la transformer en cygne sauvage.

Lorsqu'elle eut dorloté son palais de tous ces délices voluptueux, elle s'abîma de nouveau dans la contemplation de la magnifique Baie de Sémihamou, bordée de collines aux arrondis maternels, de maisons multicolores, de forêts de conifères vert-sombre, qui se miraient dans ce fragment

d'Océan Pacifique plus bleu que le ciel. Ce golfe liquide lui apparut comme une coupe antique remplie d'un breuvage divin. Là-bas, très loin, peu avant la ligne frontalière canado-étatsunienne concrétisée par des bouées, les pêcheurs vietnamiens fort laborieux jetaient à la mer leurs cages à crabes et lançaient leurs filets d'un geste large de semeur. Ici et là, des plages de sable fin, encombrées de grumes dérivantes de flottage, piquetaient de blanc la côte canadienne ainsi que la rive américaine qui lui faisait face. Julie, se livra alors à un curieux manège. Elle descendit la tringle à rideaux du salon, dévissa l'un des deux embouts ajourés, introduisit dans les tubes quelques restes de fruits de mer, revissa l'ensemble et replaça la tringle au-dessus de la baie vitrée. Puis elle effectua la même opération dans chacune des chambres de la maison. Il était presque minuit lorsqu'elle eut fini de nettoyer la cuisine. Elle sortit sur le perron, verrouilla la porte à la seule clarté d'un lampadaire urbain, et jeta la clé à l'intérieur de la maison par un vasistas laissé entrouvert au premier étage. Cet après-midi-là, elle avait tout de même pris soin de faire tailler une copie de la clé.

En marchant à pas lents vers sa voiture, Julie se remémora alors l'heureux temps de leur liaison amoureuse, quelques années plus tôt. Elle évoqua aussi l'instant où elle avait rencontré cet homme qu'elle haïssait si fort aujourd'hui. Elle avait confié à une amie intime qu'elle avait d'abord été séduite par le patrimoine et l'aisance matérielle de cet homme de Loi : «Ces avocats, ils s'enrichissent outrageusement en faisant battre les citoyens, en suscitant la haine entre les humains, et si je m'empare un jour de ses biens, ce sera une douce satisfaction. Le voleur sera lui-même volé, l'arroseur arrosé...»

—Tu veux dire que tu ne l'aimes pas ?

—Non ! Et je me demande comment je parviendrai à l'aimer !

—Pour la sécurité qu'il t'apportera, sans doute !

C'est toujours ainsi que les filous justifient leurs escroqueries pour ne pas se sentir trop scélérat ; en souillant leurs victimes de leurs propres tares. Et puis, miraculeusement, la mayonnaise de l'Amour avait pris. Comme une chenille sordide se transforme en gracieux papillon, cette duperie contre l'avocat était rapidement devenue une idylle amoureuse, puis une tendre et délectable histoire, un cadeau divin de la Providence : «On s'est aimé au beau milieu d'un champ de blé !» aimait-elle à répéter tandis que ses iris bleus pétillaient comme du Champagne du meilleur cépage. «J'avais le Ciel à portée de la main !» ajoutait-elle en pensant aux épis jaunes et ensoleillés qui se balançaient comme des pièces d'or, des "louis d'or" de la finesse des fameux *Pierre-Gaultier-de-La-Vérendrye*[1], au-dessus de son visage, sous l'azur du ciel. Et puis, comme toujours et aussi vite qu'une églantine d'Alberta[2], leur amour s'était défraîchi, fané puis flétri sous le poids des deux égoïsmes.

—C'est presque inévitable quand on s'est mis en ménage pour la mauvaise raison… comme la mienne, confia-t-elle à sa meilleure amie. Chacun s'est enlisé dans un cocon de rancune, puis de haine. Et il est devenu impossible de s'en extraire aisément. Une séparation est techniquement très compliquée ; surtout lorsqu'on est de mauvaise foi.

—Ah !

—En définitive, il était grand temps que je quitte cet homme car désormais je le haïs avec une telle force, un tel emportement, que j'en arrive à regretter de ne pas avoir procréé d'enfant avec lui pour pouvoir l'accuser d'abus sexuel sur sa personne... avoua Julie.

—Oh !

—...Une amie m'a affirmé que ça marche toujours, et qu'on

---

[1] Les pièces d'or fin à l'effigie de l'explorateur canadien «Pierre Gaultier de La Vérendrye» portent la valeur nominale de 200 $ mais leur côte atteint plusieurs milliers de dollars. Ce sont les *louis d'or* canadiens, comme les Souverains sont les pièces d'or anglaises.

[2] La rose aciculaire ou *Rosa acicularis*, aussi connue sous le nom d'églantine, est devenue l'emblème floral de l'Alberta en 1930.

ressent une immense satisfaction à voir le conjoint se débattre dans l'anathème général, dans l'abject opprobre, comme les excommuniés et les lépreux du Moyen-Âge.

♥

Dès le lendemain de ce déménagement pathétique, Arthur prit possession de la bâtisse. Un serrurier vint changer les serrures mais Arthur oublia de modifier le mot de passe du *wifi*, avec lequel Julie envisageait d'espionner secrètement son ex-concubin, car elle avait acheté à Hong Kong un système qui lui permettait d'écouter et de voir l'intérieur de la maison par le truchement de l'écran du téléviseur. Rien ne put entraver l'intelligence du technicien qu'elle embaucha pour installer son système d'espionnage. Mais elle fut punie pour sa curiosité, comme on l'est toujours lorsqu'on veut savoir ce que les autres pensent de nous.

Inutile de décrire sa colère lorsque Julie observa Géraldine, la nouvelle compagne, avachie sur le canapé de cuir, chaque soir, en compagnie d'Arthur. Elle écumait de rage en observant la nouvelle-venue se consacrer avec passion à ficeler son ex-compagnon dans les soies du plaisir, comme une mygale embobinant une grosse mouche verte. Elle paraissait en tirer une satisfaction divine. Quant à lui, n'en parlons pas ; elle le trouva aussi godiche et empoté qu'une oie confite dans sa potiche de graisse.

Julie enrageait de colère, avec un rictus de haine en regardant la scène d'un œil fixe. Comment une maison aussi exceptionnelle pouvait-elle tomber dans l'escarcelle de cette Géraldine, *croqueuse d'or* ? Durant quatre ou cinq jours, les deux amoureux filèrent le parfait amour. Ils se prodiguèrent les délectations d'usage sur tous les canapés de la maison, sur tous les fauteuils, sur les tables, les planchers et les comptoirs, afin de célébrer ce bonheur indicible, cette joie perverse pour elle, celle de prendre possession et de jouir des biens que les autres avaient acquis à la sueur de leur front.

— Je n'aurais jamais cru que ce serait si facile de la faire par-

tir, s'exclama Arthur, un soir.

— Je suis bien certaine qu'elle a versé des larmes de rage, ajouta Géraldine en ricanant... On dirait que son odeur fétide traîne encore en ces lieux !

— Tu es ineffable ! conclut-t-il en riant.

Julie fut sur le point de s'effondrer d'un paroxysme de rage en entendant ces répliques. Ah ! Cette fameuse odeur ! Si légère au début, elle se renforça de jour en jour. Arthur et Géraldine commencèrent par aérer. Sans succès ! Aucun effet ! Ils passèrent alors leurs soirées à récurer, nettoyer, frotter, cirer... et, surtout... aérer. Impossible de venir à bout de cette senteur qui inondait toutes les pièces de la maison comme une malédiction. Dans les recoins les plus oubliés, ils recherchèrent les rats morts, les cadavres d'oiseaux ou de rongeurs en putréfaction... Rien ! Ils rampèrent tous deux dans la pernicieuse laine d'amiante, dans les combles de la toiture hérissée de clous rouillés, au risque de se déchirer les chairs et de corrompre leurs poumons. Tous les tapis, les rideaux, les moquettes, les tapisseries textiles, les tissus divers furent nettoyés à la vapeur et désinfectés. Les tuyauteries vidées de leurs déchets les plus coriaces à la soude caustique, à l'eau de javel... au risque de décolorer bois, tissu et papier. Des paquets de cheveux gluants partirent à la poubelle avec d'horribles grimaces de dégoût clôturées par des haut-le-cœur douloureux. Mais tel l'œil de Caïn, l'odeur inébranlable s'accrocha à la maison comme une huître à son rocher de granit. Tous les siphons furent changés, des purificateurs d'air installés dans toutes les pièces, les murs repeints à neuf... Aucun changement ! Ils placèrent des bols de Coca-Cola dans toute la maison, tuèrent plusieurs rats[1]... mais l'odeur subsistait. Deux entreprises d'extermination *Pest Control* vinrent successivement brûler des fumigènes, vaporiser des produits désodorisants, se battre comme des démons pour détruire la puanteur, mais en quelques minutes, l'odeur revint comme une haine inassouvie dans le cœur d'un

[1] Les rats ne peuvent roter ; aussi le gaz du Coca Cola les étouffe.

maniaque. Les deux amants n'osèrent plus inviter leurs amis. La femme de ménage, humiliée de tous les sous-entendus qui lui perçaient le cœur, refusa de poursuivre son travail chez eux. Finalement ils allèrent s'installer à l'hôtel, tandis qu'une compagnie de déménagement vint emballer l'ensemble des meubles pour les transférer dans une maison de Surrey-Sud. Un agent immobilier s'empressa de visiter la maison et la trouva extraordinaire :

—Vous pourriez en tirer au moins quatre millions ou davantage si vous parveniez à enlever cette odeur d'œuf pourri qui empeste tout. Vous sentez ?

—Non ! Pas vraiment ! mentirent-ils effrontément.

—Si ! Si ! C'est très clair. Vous n'arriverez jamais à la vendre si vous n'ôtez pas cette horrible senteur.

Ils changèrent d'agence. Le résultat fut le même. Il fallait brader la maison pour le prix du terrain... Quel désespoir. Que faire ? Et en plus, les taxes municipales et scolaires allaient s'abattre sur eux comme la misère sur les pauvres. Mais que faire d'autre ?

Ce fut ce jour-là que Julie téléphona, précisément, alors qu'Arthur et Géraldine se trouvaient dans la maison en compagnie d'un agent immobilier qui venait de leur suggérer de se débarrasser de cette bâtisse «au plus sacrant», au plus vite et au prix le plus vil.

—Bonjour, suis-je bien chez Monsieur Arthur Tremblay ?

Géraldine reconnut la voix de Julie et faillit bien lui raccrocher au nez. Elle hésita :

—C'est bien ça... Voulez-vous lui parler ?

—Oui ! S'il vous plaît !

Elle passa le combiné à Arthur :

—Bonjour Arth ! Je m'excuse de te déranger...

—Tu ne me déranges pas !

—Ah merci ! Tu es bien bon !... N'aurais-tu pas trouvé une boucle d'oreille rouge derrière un canapé ou ailleurs. Je n'arrive pas à remettre la main dessus ?

—Ah non ! Désolé !

—Oh ! C'est bien dommage. J'y tenais beaucoup.

—Je le regrette. Mais de toute façon, la boucle d'oreille *ne peut pas* se trouver dans la maison...

—Ah ! et pourquoi donc ?

—Pour la simple et bonne raison que la maison est complètement vide. Il n'y reste que l'équipement légal[1].

—Veux-tu dire que tu... déménages?

—Oui ! Géraldine, ma nouvelle compagne n'aime pas cette maison. Aussi allons-nous habiter ailleurs, à Surrey.

—Ah ! Tu sais, j'avais, pour ma part, un faible pour cette maison, et je suis prête à la prendre si tu n'en veux pas.

—Attends un instant.

Arthur mit la main sur le combiné et Julie put entendre une conversation animée sous forme de murmures, de bourdonnements et d'éclats de voix.

—Je pourrais te faire cette faveur pour deux millions... si tu me retournes le gros camion de camping.

—Tu es dur !

—C'est comme ça !... C'est ça ou rien !

—Il n'y a pas moyen de négocier un peu ? Deux millions, c'est énorme !

—Je vais en parler à Géraldine ; un instant !

Les bourdonnements étouffés reprirent un instant et Julie put entendre les stridulations assourdies d'un grand rire de

[1] L'équipement légal, non transférable, comprend tout ce qui est fixé au mur par vis, clou, colle... La tradition veut aussi que le vendeur laisse les rideaux installés, les ampoules électriques, les téléphones fixes...

femme qui déchirait l'air.

—Allo, Julie ?

—Oui !

—Bon, si le camping-car est encore en excellent état, nous accepterons de te brader la maison pour un million et demi... mais pas un sou de moins.

—Ok, j'accepte mais tu me mets vraiment sur la paille, Arth !

La transaction fut bâclée l'après-midi même. Arthur ne souhaitait pas qu'elle vint visiter la maison de peur qu'elle sentît cette odeur infecte. Julie, quant à elle, craignait qu'ils changent d'idée.

Dès le surlendemain, après les signatures légales, Julie revint donc s'installer dans la maison de ses rêves. Son premier geste fut de vider toutes les tringles à rideaux des reliefs pourrissants de son dernier repas aux fruits de mer. Après dix minutes d'aération et de lavage à l'eau de Javel, l'odeur disparut complètement, et la maison reprit, comme par enchantement, sa valeur marchande initiale de quatre millions de dollars.

Mais Julie n'avait vraiment... vraiment... aucune intention de la vendre !

♥



"C'était rapidement devenu une idylle amoureuse, puis une tendre et délectable histoire, un cadeau divin de la Providence." (page 14)

-2-

L'amour virtuel

La vie serait si morne sans la moindre passion dévorante pour ensoleiller nos journées. N'est-il pas tout à fait souhaitable de connaître un tel embrasement de l'esprit et du corps pour exalter notre existence qui serait peut-être insipide et languissante ? L'amour est sans aucun doute pour la plupart, le principal moteur de la vie. On peut exister sans fortune mais certainement pas sans cette passion qui nous illumine le cœur. Le sage penseur Teilhard de Chardin lui-même écrivait que l'*âme humaine est faite pour n'être pas seule.* Mais probablement ce célibataire endurci ne parlait-il pas de la forme d'amour que nous envisageons en ces lignes.

La chasse au bonheur est remplie de pièges mortels. Si l'on n'y prend garde, le bonheur que l'on poursuit avec frénésie peut gâter celui que l'on possède déjà, mais que l'on néglige d'apprécier. C'est particulièrement indubitable dans les *jeux de l'amour et du hasard*.

La recherche d'une profession peut aussi s'avérer périlleuse. Aristide le timide aimait laisser vagabonder son esprit au sein de mille rêveries inaccessibles. Après avoir contemplé une opération chirurgicale à la télévision, il envisagea de devenir chirurgien esthétique, transformant, en quelques coups de scalpel, viragos et maritornes en créatures irrésistibles et gracieuses. Dans ses rêves, il relevait leurs seins affaissés, rabotant leurs coussinets dont il distribuait la sordide graisse jaunâtre en rondeurs harmonieuses et en renflements voluptueux. Il affinait les tailles empâtées pour ne conserver qu'un potelé délicieux. À pleines mains, comme on remplit un sac de déchets, il bourrait de graisse immonde les seins aplatis qui prenaient ainsi un galbe affriolant. Il vidait,

enfin, les poches sous les yeux avec la même dextérité qu'il puisait dans la bourse de ses candidates à la séduction. Et plus encore, il pouvait jouir sans fausse modestie de l'immense reconnaissance témoignée par ses patients.

À d'autres occasions, Aristide se voyait kamikaze japonais ou islamiste pour une cause à inventer, reçu au Paradis par plusieurs dizaines d'oniriques houris, adulé par ces vierges qui s'offraient avec abandon à sa sensualité si longtemps dédaignée.

Il s'imaginait aussi en valeureux soldat, combattant seul contre une foule d'ennemis fanatisés et les abattant les uns après les autres comme un héros de jeux-vidéos. Il se représentait une vie dans la prêtrise, pardonnant d'un geste débonnaire les Sept Péchés Capitaux, absolvant d'un simple revers de main les plus horribles transgressions, parlant avec la voix d'un Dieu redouté à la foule tremblante de thuriféraires, envoûtés par ses sentences qui résonnaient comme le tonnerre du Très-Haut sur le Mont Sinaï. Ah ! Comme il aimerait se sentir lui-même idolâtré par toutes ces fourmis humaines !

Certains soirs plus hardis, il se voyait sauveteur aux commandes d'un hélicoptère, survolant des gouffres vertigineux, enlevant devant la gueule d'un requin déchaîné une jolie baigneuse qui lui en serait éternellement reconnaissante et lui ferait un collier de ses bras gracieux. Parfois, il paradait dans les rues de Vancouver en uniforme de policier, arrêtant les sadiques et les tueurs d'enfants, se battant à coups de revolver tel John Wayne ou Gary Cooper, les invincibles cowboys d'un temps révolu.

Certains rêves plus ambitieux l'ennoblissaient en Premier ministre, ou mieux, en Président d'un pays puissant, distribuant généreusement les millions de dollars arrachés aux contribuables de son pays aux nations qui l'encensaient avec fièvre pour sa bienfaisance sans bormes.

De même que Chéhérazade distrayait chaque nuit son impuissant sultan Chahriar, en le berçant de contes imaginaires, pour lui éviter toute tentative charnelle qui se termi-

nerait inéluctablement par un échec cuisant et par sa mise à mort, l'imagination fertile d'Aristide tâchait de distraire chaque soir son ego dans des rêveries valorisantes, pour lui éviter de sombrer dans les abysses de la neurasthénie, toujours à l'affût comme une louve affamée.

Mais la réalité d'Aristide était moins glorieuse. Il observait avec envie les jeunes de son âge qui semblaient croquer à belles dents les douceurs de la vie pour en tirer toute leur succulence. Pour sa part, il se croyait hors des sentiers battus de l'Amour car il ne se sentait pas à la hauteur dans l'Art de la Séduction dont il avait même épluché les règles sibyllines dans un ouvrage de Julien Greene. Encore quelques années plus tôt, il n'hésitait pas à musarder au centre-ville dans l'espoir de dénicher l'âme-sœur. Son seul succès avait été une blonde, la gentille Jeannette, qu'il avait promenée dans le Parc de la Serpentine pour lui faire admirer les oiseaux au milieu des lys. Un jour, au sortir de leur incursion dans ce parc, il avait remarqué que les passants scrutaient son pantalon à la dérobée et échangeaient de mystérieux commentaires à voix basse. Jeannette lui fit remarquer que des taches jaunes, faussement révélatrices, constellaient son pantalon. Il les avait effacées au plus vite, même si ce n'était que le pollen des lys, dont il avait malencontreusement effleuré les étamines.

En dépit de son imagination créatrice, notre homme luttait contre l'accablement de sa solitude chronique, surtout depuis qu'il avait appris que Socrate, l'homme le plus laid de la terre, était devenu le plus grand philosophe de tous les temps.



Aristide habitait une petite maison de la grande banlieue vancouvéroise, une de ces maisonnettes des "années Cinquante" aux couleurs bleu de méthylène, marron taupe, rouge sang ou vert-caca-d'oie. Ces constructions unifamiliales à peine plus spacieuses que des huttes, étaient jadis peuplées de mille cris d'enfants qui cédèrent la place à des jappements et à des miaulements lorsque les animaux de

compagnie prirent la place des bambins dans notre société post-industrielle. Les maisonnettes furent elles-mêmes remplacées –surtout à partir des années 1980– par de grandes maisons pour ‟familles multi-générationnelles″ comme les imposèrent les Sikhs et les Punjabis qui vinrent en foules prendre la place des *Caucasiens* en voie de raréfaction. Après avoir affiché le marron-taupe, la petite maison d'Aristide devint turquoise à la limite du violet, parce que son propriétaire avait pu acheter à prix de déstockage trois gallons de hideuse peinture vert-cyan, qu'il avait dû rallonger par deux gallons de bleu-saphir.

Aristide restait prudent dans ses achats bien qu'il gagnât sa vie de façon satisfaisante comme infirmier à l'Hôpital Sémihamou de White Rock. Il n'avait certes ni épouse ni enfant mais il prenait soin de plusieurs animaux : un chien, un chat, deux poissons rouges et une gerboise ; et s'il ne subissait pas les persécutions terrifiantes des adolescents, il devait tout de même rester vigilant afin que le chat ne dévorât pas la gerboise et les poissons, et que le chien ne tyrannisât le chat. Ce n'était pas toujours facile. Peu exigeant avec les faveurs divines, il sentait pourtant qu'il ne lui manquait que l'affection pour se sentir parfaitement heureux en ce bas monde.

— Mon cher ami, vous devriez vous procurer un ordinateur pour trouver l'amour. Cela élargira votre horizon ! lui suggéra-t-on un beau soir de printemps, en ces temps où l'ordinateur et surtout l'internet n'en étaient qu'à leurs balbutiements.

— Comment est-ce possible ? répondit-il avec l'ingénuité et la candeur de la Vierge Marie face à l'archange Gabriel qui venait lui annoncer qu'elle attendait un heureux avènement alors qu'elle n'avait pas "*connu*" d'homme.

— Eh bien ! C'est simple ! Au lieu de rechercher une âme sœur dans les cent personnes que vous connaissez, votre vivier d'investigation sera peuplé de plusieurs millions de femmes.

— Plusieurs millions ?

— Oui, au moins deux ou trois millions. C'est à peu près le nombre d'ordinateurs en activité sur terre aujourd'hui[1]. Par voie d'internet, il vous sera possible de trouver très rapidement une partenaire aimante et dévouée, prête à vous accorder chaque jour vingt-quatre heures d'affection assidue !

Il ne se passa pas une semaine avant que le gentil Aristide ne fût collé à son petit écran avec autant de vigilance et de zèle qu'un commandant de sous-marin à son périscope. Dès le début, au milieu de toutes ces femmes merveilleusement pourvues qui exhibaient leur charme et vantaient leurs attraits avec une générosité sans limite, il se sentait aussi mal à l'aise qu'un eunuque dans une orgie. Malgré tout, en quelques mois, lui qui se découvrait suffisamment talentueux dans cette science presque nouvelle, appelée l'informatique, il apprit l'essentiel sur les disques durs, les blogs, les webcams, les souris et les puces.

♥

Les premiers temps de ses recherches matrimoniales furent toutefois complexes. L'ordinateur semblait se faire un malin plaisir à contrarier les désirs les plus légitimes d'Aristide. Et ce ne fut pas sans mal qu'il réussit à se poster sur la toile, comme une araignée aux aguets, pour chercher, surveiller puis répertorier divers sites de rencontres. L'index de sa souris effleurait avec appétence les femmes les plus désirables, et ses clics inquisiteurs palpaient, interrogeaient et vérifiaient chaque image, chaque physionomie, chaque trait anatomique.

Paul, un jeune adolescent du voisinage, venait parfois l'aider à naviguer et à surfer sur ces océans virtuels. Les jeunes ne sont-ils pas naturellement doués en cette technologie qui allait si rapidement bouleverser le monde ? En contrepartie, Paul, qui vivait de *vol à la tire*, demanda à Aristide de jouer le touriste pour qu'il puisse s'entraîner à cette curieuse profession. Paul l'appelait avec humour *son simula-*

[1]Ce récit date de 1990.

teur de vol.

Avec l'aide de ce vide-gousset talentueux, Aristide ouvrit des comptes dans plusieurs sites de rencontres en se parant de qualités qu'il n'avait pas toujours, et en promettant tout ce qui pourrait plaire à une partenaire exigeante.

Un jour, une jeune fille sénégalaise lui transmit un message favorable et ce fut ainsi que commença une aventure tout à fait inoubliable. Marie-Philomène était d'un physique engageant et généreux. Ce fut donc avec une émotion −et même un brin d'exaltation− de plus en plus envahissante qu'Aristide put explorer d'un seul clic de souris la finesse et la majesté de cette jeune créature exotique. Ses nuits jadis sans rêve commencèrent à s'encombrer de mirages enivrants, dont le réalisme peuplait parfois ses draps de mimosa. Manifestement, cette jeune fille lui plaisait intensément et il envisagea rapidement de la faire venir pour l'épouser. Il la couvrit de cadeaux, de mandats internationaux, de projets d'avenir... Au fil des jours, elle lui apparut dans la fière lignée de ces femmes sénégalaises de *N'der* qui s'étaient courageusement battues contre les négriers arabo-musulmans, et qui, se voyant sur le point d'être capturées, avaient volontairement mis un terme à leurs jours pour se soustraire à l'ignominie de l'esclavage.

Un jour, elle envoya un courriel désespéré. Sa mère venait d'apprendre qu'un cancer terminal la minait. En bonne fille aimante, Marie-Philomène devait de toute urgence trouver de l'argent pour la soigner efficacement chez les meilleurs médecins de Dakar. Il y avait tant de charlatans ! Aristide lui proposa de venir au Canada. Il était prêt à la parrainer afin qu'elle obtienne un visa, car autrement les Services canadiens de l'Immigration ne permettraient jamais à un malade de venir profiter ainsi des bienfaits d'un système social très généreux. Mais Marie-Philomène refusa sagement. Sa mère souhaitait mourir au Sénégal dans sa patrie bien aimée. Il lui envoya de l'argent, beaucoup d'argent pour qu'elle puisse mobiliser la science et la compétence des meilleurs spécialistes du pays. Mais en dépit de leurs efforts,

sa chère mère mourut, car la Mort, on ne peut la dompter. Aristide dut se contenter de lui offrir généreusement un enterrement de Première Classe avant de proposer à Marie-Philomène de venir s'établir au Canada. Désormais elle était libre de vivre où bon lui semblerait.
—Non ! Non ! Mon père est encore vivant et je ne peux l'abandonner ainsi, même s'il n'a pas toujours été parfait... Il a besoin de soins assidus et vigilants.

Bon philosophe, Aristide décida de patienter, en attendant –non sans quelque culpabilité– un ultime changement qui ne pourrait être que tragique pour ce papa aimé. Il se contenta des mots d'amour et des images parfois émoustillantes que Marie-Philomène envoyait de temps à autre pour raviver la flamme lorsqu'elle la sentait vaciller dans le cœur d'Aristide. À ses images capiteuses, elle ajoutait des confidences attendrissantes qui bouleversaient le jeune Canadien et le précipitaient dans une acmé de sensibilité et d'empathie. Elle n'avait pas eu de chance dans la vie, son père les avait abandonnées lors de son cinquième printemps, sa mère avait été obligée de vivre d'expédients parfois condamnables par la morale pour les élever convenablement et les faire instruire dans une école privée. Et, alors qu'un avenir prospère et même opulent s'offrait à elle, des renversements politiques avaient eu raison de ses espoirs de s'élever dans l'échelle sociale. Elle avait été injustement exclue de son école privée pour céder la place à une jeune fille parrainée par un politicien dont le parti s'était illégalement emparé des rênes du pays. Que faire, désormais ? Aristide écumait d'exaspération en lisant ces témoignages de malveillance et d'oppression. Il savait aussi que l'argent répare bien des méfaits en aplanissant les chemins difficiles, et il demanda à Marie-Philomène si elle voyait une façon ou une autre de contourner tous ces embarras qui obstruaient le cours de sa vie. Il l'implora de lui accorder le privilège de jouer le rôle de la Providence qui s'efforce parfois de corriger les injustices sur terre. Marie-Philomène lui répondit sans ambages qu'elle ne voulait pas de son argent. Il insista

pour vaincre sa fierté excessive. Il lui répéta que dans son sang coulait la fierté des Femmes de N'der. Cette ultime Vertu risquait d'entraver le bon déroulement de son existence. Elle finit à contrecœur par accepter une aide matérielle.

Finalement, après cinq années d'attente et une multitude de sollicitations furtives et fort pudiques, elle accepta de venir passer Noël à White Rock. Au fond, Aristide croyait discerner que tous les louvoiements de la jeune femme indiquaient qu'elle avait renoncé à convoler en *juste concubinage* avec lui. Il lui envoya malgré tout une forte somme d'argent pour lui permettre d'acheter à Dakar son billet d'avion à destination de Vancouver, et de louer une chambre d'hôtel aux deux étapes : Paris et Montréal. Puis il commença à mettre un peu d'ordre dans sa maison afin qu'elle ne fût pas angoissée en se frayant un passage entre les amoncellements d'objets hétéroclites qui peuplaient son espace vital. Car, si chez les gens, chaque objet a deux places : la place prévue, dans une armoire, dans un tiroir..., et la place permanente, dans un empilement, sur ou sous une chaise ; chez lui, les objets n'en avaient qu'une seule… dans l'empilement syllogomaniaque.

Lorsque le bon ordre fut enfin rétabli, Aristide ressentit une curieuse sensation, celle de résider chez une autre personne. Il aménagea la chambre de Marie-Philomène avec grand soin ; un bouquet de roses rouges sur la table de nuit et des pétales sur le couvre-lit ; à renouveler le jour de son arrivée ! Dans le salon, il tendit quatre guirlandes ornées de drapeaux sénégalais. Le nid était enfin prêt pour accueillir l'oiselle. Son arrogance d'Occidental lui insufflait l'impression que Marie-Philomène ne pourrait jamais repartir au Sénégal après avoir goûté au paradis canadien qu'elle allait savourer en sa compagnie. La jeune femme devait vraisemblablement faire escale à Paris et serait épuisée aussi bien par la longueur excessive du voyage que par le décalage horaire. Désormais, Aristide devait patienter jusqu'au 20 décembre à 23h59 pour aller accueillir l'avion de Dakar *via* Paris et

Montréal.

♥

Le 20 en fin de soirée, Aristide stationna sa voiture dans le grand parking de l'aéroport et commença sa longue attente. Il arborait fièrement à la boutonnière une rose rouge qui lui permettrait d'être immédiatement identifié par sa chère Marie-Philomène. Son cœur battait à se rompre. Elle s'était elle-même engagée à porter une rose rouge sur la poitrine et un petit drapeau sénégalais en guise de foulard autour du cou. Le rouge et le noir vont très bien ensemble, n'est-ce pas ? Aristide lui avait suggéré ce détail qui lui plaisait. Quand on est amoureux, on imagine des attentions qui peuvent paraître mesquines ou extravagantes aux yeux de ceux qui ne sont pas possédés par cette ivresse inexplicable, ce bouillonnement du cœur, cette frénésie de l'esprit au nom desquels on n'hésiterait pas à mourir. Toute cette minutie dans le détail humectait encore les yeux d'Aristide de larmes d'attendrissement, lorsqu'il y repensait trente ans après.

Impatient d'apercevoir "sa Lumière dans la Nuit", ou plutôt "dans l'ennui", Aristide se tenait donc au milieu de cette foule bigarrée de personnes de toutes couleurs, de toutes teintes, venues accueillir les passagers du vol Air France AF8378. Il tremblait d'émotion à l'idée de serrer dans ses bras cette magnifique Sénégalaise aux grands yeux d'onyx et aux lèvres pulpeuses. Toutes les dix minutes, il levait alternativement chaque bras pour sentir ses aisselles, pour le cas où les effluves de son corps en pleine émulation ne seraient pas à la hauteur de ses attentes. Son esprit était taraudé par toutes sortes de craintes : et s'il ne lui plaisait pas ? Peut-être ne voudrait-t-elle pas poursuivre sa vie avec lui, ici, au Canada ? L'anxiété lui dévorait l'esprit et liquéfiait son corps. La sudation et ses émanations malodorantes trahissaient son émoi, livraient son bouleversement intérieur au public. Il avait l'impression désagréable de vivre le cauchemar habituel qui ne manquait jamais de le tourmenter les

nuits de fièvre grippale : il se promenait dans la rue et se rendait compte qu'il avait oublié de s'habiller. Cette odeur fétide qui émanait de sa peur de lui déplaire l'affublait de la même sensation d'inquiétude. Un coup d'œil de biais vers l'arrière lui montra que son geste de planter son nez dans ses aisselles n'avait pas échappé aux voisins. Certains rengainaient prestement leur sourire amusé en détournant la tête, et arboraient un air indifférent.

Quelques voyageuses africaines lui firent battre le cœur mais aucune ne portait la rose rouge et le foulard tricolore vert-blanc-rouge. À côté de lui un enfant dormait dans les bras aimants de sa mère ; un chien au pied de son maître... tous étaient inconscients du drame qui bouleversait son âme. Comment pouvait-on rester si calme dans cette panique qui le transformait en zombi ? Les yeux de tous convergeaient vers les écrans qui surveillaient les portes de sortie des Douanes canadiennes. Chacun tâchait de reconnaître un parent, un ami. Le flot de voyageurs grossit soudain et la multitude de ceux qui attendaient se mit à fondre. En vingt minutes seulement, la foule dense devint troupeau puis groupe, puis groupuscule, puis individus… Lorsque les derniers voyageurs sortirent des écrans, il était une heure du matin. Il demanda à des douaniers qui se hâtaient vers la sortie :

— Reste-t-il des voyageurs, retenus par les Services de l'Immigration ou des Douanes ?

— Non ! C'est bien fini. Tout le monde est sorti !

— Mais !... Ce n'est pas possible!

— Si ! Si ! Je vous assure !

Bouleversé, il se retourna alors vers les trois personnes qui attendaient encore, l'air effaré. Et ce qu'il vit glaça son sang dans ses veines : les trois Vancouvérois portaient, comme lui, une rose rouge à la boutonnière et un foulard aux couleurs du Sénégal.

-3-

Il ne faut jamais désespérer

Daniel avait toujours été et serait toujours un tire-au-flanc nonchalant. Il éprouvait d'ailleurs pour sa propre personne un immense mépris qui s'illustrait à certaines occasions par des phrases destinées à désamorcer l'exaspération de son entourage :

—*Mais oui, je sais ! Je suis un minable ! Inutile d'insister...*

Il avait commencé très jeune à tricher à l'école. Non pas que les bonnes notes aient eu une grande importance pour lui ; mais elles en avaient pour ses parents et spécialement pour son père qui scrutait attentivement ses bulletins scolaires afin d'analyser les résultats. Il avait donc trouvé une solution à son problème d'indolence : en toute occasion, il volait les connaissances des autres, plagiait systématiquement à chaque test, à chaque examen, et se faisait faire ses devoirs par une amie dévouée, toujours en quête d'affection. Elle se prénommait Josiane. Daniel était aussi habité par un moindre défaut : comme beaucoup de jeunes d'aujourd'hui, il adorait avoir peur, être effrayé, terrorisé. Chaque semaine il ressentait le besoin de se confronter à un film d'horreur ou de se livrer à une activité dangereuse pour sentir son rythme cardiaque s'emballer, sa respiration s'enfiévrer, ses mains s'humecter de moiteur, son adrénaline fouetter sa pression artérielle qui se cabrait comme un appaloosa au pays des Nez-Percés... Ah ! Quel plaisir souverain de ressentir toutes ces effervescences psychologiques et physiologiques en ces temps anciens où les drogues n'étaient accessibles que sous le sobriquet trompeur de *laudanum,* opioïde que les Britanniques produisaient à grande échelle dans leur colonie du Bengale pour en inonder le monde, comme le perpétue au-

jourd’hui le Cartel de Medellin en Colombie[1] !

Daniel dépensa d’ailleurs durant sa vie des sommes considérables pour satisfaire ce besoin de frayeur qui le taraudait sans cesse. Il ne manquait jamais un film d’horreur et noyait ses loisirs dans d’horribles lectures qui le faisaient frissonner de frayeur. Il connaissait dans leurs moindres détails les histoires de massacres d'Arméniens, de bohémiens, d'Ibos, de Rwandais et de juifs qui avaient ensanglanté le XXe siècle tout entier. Il avait lu et relu les récits horribles décrivant les trois siècles ignominieux de la Traite transatlantique, puis on lui avait parlé des treize siècles de la Traite arabo-musulmane par Zanzibar et le Sahara, qui avait dépassé en horreur tout ce que l'être humain pouvait imaginer en abomination ; infamie que seul le colonialisme avait pu prohiber.

Mais, par une sorte d'accoutumance ou d'inflation de la sensibilité, tous ces frissons d'horreur et de peur ne lui suffisaient plus. Une année, il se lança dans un véritable pèlerinage à travers les États-Unis afin d’essayer les pires Montagnes Russes. Et Dieu sait combien cette nation fait d’efforts pour se faire peur afin de prouver son courage ; car le courage implique nécessairement la peur.

Pour ce qui était du plagiat, au fil des ans, Daniel s’était torturé l’esprit dans le but de fouetter sa créativité exceptionnelle afin d'améliorer ses techniques destinées à s'approprier les connaissances des autres. Paradoxalement, il passait plus de temps à mettre au point ses tricheries qu’il ne lui en aurait fallu pour étudier. Il arrivait même que, à force de préparer ses *antisèches* (ses petits résumés minuscules), il n’avait plus besoin de les utiliser car il avait ainsi accumulé toutes les connaissances nécessaires ; à son insu. Mais là aussi, ce qu'il aimait par-dessus tout en développant de nouvelles techniques de plagiat, c'était l’afflux d’adrénaline qui prenait possession de son esprit, et même de son corps, car

[1] En fait les Anglais produisaient le pavot dont ils extrayaient l'opium. Ils ajoutaient de l'alcool à l'opium pour commercialiser leur fameux *laudanum* dans tout l'Empire britannique au seul profit de la British East India Co. La Guerre de l'Opium força la Chine à acheter l'opium anglais.

pour vaincre impunément la vigilance des surveillants, il prenait de gros risques : l'opprobre public, l'ignominie, l'expulsion, l'interdiction de postuler, les amandes et même la prison. Il était semblable à ces riches personnes qui se livrent par jeu à la kleptomanie, pour lesquelles le vol est non seulement une activité ludique, un défi, mais surtout un plaisir intime, voluptueux, comparable à une effervescence lubrique. Peut-être son *cortex préfrontal,* siège de l'honnêteté, avait-il été démantelé par un modeste accident désormais oublié, au plus profond de l'un des replis poussiéreux de sa mémoire-à-long-terme. Habituellement, certaines séquelles des accidents de la vie se font sentir dans le plus grand âge. Mais pour le héros de cette histoire ce n'était pas le cas.

Généralement, quand Daniel ne se contentait pas de s'asseoir dans le voisinage d'un bon élève, il prévoyait des antisèches qu'il disposait dans les différentes poches de ses vêtements. Il savait que la poche intérieure gauche renfermait les renseignements sur le sixième chapitre ; dans la poche intérieure droite, il trouvait le troisième chapitre, et dans la poche droite du pantalon...

♦

Vers la fin du secondaire, sa petite amie qui souhaitait participer à son jeu dangereux, pour le seul plaisir du geste, écrivit en sa faveur des formules de toutes sortes sur ses cuisses nubiles. Elle relevait bien haut ses jupes et son jupon au cours des tests afin de lui permettre d'y déchiffrer les réponses à ses questions. Bien que ce genre de comportement crée plus de problèmes qu'il n'en résout, ce jeu n'en devenait que plus désopilant encore, d'autant plus que les condisciples pouvaient bénéficier de la scène pour y trouver une aide fructueuse et salutaire ! Devenu vieux et quadriplégique, Daniel se remémorait ce doux souvenir en souriant. La jeune fille y prenait d'ailleurs elle-même un plaisir inavoué. Les jours d'examens, elle arborait un petit jupon rose bordé de fine dentelle bretonne et remontait le tout par de petits geste adorables qui ne manquaient pas d'émouvoir d'autre vecteurs tels que l'hormone lutéinisante

si appréciée des... lutins. Elle le faisait uniquement pour lui, pour les autres garçons et... pour la beauté du geste, car elle-même étudiait fort bien et savait montrer l'énergie nécessaire et suffisante pour obtenir d'excellents résultats sans avoir recours à ces subterfuges de canaille.

Sa petite amie aimait beaucoup Daniel, en dépit de sa nonchalance, et elle espérait que son amour pour lui le remettrait dans le chemin du labeur et de la volonté, conformément à ce qu'avait jadis si joliment écrit le poète Ovide : «J'étais né pour mener une vie indolente. Je languissais dans l'ombre et l'inaction ; Vénus a trompé mon attente. Une belle a paru, j'ai suivi ses chiffons. Ma vie est, depuis lors, active et vigilante. Croyez-en mes conseils, cœurs froids, inanimés ! Craignez-vous la paresse ? Aimez !» Mais, pour Daniel, il n'en fut rien. Les efforts constants de sa belle et jeune amie ne parvinrent pas à l'arracher à la torpeur de l'apathie et de la résignation qui engourdissaient son esprit et plus encore ses membres.

À l'université, Daniel se comporta dans le droit fil. L'habitude de tricher était devenue une seconde nature. Il était désormais incapable de livrer son esprit à un effort laborieux soutenu. Il acheva un BA en Sciences, puis une maîtrise, et enfin couronna le tout par une thèse de Doctorat en se faisant traduire une recherche finnoise concernant "*la résistance, la fiabilité et la longévité des matières plastiques et des matériaux anisotropes dans la nature*". Sa soutenance de thèse fut des plus laborieuses, mais on le laissa passer... sans doute pour le rembourser de sa salive et de sa gentille bonhomie.



Son diplôme d'ingénieur en poche, il trouva aisément un emploi des plus lucratifs dans une compagnie pétro-chimique qui peinait à dénicher en Occident des volontaires disposés à s'expatrier pour aller séjourner dans des terroirs traumatisés par la guerre et corrompus par des troupeaux d'ashashins[1], eux-mêmes empoisonnés par les démons du

[1] Les *ashashins* se droguaient au Moyen-Âge au hashish (d'où leur nom) pour se donner le

terrorisme tous azimuts. Dans ces régions, quelques poignées de fanatiques de tous crins tâchaient d'inventer des prétextes pseudo-religieux pour infliger leur cruauté diabolique aux pauvres populations musulmanes locales ; ce qui laissait à ces ratés la fausse impression qu'ils n'étaient pas des néants. En agissant ainsi, ils ne faisaient que se classer au niveau des virus, des bactéries porteuses de maladies infectieuses qui terrorisent notre planète. Daniel accepta son poste dans un désert du Moyen-Orient. En dépit du danger d'être pris en otage, torturé et immolé pour satisfaire des idéaux qui frisaient la folie furieuse, il se sentait lui-même valorisé. Il savait bien que, dans ces espaces semi désertiques de culture si exotique, il y avait moins de danger pour lui-même de manifester involontairement sa vacuité scientifique.

Son nouveau titre lui plut : *Superviseur général des Essais pétrochimiques.* Il n'avait au-dessus de lui qu'un Saoudien, certes plus ignare que lui, mais qui croyait ainsi sauver l'honneur de son pays en donnant l'impression que les étrangers n'étaient pas les meilleurs. Pour pallier la précarité de ses connaissances en chimie organique dont il avait acquis les diplômes par des expédients peu avouables, Daniel usait de stratagèmes, comme à son habitude. Il «*accordait son entière confiance*» à tous ses subordonnés, et branlait doctement du chef lorsqu'on lui confiait un problème technique. Ainsi, il n'avait pas besoin de dévoiler son incompétence ; une inaptitude totale, car le peu qu'il avait acquis pour "forger" ses diplômes universitaires avait fini par se dissoudre dans l'oisiveté de son esprit. Sans volonté pour trouver remède à son mal, il ne lisait jamais le moindre journal scientifique qui aurait pu l'initier aux dernières recherches ou aux découvertes du moment. Quand aurait-il pu trouver le temps, alors qu'il gaspillait le plus clair de ses journées de "travail" à cultiver l'amitié de son entourage sur les courts de tennis ? Mais il restait tout de même fort prudent, car il ne tenait pas à subir la même humiliation que le fameux baron *Karl Theodor von und zu Guttenberg*, ministre de la Défense de l'Allemagne fé-

courage d'assassiner leurs semblables. Les terroristes islamistes se droguent aujourd'hui au *captagon* appelée drogue du courage.

dérale, qui, en dépit de son nom célèbre, avait dû démissionner en 2011 lorsque les journalistes avaient découvert que tous ses diplômes avaient été achetés dans une Université britannique totalement factice pour la somme minime de 120.000 $. Justement, on en parlait à la télé. Daniel frémit à l'idée d'être ainsi lapidé par tous ces journalistes féroces, dans le seul but de vendre le plus de papier possible, et qui trouvaient plaisir à faire abattre des forêts entières pour colporter leurs fake-news.

♠

Le temps indifférent s'écoula et Daniel, qui n'était pas sot, loin de là, se rendait parfaitement compte du paradoxe de sa situation. "*Le monde est injuste,* pensait-il souvent avec un sourire cynique. *La seule excuse est que c'est moi qui en profite.*" Sa compagnie pétrolière le gratifiait ainsi d'un énorme salaire basé sur des diplômes fictifs. Ses subordonnés, les chercheurs en laboratoire, ne pouvaient se prévaloir que de revenus prodigieusement inférieurs alors qu'ils constituaient les véritables rouages de la société industrielle. Daniel se demandait souvent combien d'engrenages étaient ainsi parasitaires, et jusqu'à quand il pourrait profiter de la société en général et de tous ses frères humains en particulier. Superstitieux, il touchait du bois et croisait son index et son majeur en signe de chance: «*Ce qui est pris est pris !*» répétait-il inlassablement, ou "*pourvu que ça dure*" à la manière de madame Bonaparte, la mère de l'Empereur, si l'on en croit les indiscrétions de la petite Histoire.

Un jour, pourtant, le scandale éclata dans la ville voisine. Il commença sans trop de bruit ; une femme se plaignit de ce que la tuyauterie de polychlorure de vinyle, installée à grands frais cinq ans plus tôt autour de sa maison, se décomposait lamentablement. Comment un plastique aussi durable que le PVC pouvait-il se corrompre au bout de cinq petites années seulement, alors qu'il était prévu pour quatre siècles ?

Puis la Presse livra au grand public l'écho d'une plainte similaire provenant d'un autre secteur. Bientôt des lotissements entiers découvrirent avec horreur que l'ensemble de

leurs réseaux de tuyauteries enterrées, drains, égouts, aqueducs d’adduction d’eau, conduits divers et variés... se corrodaient. Des rues et des quartiers se trouvaient inexorablement bloqués, – paralysés – par la disparition de leur tuyauterie qui était censée durer des décennies ou peut-être des siècles. Des dizaines de procès s’abattirent comme des missiles meurtriers sur sa société pétrochimique, et l’on se rendit compte que, par une mince erreur de quelques valences chimiques, le plastique utilisé avait été rendu biodégradable. On se tourna vers le Superviseur général des Recherches en laboratoire qui aurait dû prévenir ce genre d’erreur. Une Commission d’enquête finit par convenir que malgré l'authenticité de ses diplômes, Daniel ne connaissait guère plus de chimie que les gardiens analphabètes de l’établissement dont le salaire ne représentait qu'une infime fraction de ses revenus. La compagnie dut fermer ses portes ; huit-cents hommes et femmes perdirent leur emploi, jetant autant de familles dans les pires difficultés économiques et dans les affres de la pauvreté.

Désespéré, Daniel fut mis à pied. Sa femme le quitta en emportant ses enfants. Il en eut le cœur brisé, se mit à boire et entra de plain-pied dans la clochardise et le vagabondage. Il se reprochait amèrement de ne pas avoir étudié plus sérieusement dans sa jeunesse au lieu de se contenter d'user d’expédients pour obtenir ses diplômes. Le mépris intégral que sa propre personne lui inspirait dans son enfance revint l’habiter. Chaque jour il se pinçait le bras avec dégoût en murmurant : «*Tu seras toujours un inutile et un parasite.*»

Un jour pourtant, le Destin, pris de pitié, mit un terme à son tourment moral en même temps qu'à sa vie. Une automobile le renversa et le tua instantanément juste en face de l’hôpital. Il fut immédiatement transporté à la morgue de l’établissement. Mais les médecins eurent tôt fait de constater que les organes de ce vagabond étaient en excellent état en dépit de son alcoolisme récent. Ils furent prélevés et sauvèrent vingt-deux personnes par transplantation ; son cœur

reprit ses battements vitaux dans la poitrine d'un cardiaque cacochyme. Son foie purifia le sang d'un hémophile incurable de Type-3, ses reins firent le bonheur de deux cancéreux rénaux tubulo-papillaire de Bellini ; ses yeux éclairèrent les journées de deux aveugles glaucomateux, ses jambes permirent à un cul-de-jatte de ne plus avaler la poussière de l'asphalte, sa moelle anima un leucémique, ses mains furent greffées aux moignons de deux manchots, et, finalement, le dernier et non le moindre, son microbiote intestinal, chargé de 10 000 milliards de micro-organismes puants, fut généreusement transféré dans les intestins de douze sujets valétudinaires pour améliorer leur système immunitaire et leur rendre une éclatante santé.

Si, dans son désespoir d'être un inutile, il avait su qu'il rendrait service à tant de frères humains, il en aurait sans doute été très fier.

Il ne faut jamais désespérer.



"Certains affirment que Jane le coucounait avec grand soin." [p.41]

-4-
L'aura de Laura

Voilà, j'y suis arrivé dans l'antre de cette profonde vieillesse, ultime antichambre de l'Au-delà. Je suis moi-même l'un de ces « malheureux de la terre qui ont commencé à mourir vingt ans avant leur dernier jour ». Je végète dans cette deuxième vie, qui s'ouvre quand on réalise que la mort est en vue, quand on se met fébrilement à se délecter de chaque miette du temps qui fuit. Vieillir est contrariant mais c'est la seule façon de vivre longtemps. La première vie est presque gaspillée dans l'insouciance et la frivolité de l'oubli de notre Destin. Affalé dans mon fauteuil roulant, au milieu du grand hall de mon hospice de vieillards, les yeux perdus dans un passé aussi enchevêtré et filandreux qu'un cadavre autopsié, le corps immobile déjà presque saisi de *rigor mortis*, je dissèque ma vie, je me scrute, je décortique chaque péripétie de mon passé, et, tel un scénariste, je rejoue mon rôle comme j'aurais dû, jadis. Les souvenirs, comme les feuilles mortes, dit-on, se ramassent à la pelle, alors je traque toutes ces feuilles desséchées qui me hantent comme des hyènes obsédantes.

Je sais que pour les visiteurs et même pour les autres pensionnaires moins grabataires que moi, je suis l'allégorie même de la mort, avec ma paralysie faciale de Bell qui glace les deux côtés de mon visage. Il faut avouer que j'ai été *favorisé* par un Destin pervers, car la maladie de Bell ne pétrifie habituellement qu'un seul côté du corps. Je me perçois comme un trépassé en sursis attendant son grand plongeon dans le néant. Je fouille et interroge mon passé qui fuit comme une feuille sous le souffle irascible du *squamish* arctique. J'épie l'avenir menaçant pour veiller à ce que ce vent ne surgisse trop vite, ce même souffle qu'aiment tant les véliplanchistes et autres chevaucheurs de courants d'air. Je scrute

comme une araignée dans sa toile, guettant les proies pour s'en repaître à la moindre erreur de leur part. Mais ce ne sont pas les mouches que je surveille, quoique certaines m'importunent vraiment, me forcent à fermer les yeux et m'empêchent ainsi de voir et d'écouter goulûment tout ce qui se dit devant moi et autour.

Certains visiteurs du dimanche me regardent avec un petit rictus de dégoût et je les comprends. Que l'on soit beau ou laid, d'un esprit lent ou vif, le regard des autres nous renseigne vite sur notre aspect véritable. Un dimanche hivernal, quand le soleil se lève tard et se couche tôt, comme un paresseux qui veut fuir la froidure, un enfant curieux s'est un soir approché de moi pour observer de plus près mes paupières mi-closes. Son jeune et beau visage s'est alors froissé d'une grimace craintive. Le bleu délavé de mes iris forme une fine bande entre les lisières à peine entrebâillées de mes paupières. Au milieu, les trous noirs des pupilles semblent ceux d'une bête à l'affût, traquée par un destin inexorable. Ainsi paralysé dans ma chaise roulante par un *accident vasculaire cérébral*[1] qui s'est surajouté à la maladie de Bell (on ne prête qu'aux riches!), je suis condamné à suivre servilement le cortège qui va droit dans le miroir de l'inframonde. Dans cet état d'assujettissement et d'abandon, je ne peux m'empêcher de penser à tous ces "*malgré-nous*" alsaciens forcés de marcher en rangs serrés vers le front de l'Est pour défendre une cause satanique qui n'était pas la-leur. Je songe à tous ces Highlanders écossais qui, à travers les siècles, versaient leur sang pour mourir en première ligne afin d'enrichir leurs oppresseurs ; à tous ces juifs d'Auschwitz en marche vers "Das Dusche" ; aux millions d'esclaves castrés, enchaînés en longues colonnes sous le regard indifférent de chameliers arabes, à ces multitudes expirant d'épuisement tout au long des dunes du Sahara, ou dans les cachots de Zanzibar. Les survivants étaient exilés au pays des Mille et une Nuits pour servir de décors !

---

[1] *AVC,* autrefois *attaque d'apoplexie*.

♠

—Le vieux Justin a rendu son dernier soupir pendant que sa femme était allée se reposer à la cafeteria ! commente une aide-soignante, dans mon dos.

Lui aussi, comme tant d'autres ! Il s'est littéralement éclipsé, sans doute pour accorder un peu de repos à sa femme trop dévouée. Elle lui tenait la main nuit et jour, lui donnait la becquée, tartinait ses lèvres de purée. La pauvre épouse se tuait de zèle par peur qu'on puisse la juger coupable de laisser mourir son mari sans soutien attentif. Tout le monde la louait pour son dévouement ; ce qui la contraignait plus encore au sacrifice total. Mais le vieux Justin, trop fier, ne souhaitait pas mourir entre ses mains trop scrupuleuses. Ah ! Diable ! Désormais elle va souffrir de s'être absentée un si bref instant **!**

Oui, le regard des visiteurs du dimanche me le confirme : c'est toujours dans les yeux des autres qu'on se découvre soi-même ; comme dans un miroir. Je sais que mon immobilité cadavérique semble effrayante à leurs yeux. Jadis, ma mère me voyait comme un enfant prodige ; j'avais confiance en moi. Toute ma vie, je me suis considéré comme un incompris gentil et compatissant ; ceux qui ne m'aimaient pas n'étaient que des jaloux malveillants. Mais aujourd'hui le bilan de ma vie se montre implacable à mes yeux. La quasi totalité parmi ceux qui m'ont connu, m'a gratifié d'animosité. C'est donc moi qui suis le vénéneux.

Notre vie, ce bref voyage sur terre, c'est quand même étonnant ! On n'est jamais prêt à ce qui nous arrive. À la naissance, on s'installe dans ce train à grande vitesse et on s'attache à ses parents. J'avais l'impression qu'ils nous accompagneraient sur tout le trajet. Mais non ! Ils ont fini par descendre dans une gare obscure, nous laissant seuls continuer. Ah ! Qu'on se sent alors esseulé et fragile ! Heureusement, d'autres passagers se joignent à nous. Nos enfants apportent l'amour, le bonheur et aussi la peine ; c'est un breu-

vage aigre-doux d'affection et de rancune. Et les jours fuient comme le vent d'orage.

Et puis, il faut quitter le petit train de la vie. C'est souvent un chagrin mais parfois un soulagement. Surtout lorsqu'on finit par se sentir étranger sur la terre. Tiens ! Aujourd'hui, je vois bien que mon train roule à une vitesse fulgurante vers un mur ; le mur de la surpopulation et aussi du réchauffement climatique.



La nuit, dans les ténèbres aveugles, je rumine chaque détail de mon passé lointain, car c'est dans le noir d'encre et le silence insondable qu'on distingue le plus clairement les voix et les visages de naguère. Mais gardons-nous de nous y complaire ; le passé est un scorpion, et si on lui confie notre cœur dans le secret des ténèbres, il va le saigner, l'empoisonner et le briser, car le cœur d'un vieillard est aussi fragile qu'un arc en ciel sur une bulle de savon. Le jour, affalé dans mon fauteuil roulant, les yeux collés à la baie vitrée comme une mouche au carreau, je songe. Que faire sur une chaise roulante à moins que l'on ne pense, dirait-on. Je décortique, je dissèque chacun des événements qui ont jalonné ma longue existence. En quelque sorte, je suis le badaud de moi-même ; j'autopsie ma propre vie. Moi qui ai si souvent redouté d'être vieux tout en espérant vieillir le plus longtemps possible, j'ai traversé, du temps de mes beaux jours, ces mêmes grands halls de foyers de retraite dans lesquelles les vieux espèrent patiemment la prochaine visite. Leur espoir est grignoté par le tic-tac incessant de la grande horloge, tandis que défilent inlassablement les heures indifférentes, en attendant que sonne la dernière qui mettra fin à leur impatience. Je ne savais pas encore que la vieillesse est un vivier plein de piranhas dans lequel les vieux sont la proie des pires escrocs ; et la parentèle n'est pas la moins dangereuse.

J'aurais dû me douter qu'un voyage dans le passé souvent douloureux serait éprouvant pour moi. Comme un pélican qui s'efforce de régurgiter pour ses petits la nourriture

qu'il a avalée avec tant d'efforts, j'ai l'impression de vomir un passé affligeant dont les arêtes restent en travers de ma gorge. Oui, il est encore plein d'amertume et de fiel. Si le corps est fait de 85% d'eau, la vie l'est à 90% de temps perdu, à patienter inlassablement, à attendre (le gibier, le sommeil, le bus, l'ennemi, ceux que l'on aime et ceux que l'on déteste), avec 10% d'actions efficaces... Ah ! Si l'on pouvait récupérer ce temps négligemment gaspillé ; mais on n'a qu'une seule chance de le vivre.

Je traversais jadis, visiteur insouciant, ces salles d'attente encombrées de visages terreux, de corps froissés en myriades de rides, creusées par autant de chagrins que de turpitudes. J'imaginais les milliers d'années, les siècles et les millénaires que totalisaient toutes ces longues vies bout à bout. Je m'en souviens, j'évitais soigneusement toutes ces rangées de chaises roulantes, essayant de me convaincre que je n'étais pas de leur monde en pleine déliquescence, que je ne faisais que franchir ce champ de désespoir et que j'allais bientôt regagner la terre ferme en atteignant la rive, la porte du monde des vivants. En regardant ce florilège de corps flétris par les ans et recroquevillés de rhumatismes, d'hommes et surtout de femmes pelotonnées dans la souffrance comme pour demander grâce, tordues par les scolioses, boursouflées par les sacs d'incontinence urinaire et fécale, déformées par l'arthrose comme des oliviers vanghogiens, aux physionomies parfois démentes, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'ils avaient tous, quinze ou vingt brèves années auparavant, parachevé de prestigieuses carrières de chirurgiens respectés, de sportifs de haut niveau, d'habiles ouvriers, d'infirmières dévouées, de prêtres vénérables, d'intrépides militaires et de mille autres professions hautement considérées. Tous étaient montés si haut que la chute n'en avait été que plus douloureuse. La sénilité et son cortège de maladies programmées par la glande pinéale s'entendent à merveille pour faire de nous des ombres de ce que nous avons été.

Berthe, ma voisine d'aujourd'hui, j'aime la regarder car je la vois à travers sa photo de jeunesse que j'ai pu admirer

avant qu'elle ne devienne cette plante inerte et desséchée. Elle était belle, si belle que c’en était indécent. Comment ne pas devenir obsédé d'amour et de volupté comme un singe bonobo en voyant des beautés aussi irrésistibles. Elle-même s'était vue si ravissante dans tous les miroirs, dans toutes les vitrines du cœur-de-ville, dans les yeux des Vancouvérois ! Elle avait été si sollicitée, si assiégée par les obsessionnels de l'amour dont deux étaient morts en pleine épectase (ce dont elle se flattait d’ailleurs avec grande fierté, il y a quelques années à peine), qu'elle en avait perdu le sens de la satiété sexuelle, tant elle avait l'impression d'être avec les hommes ce que le dresseur de chiens est avec les caniches : au moindre clignement, au plus petit geste, la bête obéit pour obtenir sa récompense. Aujourd’hui, il ne lui restait sans doute que le souvenir fugace de ces multitudes d’amants passionnés qui se bousculaient pour mettre le doigt sur son point Gräfenberg. En fait, toute sa vie avait été une cavalcade d'aventures navrantes et d'échecs destructeurs. Son vaisseau ivre s'était échoué sur un banc, non pas de sable mais de bois, au sein d'un groupe de SDF hirsutes et pouilleux. Elle dormait dans sa voiture, sous des boites vides estampillées *Bananes Chiquita,* afin de s'épargner la honte d'être observée par les passants apitoyés ; car, contrairement à ce que l'on dit, la pauvreté est considérée comme un échec et une maladie honteuse.

En ces hospices, seuls les plus laids prennent des mines acceptables : les croisements, agencements et permutations biologiques du vieillissement leur accordent en consolation un aspect moins hideux qu'aux vieux lovelaces sur le retour. La vieillesse grimaçante efface les différences et unit tous ces survivants dans une disgrâce égalitaire : les beaux et les affreux deviennent tous fraternellement défraîchis et fanés. La Nature même sème la dissension entre les hommes et les femmes : les mâles autoritaires s’amollissent sous l'afflux tardif d’œstrogènes, tandis que les testostérones racornissent les femmes vieillissantes. Ici, les violents ne trouvent pas plus d'énergie que les lymphatiques, les grin-

cheux n'osent plus rouspéter de peur d'épuiser leur cœur anémié. Les biroutes séductrices ont cessé d'ensemencer le monde de leurs gènes frivoles. Elles se contentent de mouiller les couches ou de remplir leur sac d'incontinence. Tous les affrontements entre la haine et l'amour, les frustrations et les satisfactions se déroulent désormais obscurément dans l'âme et dans l'esprit. De ce fait, la vieillesse ride l'âme autant que le corps. Les toxicomanes, les alcooliques et les obèses, tous ces abuseurs de leur corps n'existent déjà plus, aspirés par leurs paradis artificiels, morts depuis belle lurette, car les maux de la vieillesse ne sont que la punition d'avoir, comme moi, vécu dans la modération. Quelques rares mâles subsistent, plus chanceux que les autres, qui avaient voulu oublier que la vie on la passe comme on veut, à sa guise, mais on ne la vit qu'une seule et unique fois. On ne peut pas se reprendre. Malgré cela, il m'arrive de regretter d'avoir été trop prude dans ma jeunesse désormais si lointaine, car les folies du passé sont les rêveries les plus savoureuses des paralytiques dont je suis. Il est plus facile de renoncer à ce que l'on a connu plutôt qu'à ce que l'on peut imaginer. Gide disait bien qu'une adolescence trop pure rend les vieux plus vicieux. Comment deviner que la plupart des plaisirs engendrent des souffrances ?

Ici et là dans la salle commune, certaines vieillardes à moitié avalées par la mort comme des rats par des serpents hideux, essaient de savourer un avant-goût du Bonheur céleste dont elles croient bientôt jouir au Paradis. Elles se sont refusé sur terre le moindre abandon à la Déesse Volupté par peur de la Damnation éternelle. Elles tentent désormais de supplier Dieu et tous ses Saints, mais leurs prières à demi oubliées empoisonnent encore leur agonie, laissant croire aux scrupuleuses que si elles prient mal, sans *vivre* leurs paroles, leurs oraisons peuvent se retourner contre elles et les mordre comme des reptiles sournois. Ravie de les voir s'auto-mutiler pour amadouer leur Dieu intransigeant, et s'avilir dans cette déchéance infinie, la Camarde sourit avec jubilation. Elle sait que les dieux sont si jaloux les uns des autres, que les

hommes devraient se montrer plus raisonnables et moins tolérants face à leur extravagant despotisme.

♠

Chaque matin, une aide-soignante me conduit parmi tous ces agonisants sortis du sépulcre de leur chambre. Leurs yeux, qui luisent dans leurs orbites profondes, comme l'eau miroitante au fond de sombres puits, semblent tout regarder mais ne rien voir. Avec mon index gauche, que j'arrive encore à mouvoir imperceptiblement, j'encourage cette aide à mieux aligner ma chaise sur celle des voisins en pestant dans ma tête si ce n'est pas parfait. C'est mon obsession. Puis, je reprends la rumination du passé, parfois avec délice, souvent avec dégoût. De temps à autres, je saisis, grâce à un courant d'air complice, un commentaire de Laura, ma soignante attitrée :

—Ce vieux tabarnac, y est écœurant comme un rat mort ! Y est jamais content !

—Comment peux-tu savoir qu'y est pas content ?... Y est muet !... Chui même pas sûre qu'y ait toute sa tête ! ajoute un jour une aide-soignante.

Et une autre encore :

—J'ai comme l'impression qu'y doit être un peu pervers.

—Ah, pourquoi tu dis-tu ça, toé ?

—J'ai r'marqué qu'y m'regarde d'une drôle de façon avec ses yeux hypocrites !

—Oui, ben sûr, toé seule est ben belle, icitte !

Par moments, Laura lance vers moi de terribles regards de biais pour me faire baisser les yeux. Alors, comme un chien vaincu qui se couche sur le dos en totale soumission, je me résous toujours à baisser les paupières, pour éviter qu'elle ne perde son fragile équilibre, car nous sommes comme deux malheureux galériens attachés l'un à l'autre par une chaîne invisible de profonde aversion. Elle peut certes me faire du

mal, mais je peux aussi lui infliger un tracas... en mourant sous sa responsabilité.

De plus en plus, le jour comme la nuit, je suis hanté par le passé qui m'obsède et qui ne laisse jamais mon âme en repos. Les noires réminiscences obsessives, que je chasse jusqu'à l'épuisement, reviennent aussitôt à la moindre inattention, comme des moustiques tyranniques. Par moments, je sens mon cerveau chavirer, devenir insensible à tout. C'est une douce euphorie qui évoque le temps béni d'autrefois, quand un cognac ou un double bourbon chassait tous mes soucis et m'octroyait pour un bref instant un bien-être passager. Mais aujourd'hui, c'est la démence sénile qui vient panser les plaies de mon âme, et en même temps dévaster mon passé de ses incisives de rongeur insatiable.

Vouloir décrire la vieillesse à des jeunes, c'est chercher à expliquer la neige à un Sénégalais qui n'a jamais quitté son beau pays ensoleillé et le sable doré de ses plages infinies. La vieillesse m'est tombée sur le visage, un cruel matin, sans crier gare. C'est un miroir félon qui me l'a mouchardée. En fait, je n'avais pas l'habitude de me mirer sauf pour raser ma physionomie barbouillée de mousse et de grimaces. Tant qu'on ne se voit pas dans une glace, on n'a pas l'impression d'être vieux. On fait croire aux jeunes que l'âge apporte sagesse et sérénité. Quel mensonge ! Les années apportent tristesse, amertume et vague à l'âme. Lorsqu'on est vieux, on est si obsédé par nos malheurs passés qu'on en oublie les bonheurs.

Quoi de plus triste en vieillissant que de rayer les noms de nos amis dans un carnet d'adresse, de rendre visite dans les cimetières à nos anciennes amours. Les décors de nos jeunes années ont disparu et le monde qui surgit semble si étrange, si inquiétant ! Autant ressasser un médiocre passé que contempler un futur aussi glauque. Obsessions et soucis sont comme les chaises berceuses, ils occupent l'esprit mais ne mènent nulle part. Et heureux sont ceux, parmi nous, qui ne reçoivent pas, en prime, la souffrance physique. Mes der-

niers neurones sont uniquement préoccupés de régler des problèmes anciens que la vie ne m'a pas laissé le loisir de maîtriser : ce beau-père qui m'a tant accablé, j'aurais dû l'envoyer au diable, déménager plus tôt et voir ailleurs ; et ce patron, tyrannique et blessant, comment ai-je pu me laisser aller à le subir ? Et l'Amour, Ah ! L'Amour ! Combien il laisse dans le cœur un goût panaché de miel et de fiel ! Où est-elle maintenant celle qui a partagé avec moi tous ces bonheurs, toutes ces frustrations, au milieu de mille tendresses, d'interminables bouderies ? En prenant de l'âge, j'ai été tenté de revenir en arrière et d'aller voir ce que sont devenues mes anciennes amours. L'une a sombré dans la démence sénile et l'autre est désormais locataire d'un coquet cimetière à Kamloops, avec une vue imprenable sur le Lac Tranquille. Aujourd'hui, la fixité de mon visage et l'immobilité de mon corps me permettent d'observer les femmes autrement qu'à la dérobée. C'est le seul bénéfice de ma paralysie faciale. Ce qui est permis aux jeunes est interdit aux vieux pour lesquels toute volupté est considérée comme une turpitude inadmissible.

Comme les Égyptiens du temps passé, je vogue donc dans ma barque solaire qui parcourt la dernière décennie de ma vie, celle dans laquelle la Mort, avec délice, fauche à pleines volées mes compagnons de voyage. Je repense à mes enfants, à mes filles, à l'une en particulier, on ne choisit pas ses parents; on les subit... comme on subit aussi certains enfants plus difficiles.

Ma vie défile dans ma pauvre tête comme un feuilleton permanent.



Nos après-midis dans le grand hall d'entrée sont notre principale distraction que nous ne manquerions pour rien au monde. Nous formons de grands arcs de cercle et nous nous observons mutuellement, inlassablement. Les changements de place dans ces arcs sont une façon de varier les plaisirs en nous laissant le temps d'examiner les autres membres de

notre piteuse communauté de même que l'aspect des visiteurs qui nous apportent une bouffée d'air frais du monde des vivants. On peut aussi leur parler si l'on en est capable ; ce qui n'est malheureusement pas mon cas. Mercredi dernier, on m'a placé en face de madame Latendresse. En dépit de son nom, cette Albertaine du Lac Athabasca ne s'est jamais mariée et n'a pas, non plus, souscrit au moindre concubinage, mais je sais que ses recherches ont fait grandement avancer la recherche médicale dans le domaine de l'avortement, science qui m'était particulièrement "chère" puisque j'en ai moi-même grassement vécu.

Vendredi matin je me suis trouvé nez à nez avec l'un des rares hommes du Foyer de vieillards. Nous sommes si rares en ces lieux. Le Destin injuste et mesquin n'hésite pas à nous désavantager de plusieurs années, nous les hommes, en fait de longévité. Les femmes paraissent collaborer davantage avec la Camarde. Elles se maquillent encore pour la séduire ; comme elles le faisaient jadis avec nous. La Faucheuse leur accorde un supplément de vie... et se contente de nous immoler, nous, qui fleurons l'homme des bois.

Mais ce préjudice odieux est partiellement tempéré par notre rareté, par le fait que certains hommes à la physionomie ingrate, voient, dans leurs vieux jours, papillonner autour d'eux l'ensemble de la gent féminine, un peu fanée, certes, mais toujours prête à rivaliser pour conquérir l'Amour. J'ai eu, moi aussi, droit à leur assiduité flatteuse, qui cessa dès que le bruit courut que mes enfants contrôlaient mes biens comme des cerbères vigilants. Et puis, peu après, mon accident vasculaire cérébral vint achever de me transformer en zombi végétatif.

Curieusement, l'un de mes voisins que je vois parfois, lorsque les jeux du hasard le placent dans mon champ de vision, se nomme Pierre Trudeau, comme le grand homme canadien qui bâtit jadis son immense popularité dans les provinces anglophones en châtiant les Québécois par ses remarques offensives et par une Loi martiale à leur encontre

qui les accabla en pleine paix en les privant de leurs droits civiques les plus élémentaires. Le Canada anglais le réélit plusieurs fois pour le remercier d'avoir humilié les Canadiens français. Ce Trudeau-ci, à l'hospice, avait été une sommité dans le milieu des *joueurs professionnels*. Par désir de se distinguer du commun des mortels, il déclara un jour que son cœur et son âme appartenaient désormais à l'une des mystérieuses religions des Indes lointaines, celle de Ganèche, le dieu à tête d'éléphant. Pierre ne manquait jamais de louer et de prier son proboscidien avant d'entreprendre chaque journée de sa vie. Il avait amassé une petite fortune, sans doute grâce au parrainage de Ganèche, en se joignant aux croisières de luxe entre Vancouver et l'Alaska. Il jouait l'argent des autres. Jamais la Police Montée ne réussit à le mettre derrière les barreaux car il prenait soin d'avertir ses riches partenaires qui s'enquéraient de son métier : "ma profession consiste à tricher aux cartes afin de déposséder mes compétiteurs de leur argent." C'était clair, net et précis ! Tous ces riches jocrisses insistaient pour jouer malgré tout, par simple curiosité ludique, et perdaient ainsi de grasses fortunes. Puis, dans ses vieux jours, ce génial tricheur fut lui-même arnaqué de tout son butin par une ravissante blonde platine qu'il aima inconsidérément.



Dans le petit village des Montagnes Rocheuses qui m'accueillit le jour de ma naissance, j'entrai dans la vie comme je me prépare à en sortir ce soir, "comme un vieillard en sort[1]", dans l'angoisse de l'inconnu, surtout lorsque je me rendis compte que je n'étais pas un enfant comme les autres, et que Dieu ou la Providence —ou peut-être le diable, qui sait ?— m'avait désigné pour ne pas être totalement semblable à mes congénères. Pourtant, je compris que je n'en devais rien révéler à quiconque pour ne pas m'attirer les railleries de la part des incrédules ou des jaloux. Cette aptitude, octroyée si parcimonieusement par la Nature sauvage qui savait parfois se montrer originale dans ses

1 Ce *kakemphaton* fut successivement attribué à Dumas, à Hugo, à Dumanoir et à Clairville. Je ne peux y résister.

dons, était la possibilité de distinguer l'*aura* de mes semblables. Cela peut paraître dérisoire et même illusoire avant d'y réfléchir et d'en contempler les avantages qui en découlent. La première fois que le miracle se produisit, ce fut après un accident corporel. Comme le Petit Poucet, égaré avec ses frères et sœurs, qui cherchait une lueur dans la nuit, j'étais monté à mi-hauteur d'un thuya géant, l'un des cèdres les plus majestueux de la Côte-Ouest canadienne, pour apercevoir l'insondable et solennel Océan Pacifique, et... j'avais chuté d'une hauteur phénoménale qui aurait dû me tuer sur le champ. Mais, au pied du conifère géant, aussi puissant qu'altier, de modestes épicéas avaient eu pitié de moi. Ils m'avaient sauvé la vie en m'accueillant dans leurs branches flexibles pour me déposer sur l'humus tapissé d'un manteau de fougères. Le choc avait été brutal mais, malgré tout, non funeste. J'étais resté ainsi, étourdi par l'impitoyable chute, sur ce tapis végétal plus épais qu'une moquette impériale. Enfin réveillé par un mal de tête lancinant, j'étais rentré chez moi en titubant. Mais quelle n'avait pas été ma stupéfaction en apercevant ma mère ? Son corps se couvrait entièrement d'une très mince couche de brume bleuâtre, elle-même enveloppée d'un immense tourbillon de lignes lumineuses, multicolores, qui virevoltaient autour de sa chère personne en spirales concentriques, dans un mouvement descendant :

—Mon Dieu ! Qu'est-ce que tu as, maman ?

—Rien ! Que veux-tu dire ?

—Autour de toi, je peux voir une mince enveloppe de fumée bleuâtre et des trajectoires lumineuses...

—Voyons donc ! Tu es tombé sur la tête ?

—Oui ! Il y a dix minutes à peine.

Peu consciente de l'humour involontaire de sa remarque, ma mère insista enfin pour me conduire chez le médecin généraliste qui m'examina sous toutes les coutures, me fit passer des tests tomodensitométriques, radiographiques,

pulmonaires, des examens échographiques de la tête, du cou, des épaules, du thorax, de l'abdomen, des bras et des jambes. J'étais cartographié jusqu'au plus infime lipome, jusqu'à la dernière hémorroïde. Toutes ces doctes personnes n'identifièrent aucune déficience, et en dépit de ce "rien", je continuai de voir, autour de maman, des infirmières et des docteurs, autour de tous mes semblables, une fine couche de brouillard bleu électrique, ainsi que ces immenses cocons de lignes multicolores qui tourbillonnaient sans fin comme des orbites de corps galactiques. Je m'écoutai longuement, me scannai mentalement, m'anatomisai avec autant d'attention que je le fais aujourd'hui, alors que je suis devenu cette masse de chair douloureuse clouée dans un fauteuil roulant par un détestable AVC.

Longtemps avant que ne me frappe cette foudroyante paralysie des membres, cette chute d'un arbre chaussé de mousse m'avait donc acquis ce pouvoir particulier ; celui de distinguer l'aura de mes semblables. Selon notre docteur de famille qui n'y connaissait rien, mes neurones avaient par hasard modifié leurs connexions synaptiques pour donner la main à d'autres cellules nerveuses moins coutumières. Le nouvel agencement de mes cellules nerveuses m'avait donc subitement mis en contact avec une réalité bien différente. Les cellules en cônes de mes rétines percevaient ce halo bleu électrique et ce cocon de lumière qui enveloppaient tous les humains d'une espèce d'aura électromagnétique. Pour distinguer l'éthérique bleu pale, j'étais obligé de regarder les individus de côté ; cinquante centimètres à gauche ou à droite. Un ophtalmologue m'expliqua beaucoup plus tard que "l'image de cette émanation lumineuse devait se former à côté de la tache jaune rétinienne" pour être vue plus nettement. Je ne me souviens plus pourquoi.

En quelques jours, cette couche de lumière s'épaissit, se multiplia pour devenir un véritable écheveau de lignes lumineuses qui enfermait les personnes dans un grand cocon de clarté. Cela me faisait penser aux lignes de force créées par la limaille de fer lorsqu'on approche un aimant. Mais dans ce cas, les lignes du nimbe corporel n'étaient plus

blanches mais colorées de teintes vives, et plus tard je pus les distinguer en les contemplant bien en face. L'aura monte jusqu'aux yeux, puis se prolonge vers le haut par un halo (une espèce de nimbe) de couleur vive, habituellement bleu ou jaune pale. Au-dessus de la tête jaillit une fontaine de lumière semblable à une fleur-de-lotus. L'ensemble forme une véritable illumination irisée de mille couleurs.
—C'est une aura ! Tu peux distinguer l'aura des gens, m'avait dit le docteur à qui je confiai mon secret. Tu es l'un des rares chanceux de la terre !

Il me fallut bien des semaines pour m'habituer à ces trajectoires lumineuses qui enveloppaient tous les êtres de mon entourage. Dans la rue et au milieu des foules, toutes ces lignes colorées s'entremêlaient inextricablement et j'avais l'impression que les passants devaient sentir la présence des personnes qui les côtoyaient. Je savais désormais pourquoi j'étais si incommodé lorsqu'un individu envahissait mon espace intime ; environ cinquante centimètres autour de moi. Je voyais bien que, dans les foules denses, les spirales de tout le monde s'enchevêtraient dans un fouillis confus. Dans la rue ou à l'école, j'observais attentivement les états-d'âme apparents et la couleur des arcs lumineux.

Petit à petit, année après année, j'appris par empirisme à comprendre la signification de ces lignes lumineuses qui tournaient sans cesse autour des humains comme des orbites planétaires. Je découvris avec le temps que, par exemple, la spiritualité d'une personne est d'autant plus profonde que le halo se colore en jaune safran. Peut-être les toges des moines bouddhistes sont-elles de cette teinte pour se marier plus intimement avec la couleur de leur spiritualité. Il me parut rapidement évident que tous ceux qui étaient envahis de mauvaises pensées se couvraient de couleur ternes, brunes, et qu'une sordide nuance d'un vert-jaune bilieux trahissait les menteurs, les hypocrites et les imposteurs. Le rouge vif me parut de bon aloi, toujours positif, et quand il se bordait de jaune clair, je pouvais être assuré que cet individu se classait parmi les bons samaritains, les Paul-Émile Léger, les Raoul

Follereau, les Sainte-Thérèse-de-Calcutta[1] ou les Jean Tiberghien.

Un délai plus important encore me fut nécessaire pour acquérir la certitude que les teintes de l'aura sont aussi fortement influencées par les organes malades de l'individu que j'observe. Les lignes rouges les plus vives se foncent en un marron terne en survolant un secteur altéré. Il suffit alors de connaître l'anatomie humaine pour deviner l'état de l'espace interne, la vigueur ou l'étiolement des organes sous-jacents. Brûlant de savoir, je me plongeai comme un forcené dans les encyclopédies anatomiques pour apprendre à localiser tous ces organes vitaux qui œuvrent dans l'ombre pour entretenir notre bien-être et la flamme vitale. À l'occasion, en visitant des malades hospitalisés ou des hospices de retraités oubliés par la fortune, j'appris à situer l'emplacement d'où peut germer un abcès pernicieux, un perfide anthrax et même un de ces diaboliques cancers aussi redoutés des hommes que le loup peut l'être des paisibles brebis. Toutes ces morbidités assombrissent l'aura, au même titre que l'angoisse, la colère et l'exaspération, sous des teintes différentes mais généralement plus sombres, plus ternes, plus sinistres.



Gratifié par la Providence d'un don aussi sublime qui me permettait en quelque sorte de contempler l'*âme* de mes sœurs et de mes frères humains, d'examiner les sentiments qui envahissent leur cœur, la noblesse, la spiritualité et presque leur souffle de vie, je ne pus faire autrement que de me demander à quelle noble cause je devais consacrer ce pouvoir providentiel. C'était aussi une aptitude prodigieuse qui me permettait presque de deviner l'état d'esprit des passants ; de détecter les hypocrites, les méchants, les assassins cruels et les pédophiles abjects. On sait que les hommes se ressemblent par ce qu'ils cachent et se distinguent par ce qu'ils montrent. J'avais, moi, l'immense privilège de voir aussi ce qu'ils dissimulent. Je peux l'affirmer en toute bonne foi pour l'avoir vérifié chaque jour que Dieu a fait, depuis ma

[1] *Sainte-Thérèse-de-Calcutta,* autrefois appelée *Mère Thérésa,* était une religieuse catholique albanaise nommée *Anjezë Gonxhe Bojaxhiu*.

chute rocambolesque du thuya géant ; nous marchons chaque jour dans la rue en côtoyant des êtres angéliques, exceptionnels, exquis, pur comme le cristal de roche, précieux comme le diamant, sublime comme l'or, l'encens et la myrrhe. Nous n'en savons rien et les ignorons inconsidérément comme des promeneurs qui piétinent une pelouse, en écrasant des fleurs magnifiques et des insectes qui sont des perfections de la Nature. Inversement, nous croisons plusieurs fois par jour des individus redoutables, assassins terrifiants, gibiers de potence, qui nous épient, nous frôlent et nous guettent à la dérobée, au regret de ne pas nous rencontrer de nuit dans un lieu désert pour nous soustraire ce qu'ils nous envient, et même parfois, profondément contrariés et même affligés de devoir nous laisser vivre sans mettre, avec délectation, un terme à notre Destin qu'ils envient. Ils regardent avec rage les riches arborer des bijoux somptueux, profiter de tout ce qui fait rêver les pauvres et les jaloux. Ils scrutent et inventorient les belles créatures qu'ils croisent sans pouvoir s'approprier leur beauté, en jouir, avant de les soumettre à une destruction diabolique afin qu'aucun autre ne puisse savourer ce festin des dieux.

Ce don exceptionnel m'offrait ainsi la possibilité de choisir entre une multitude de professions et de métiers qui ont l'avantage d'être fortement optimisés par cette aptitude hors du commun. Quel gendarme, quel policier ne serait-il pas hautement privilégié en sillonnant une foule, de pouvoir déceler parmi les hommes et les femmes qui le croisent, lesquels d'entre eux trahissent des tendances criminelles, comme ces *lecteurs* électroniques qui identifient instantanément les véhicules volés ? Dans ces conditions, le fameux *casier judiciaire* et les *fichiers criminels* deviendraient obsolètes. Quel juge ne serait pas avantagé, lorsqu'il se doit d'infliger une sanction, s'il savait que le condamné se trouve dans de bonnes dispositions d'esprit concernant la récidive ? Quel est le docteur en médecine qui ne se sentirait pas favorisé en saisissant d'un seul regard, sans même envoyer son patient subir une échographie, qu'un œdème dévore son cerveau, qu'une tumeur ronge sa prostate ou qu'un fibrome gan-

grène son utérus ? Le fameux *bilan de santé* serait précis et instantané.

J'étais enthousiasmé par le potentiel de cette prédisposition qui ne me venait pourtant que d'un accident fortuit, si extravagante que je n'osais l'avouer à qui que ce fut, de peur de paraître un brin farfelu. Cette fameuse chute sur la tête avait, je vous l'ai dit, modifié en bien le fragile équilibre de mon cerveau. J'hésitai longtemps avant de jeter mon dévolu sur... (je vous le donne en mille !) la médecine. Oui, je décidai, après de longues et angoissantes nuits sans sommeil, d'interminables discussions avec ma chère mère, de même qu'avec mon père dont l'opinion m'importait peu, mais que je consultai pour m'assurer de son intention de défrayer le coût de mes études en dépit de mon immense indifférence à son égard. Ma mère était un amour mais elle n'avait jamais le moindre sou, étant trop généreuse... avec elle-même. Mon père, toujours à l'affût de quelques bribes d'amour de la part de son entourage, —que je fis mine de lui accorder avec conviction... par simple intérêt, je le confesse humblement —, accepta de s'engager à financer l'ensemble de mes frais de scolarité ainsi que mon entretien quotidien. Le brave homme partait du principe que, dans la vie, il vaut mieux aimer qu'être aimé car le cœur de ceux qui n'aiment pas est un désert inhabité qui n'apprécie même pas ceux qui l'aiment.

À 25 ans, alors que j'étais devenu un brillant étudiant en médecine, je pensais parfois à mes camarades d'enfance et d'adolescence. Je me demandais avec anxiété ce qu'ils allaient devenir et constatais qu'ils ne devenaient effectivement rien du tout. Tel Romulus et Rémus, accroupis sous la louve du dérèglement, ils se contentaient de téter à ses mamelles les paradis artificiels qui allaient les détruire sans pitié. Narcotiques, jeux en ligne et alcool leur fournissaient l'apaisement, la sérénité et même l'oubli pour effacer l'angoisse de leur avenir incertain, prêt à les dépecer, tandis que leurs amis les plus proches —dont moi-même— se taillaient déjà de somptueuses carrières à leur mesure dans le tissu social de la Grande Administration et des professions libérales. Je voyais la Grande Broyeuse qu'est la vie, les engloutir avec délice,

comme un anaconda avale lentement sa victime. Telle était l'image immodeste que j'avais de mon radieux Destin et, par contraste, du sort terne et pitoyable qui guettait mes amis les plus proches. Je tirais vanité des privilèges que la vie, peu soucieuse de Justice, m'octroyait avec générosité. Comme tous les favorisés, je voulais croire que *toutes* les options sont ouvertes à *tous* les humains et qu'il suffit de choisir : "N'hésitez pas ! Choisissez toujours le meilleur pour vous même ! Les ratés ont simplement choisi l'échec !" Telle semble être la vraie règle de vie ! m'imaginai-je. Mais il ne faut jurer de rien. Le succès est le pire des professeurs car il laisse croire qu'on ne peut faillir. La Grande Broyeuse allait bien se venger de mon orgueil en me réduisant au faux-semblant du superman dans la peau duquel je me voyais déjà planer loin au-dessus de mes semblables.

Mes fascinantes études de médecine allaient durer très longtemps, —trop longtemps—, mais comme mon père sortit de cette existence deux petites années après s'être engagé à financer mon entrée dans l'âge adulte, je dus me résoudre à abandonner l'Université. Par conséquent, je fus contraint de me rendre dans une île anglaise des Caraïbes, paradis fiscal pour les uns, olympe de diplômes factices pour les cancres argentés. Là, un diplôme de docteur en médecine pouvait se négocier pour une somme élevée. Je dus, de ce fait, contracter un énorme emprunt bancaire pour payer à un faussaire anglais les frais de corruption et de falsification. Rembourser ces sommes colossales à la société financière corrompue qui m'avançait les fonds, exigeait des revenus substantiels.

La rapidité d'obtention de mon diplôme me permit de travailler dès mon retour sur la Côte-Ouest du Canada pour rembourser rapidement l'emprunt bancaire, après avoir aménagé mon *Curriculum Vitæ* afin que les délais coïncident avec les fausses dates d'obtention des diplômes. Je dus, conséquemment, me concentrer dans un domaine qui rapportait beaucoup d'argent (sinon de satisfaction), et qui n'exigeait pas de connaissances médicales supérieures à mes deux années d'étude effectivement poursuivies et complétées. Un collègue me conseilla de me spécialiser dans le domaine des

interruptions volontaires de grossesses. Je pus ainsi par la suite rembourser rapidement mes dettes pseudo-universitaires et me constituer un magnifique *fonds de pension* qui me permettrait de vivre grassement de mes rentes tout au long de mes vieux jours. Ce deuxième objectif fit cependant long feu, car, dans ma précipitation à faire fructifier mon argent trop rapidement, je l'investis dans des fonds gérés par une arnaqueuse qui inspirait à son entourage une confiance absolue. Il est bien évident que les fripouilles les plus habiles doivent susciter un sentiment de confiance paisible chez les magouilleurs de mon espèce, qui souhaitent réaliser beaucoup d'argent en un temps restreint. Les fonds étaient censés être investis au Bangladesh, un pays fort accommodant pour tirer parti du travail des enfants et des femmes miséreuses. Ma chère conseillère coréenne avait simplement organisé une pyramide de Ponzi destinée à ruiner les riches filous qui n'hésitaient pas, eux, à transformer les enfants et les femmes bengalis en esclaves. Si seulement j'avais pu la voir en chair et en os, son aura m'aurait sans aucun doute révélé son machiavélisme et sa fourberie ; mais grâce à la technologie moderne, je ne pus la discerner que sur écran tactile; or l'aura ne marque pas les écrans. Bien sûr, pour gagner tout cet argent que j'engloutissais au fur et à mesure dans cette escroquerie danaïdienne, je devais en contrepartie passer mes journées de travail à exécuter des avortements. Et comme mes convictions religieuses de même que le Serment hippocratique m'interdisaient ce curieux métier, je dus faire des efforts considérables pour étouffer la répugnance et le dégoût qui envahissaient mon cœur lorsque mon scalpel acéré tranchait tous ces petits êtres et les égorgeait les uns après les autres, durant de longues et éreintantes journées de travail. Je dois avouer à ma grande honte que seul l'amour de la sécurité financière put me faire passer outre à tous ces bouleversements de conscience.



Croyant que l'Amour pourrait à tout jamais servir d'antidote à ma neurasthénie envahissante et à mes dérèglements

psychiques qui tourmentaient mon âme, un ami qui-me-voulait-du-bien me conseilla le mariage. Je ne savais pas alors que le mariage est une aventure qui se termine presque toujours mal, même si certains croyants trouvent dans la flagellation quotidienne des relations conjugales une jubilation mystique, car ils pensent que toutes ces tribulations affligeantes leur donneront un libre accès au Paradis sans avoir à rien expier en purgatoire. Comme beaucoup d'introvertis qui traînent toute leur vie le fardeau d'une timidité pathologique, je cherchai donc une âme-sœur parmi mes cousines, et dans ce but je revins dans mon village de naissance au fin fond des Montagnes Rocheuses. J'avais au coin de l'esprit une certaine Rose, lointaine cousine, si pauvre qu'elle ne pourrait sans doute pas se permettre de refuser mes projets matrimoniaux. En entrant chez ses parents, je vis que cette Rose était devenue très belle, et cela me rendit immédiatement fort hésitant dans mes travaux d'approche, car je craignais que la grâce la rendît plus exigeante et que mes avances ne se heurtent à une humiliante rebuffade. Mais le Destin m'accorda un coup de pouce bénéfique. Il se trouva que ce bref séjour dans mon village natal coïncida par le plus grand des hasards avec la visite insolite d'un fabricant de perruques qui écumait les villages isolés des alpages pour acheter à vil prix les longues chevelures des adolescentes pauvres. Il en faisait de flamboyantes perruques qu'il revendait à prix d'or dans la vaste agglomération vancouvéroise. Ma belle Rose était déjà sur le point de vendre sa magnifique toison pour un prix qui allait permettre à sa famille de mettre un peu de beurre dans les épinards. Je décidai alors de surenchérir pour l'acquérir moi-même afin de permettre à mon églantine de garder ses boucles d'or qui ravissaient mon cœur et mes rêves. Je devins donc l'heureux propriétaire d'une partie de sa personne et même si ce n'était pas la plus attrayante, je me considérai comme fort avantagé pour conquérir le reste. Dieu merci, la conquête de sa personne en fut favorisée car, non seulement j'avais littéralement un pied dans la porte, mais Rose parut pénétrée d'un grand lyrisme romanesque par le fait que sa chevelure m'appartenait légalement. Moi-même, je ressentis

à son égard un plus grand attachement et lorsque l'Amour eut cristallisé tous ces ingrédients en joyau sublime, je me retrouvai esclave de cet amour naissant.

Le fait que je puisse être le possesseur exclusif d'un fragment de son corps découragea beaucoup les prétendants potentiels qui n'étaient certes pas nombreux dans les alpages désertiques de la haute montagne, mais qui consistaient tout de même en deux jeunes bergers basques dont les parents avaient délibérément choisi de s'établir dans les Montagnes Rocheuses pour fuir les atrocités de la Guerre civile espagnole[1]. L'un se nommait Pantxoa Zarrandikoetxea et l'autre Gaïzka Iartzaldebehere. Je suis convaincu que la complexité inouïe de leurs noms contribua aussi à faire pencher la balance de l'Amour en ma faveur.

Les épousailles auraient coûté trop cher pour ma bourse famélique déjà mise à mal par l'achat de la chevelure. Nous choisîmes d'un commun accord le concubinage qui n'était pas encore, comme aujourd'hui, devenu la règle banale. Poussés hors du hameau natal par les *Oh!* et les *Ha!* des *bonnes gens* choquées de voir qu'on *prenait une autre route qu'eux*, je me contentai de retourner à Vancouver avec ma chère épouse pour y construire ma famille d'une main ferme, et y vivre fort simplement, tels Philémon et Baucis.



Tous comptes faits, mon existence ne baignait pas entièrement dans le rose-bonbon. Le malheur de mon âme de médecin fut vite exacerbé par le fait que, au cours de mes opérations d'interruption de grossesses, je pouvais distinguer la petite aura de l'enfant qui se surajoutait à celle de sa mère. Par une mystérieuse prémonition, le petit tourbillon que suscitait le corps de l'enfant semblait indiquer que le fœtus sentait qu'il allait mourir, car le rouge vif de son rayonnement pâlissait dès que je me préparais à mettre fin à sa vie intra-utérine. Au début, j'étais horrifié et passais des nuits entières dans l'angoisse à regarder la lune, aussi terrorisé que les bourreaux du Canada dont le destin d'alcooliques fut toujours

[1] Entre 1936 et 1939.

tracé par le regard éperdu des pendus. Mes interrogations anxieuses ne recevaient aucune réponse. " ***J'ai demandé à la lune... Elle m'a dit : J'ai pas l'habitude de m'occuper de cas comme ça !***[1]" En désespoir de cause, je commençai, comme les bourreaux du Canada, à noyer mon désarroi dans des paradis artificiels tels que la *pervitine*, drogue du courage des SS, qui leur épargnait aussi les angoissantes tortures de s'encombrer de problèmes moraux, jusqu'au jour où je compris que les drogues variées et l'alcool, qui seuls possédaient la vertu d'amadouer momentanément mon chagrin et mon désespoir, n'étaient pas mes amis fidèles et indéfectibles, mais ne cherchaient qu'à m'ensevelir dans la détresse, comme de fourbes traîtres.

Je réussis pourtant, au fil du temps, à me convaincre que je rendais service à la société en général et aux femmes en particulier ; à la société puisque notre planète devenait surpeuplée, incapable de nourrir l'immense multitude d'enfants sous-alimentés qui pullulaient à travers les terres déshéritées de notre planète. Il était donc souhaitable de tarir autant que possible la fécondité de notre nation dont la civilisation, anémiée par l'abondance amollissante et par l'alanguissement dû à l'usure du temps, allait sur son déclin. Pour ce qui était des femmes, elles avaient subi des kyrielles d'injustices indécentes depuis le Jardin d'Éden qui était même allé jusqu'à affubler leur conscience du chimérique péché originel. Les siècles sans pitié les avaient réduites à l'état de subordonnées, de sources de dur labeur et de volupté pour le seul profit des hommes. Certes, j'avais parfaitement conscience que les 100 000 interruptions annuelles de grossesses au Canada n'avaient pas aidé à la survivance de mon peuple désormais en voie d'extinction. Pourtant, je me faisais un devoir de l'oublier afin de ne pas joindre ma voix à la clameur malveillante de la multitude.

Dès que l'épuisement accablant n'ancrait plus mon esprit malade et angoissé dans un profond sommeil comme une meule au pied d'un noyé, mes insomnies les plus brèves étaient assaillies par des multitudes de visions nocturnes

[1]Paroles du groupe *Indochine*.

d'enfants martyrisés, curieusement ornementées par les affligeantes sonorités de *la salsa du démon* qui hantait mon cerveau tourmenté :

Oui, je suis Belzébuth
Je suis un bouc, je suis en rut
Oui, oui, oui, je vis dans l'ordure
Je pue la sueur et la luxure
Je fume, je bois, j'ai tous les vices...

Ah ! Combien j'ai regretté d'être captif de ces balivernes qui me clouaient au pilori de ma conscience. Mais elles me harcelaient sans cesse comme les mânes de tous ces petits êtres :

Je vous déteste, je vous maudis
J'suis complèt'ment pourri[1].

Certains de mes 30 000 homoncules, devenus adolescents puis adultes, m'apparaissaient en spectres délirants pour m'infliger de lancinants reproches, des invectives cruelles, à tel point que je me pensai à plusieurs reprises sur le point de sombrer dans la démence suicidaire.

En dehors de ces souffrances que j'exorcisais tant bien que mal par ma rhétorique échappatoire d'*Utilité publique* et de *bien de l'Humanité*, fiabilisée par de bonnes rasades de Cognac, je menais, avec ma belle Rose, une vie des plus ordinaires, heureux de passer mes loisirs dans les livres qui ravissaient mon esprit hors de mon odieuse déchéance. Attablé à la terrasse intérieure d'un café vancouvérois, j'aimais, avec Rose, observer les passants qui déambulaient dans l'une des grandes rues du cœur-de-ville de Vancouver. Suivant mon habitude, je lui décrivais toujours les auras qui me fascinaient jusqu'à l'obsession. Je repérais souvent des couples dont les couleurs tourbillonnaient et s'entremêlaient avec furie, et je les soupçonnais d'éprouver de grandes difficultés à vivre ensemble. Mais n'est-ce pas le lot le plus commun ? Je remarquais de temps à autre un homme ou une femme qui affichait un rouge terne évoquant des tendances meurtrières. *Les assassins sont parmi nous*, disais-je à Rose en évoquant tous ces... diaboliques voleurs de vie. Mais... n'en étais-je pas un moi-même ?

[1] Paroles de la chanson *La salsa du démon*, par le compositeur Jacques Delaporte.

♦

Et puis, me voilà aujourd'hui ! Le temps cruel m'a forcé à l'inactivité, à mon grand désespoir car la montagne d'or qui peuplait mes rêves les plus fous n'était jamais assez haute, au point que je nous privais des plus modiques plaisirs pour éprouver le suprême bonheur de rajouter chaque jour le fruit de mon travail quotidien au sommet ; je le voulais toujours plus haut. Forcé par ma santé défaillante à prendre ma retraite, et enfin, à réaliser mes biens, c'est à dire à transformer ma montagne d'or en retraite dorée, en plaisirs quotidiens, en délectations de voyages, je m'étais enfin rendu compte, à mon immense désarroi, que ce fameux mont d'or n'était, en réalité, qu'une diabolique pyramide de Ponzi. L'arnaqueuse n'était sans doute pas aussi nuisible que beaucoup d'autres malfaisants, puisque, au lieu d'aller dans le lointain sous-continent indien exploiter sans vergogne les innocents Bengalis, elle s'était contentée, sans doute avec jubilation, d'escroquer les filous de mon espèce qui ne montraient aucune honte à se repaître de la misère. Au fond, je vivais de chair humaine comme les nuages de mouches qui se gavent de cadavres corrompus en suivant la procession silencieuses de corps à demi incinérés tout au long du Gange, jusqu'au Golfe du Bengale, pour aller y nourrir les hilsas si riches en omega-3, lesquels alimentent à leur tour le pauvre peuple bengali. Je n'affiche mes regrets qu'après coup ; parce que la déchéance m'a mortifié, a tué de désespoir ma belle Rose, a ravalé mon immodestie pour gratifier mon ego de quelque repentance et d'un peu de sagesse. Faire amende honorable m'est désormais facilité. Non seulement la pauvreté me libère de la nécessité d'envisager une quelconque réparation, mais la pyramide de Ponzi n'a blessé que des voleurs de mon cru. Par ailleurs, je m'estime aujourd'hui fort chanceux que cette anémie de la conscience humaine qui a produit la normalisation de l'IVG n'ait pas encore suscité la liberté de se débarrasser des vieillards séniles et des handicapés de mon espèce ; en un mot, l'euthanasie des seniors. Nous, les vieux, restons des boulets contraignants pour tous les aidants géné-

reux qui sacrifient leur vie en faveur de notre bien-être.

Il ne me restait donc, à soixante-cinq ans, que l'alternative de mettre fin à mes jours ou de me résoudre à la pauvreté. J'avoue que l'idée de la mort vint alors fleureter avec mon esprit désenchanté en plein désarroi. Je fus maintes fois tenté de confier mon Destin aux doigts délétères d'Atropos. Mais, curieusement, l'idée de l'ensevelissement de mon corps m'aida à résister à ces tentations morbides. Le commun des mortels trouvera sans doute singulier que de telles obsessions, aussi macabres qu'illogiques, puissent investir mon esprit. Depuis un demi-siècle, je refuse de fréquenter les cimetières, même pour y escorter mes amis les plus chers, sachant fort bien que le seul enterrement que je ne pourrai éviter serait le mien, qui approche à grand pas à en juger par mon état désespéré. Ces sombres réflexions que je chasse la nuit, avec grande persévérance, reviennent sans répit à la charge, le jour.



Le personnel de l'institution dans laquelle j'attends sans aucune impatience mon propre décès, en tâchant de distraire mon esprit dans des pensées moins lugubres, se compose essentiellement de femmes. La plupart se montrent très dévouées et cela confirme d'ailleurs leur aura rouge vif qui tourbillonne autour de leur personne en belles spirales concentriques descendantes.

Le seul et unique plaisir qui m'est offert dans cet hospice, se limite à l'observation des visiteurs du dimanche. Ils défilent durant une bonne partie de l'après-midi, en ce jour dominical autrefois vénéré par les croyants. Mes yeux et mes oreilles restent en effet les seuls organes que l'obsolescence programmée de mon corps n'a pas encore détruits. Mon épiphyse qui régule mes rythmes biologiques, a épargné ma vision et mon ouïe, et je m'en félicite ; car je peux aisément imaginer l'enfer qu'aurait produit ma dernière étincelle de vie si j'avais été en même temps sourd, muet, aveugle et paralysé... comme une fleur des champs. Que Dieu m'en garde ! Dans ma situation si problématique, je me sentirais plus opti-

miste si je pouvais bénéficier des services dévoués d'une infirmière autre que Laura pour prendre soin de ma personne chaque fois qu'elle occupe son poste : cinq jours sur sept. Elle a tendance à me nourrir à moitié, à me soigner au quart et à me laver au huitième. Ce qui ne donne pas un total bien satisfaisant ; à tel point que j'apprécie —plus qu'elle-même, sans doute— ses congés, qui me libèrent de sa présence dévastatrice. Cette sensation de négligence et même de répulsion de sa part me laisse un arrière-goût de péril imminent. Il me suffit d'observer son aura pour y lire la menace comme dans un lourd casier judiciaire. Cette personne est manifestement un péril pour tous ceux qu'elle prend en aversion, et je me désole dans mon cœur de faire partie de ceux qu'elle hait si fort lorsque son visage affiche un rictus de profonde répugnance. Je la crains à un point tel que mon anxiété et mon rythme cardiaque s'affolent chaque fois qu'elle s'approche de moi et que, de ce fait, je peux noter que son aura vire littéralement au brun-bois-pourri lorsqu'elle prend soin de mon corps difforme et répugnant. Pourquoi me déteste-t-elle autant ? Que lui ai-je fait de si pendable pour mériter sa haine irraisonnée et toujours inassouvie ? Peut-être ressemblé-je à l'un de ses précédents concubins qui lui a infligé quelque désagrément. Quelle malchance ! Quelle injustice ! (Tiens! Je me revendique de la Justice, moi qui l'ai bafouée chez les autres !) Pourquoi donc ne suis-je pas tombé sur une auxiliaire géniale comme celle dont bénéficiait le célèbre Stephen Hawking atteint de la maladie de Charcot ? Certains affirment que Jane le coucounait avec grand soin, car le fabuleux savant connu du monde entier n'était pas Stephen... mais Jane elle-même (prétendent certaines personnes qui se disent bien informées) ! Avec génie, cette femme dont on ne connaissait même pas le patronyme réel, feignait de traduire en termes intelligibibles les balbutiements infantiles de Steven. Les élucubrations et bredouillis de l'handicapé donnaient prétexte à Jane pour enluminer sa propre érudition et énoncer sa philosophie personnelle en ce temps où les femmes ne pouvaient encore obtenir la reconnaissance pleine et universelle qu'à travers les hommes.

Selon certaines rumeurs colportées ici et là par les lèvres fielleuses de commères-généralement-mal-informées, Stephen Hawking n'était donc que le ventriloque de sa traductrice, collaboration qu'elle entretenait et nourrissait — prétend-on— par le truchement de son calibristix. Chacun essayait d'imaginer ! C'était un fameux secret qui ne devait être divulgué sous aucun prétexte pour ne pas blesser l'insondable susceptibilité de la nation anglaise qui, depuis Guillaume le Bâtard, cache minutieusement ses faiblesses passées, au lieu de demander pardon de tout et de rien comme le fait généralement la nation française, laquelle, pour sa part, veut renforcer l'impression qu'elle croit susciter de *Fille aînée*, non plus *de l'Église*, mais *des Droits de l'Homme.*

À l'automne, la Nature parle un si joli langage à mes oreilles et à ma solitude, à travers le bruissement des feuillages de deux grands érables ! Leurs branches viennent parfois se caresser timidement du bout de leurs ramures à chaque saute d'humeur de la brise fantasque. Lorsque tout est calme, j'écoute le bavardage incessant de la cascade du petit parc, et, certains autres jours, l'éternel friselis du vent du nord...

Toutes les fins de semaine, j'attends avec impatience toutes ces visites familiales, et j'aime voir les amoureux s'embrasser à s'étouffer. Même sans tourner la tête, je reconnais jusqu'aux bâillements de ceux qui font halte dans la salle, autour de moi. Parfois je vois défiler le père et la mère de Justin, un jeune homme qui a chuté de sa moto, et qui, lui, "commence à mourir à 20 ans" comme dirait Céline. Le premier vendredi de chaque mois, une bru vient rendre visite à sa belle-mère. En présence de son mari, elle lui prodigue des gentillesses en termes chaleureux et touchants, mais je vois que son aura ne confirme point ce doux attachement.

Ah ! La belle Julie du samedi, poudrée et parfumée comme un bouquet de jonquilles ! C'est un plaisir, pour mes pauvres yeux, d'admirer ses jambes qui jaillissent comme des étamines blanches d'une corolle de brocart. Son buste, aussi ferme qu'une sculpture de François Rude, moulé dans un dé-

licieux taffetas jaune serin, laisse entrevoir tous les prodiges que le Créateur a imaginé pour enchaîner les mâles à l'acte de procréation. Julie nous abreuve de sourires adorables et de promesses jamais formulées, jamais tenues. Elle comble les oreilles de son mari de trilles qui jaillissent de ses lèvres aussi charnues que des fraises sauvages. Richard III aurait donné son royaume pour un cheval, combien d'heures sacrifierais-je, parmi les précieuses dernières qui me sont échues en cette vie, pour savourer ces fruits délicats, lorsque ses phéromones persuasives viennent assiéger mon corps dégénéré ?

À quinze heures précises arrive toujours un homme d'âge mûr coiffé d'un béret basque. Il se prénomme Pol. Il a tout lu, tout vu, tout entendu, et tient à en persuader la galerie. Il aime mieux mentir que paraître ignorer un détail. Atteint d’incontinence verbale, il dépossède continuellement ceux qui souhaitent s'exprimer pour se gratifier lui-même de cette volupté jubilatoire. Son numéro de *standing comedy* dure trente interminables minutes. Puis il part, satisfait de lui-même et persuadé que tous ces vieillards ébaubis, audience captive, l'ont admiré en silence. Son comportement nous ferait mourir de rire —ce qui en l’occurrence serait une bien belle mort— s'il n'était si pesant. Il nous avoua un jour que les critiques qui lui furent infligées par ses semblables, tout au long de sa vie, ont constitué pour lui le plus terrible calvaire. Mais il se console en précisant que tel est le destin des êtres géniaux ! Ils déclenchent la jalousie et le malheur contre eux-mêmes. D'ailleurs, ajoutait-il, le satiriste irlandais Jonathan Swift a écrit que, sur terre, les génies peuvent être justement reconnus au fait que les imbéciles se liguent contre eux. Il suffit donc de repérer l'essaim de godiches, plus visible à l’œil nu, pour identifier le génie en son sein.

Un jour, en veine de confidences, il m'expliqua comment il imaginait le Paradis et ses cohortes de dieux battant pavillons de toutes les religions de la terre, Hanuman, Jéhovah, Vishnou, Manitou, Krishna, Allah, Kalî, Shiva... Ces hordes de divinités prolifèrent à travers les cinq continents puisque certaines religions en comptent des kyrielles. Pol pensait que dans l'immense vide de leur accablant règne, tous

ces dieux tâchent de meubler la monotonie de leur éternelle existence solitaires afin de chasser la neurasthénie qui les guette. Dans ce but, ils imaginent des loisirs atypiques. Étant les maîtres de l'existence et de la mort, ils tuent généralement le temps en enlevant la vie à leur quota quotidien de fidèles coreligionnaires. Postés, comme des snipers indifférents et froids sur un astre discret, ils épaulent leur fusil à *télescope longue portée* (une arme comparable à un rayon laser incandescent), dans le seul but d'accomplir leur tâche divine journalière. Car si l'homme et surtout la femme ont la capacité de donner la vie, seuls les dieux se trouvent habilités à la reprendre. Habités par l'ennui et même l'humiliation de devoir travailler comme de simples *Exécuteurs des Hautes-Œuvres,* ils tirent sans état d'âme sur les vieillards et les malades, rechargeant sans arrêt leur carabine d'un geste automatique. Ils complètent leur moisson quotidienne en tuant quelques imprudents, alcooliques et toxicomanes ; en un mot, des marginaux, comme font les *rangers* chargés de rétablir l'équilibre écologique entre les prédateurs et les proies dans nos parcs forestiers nationaux, provinciaux ou municipaux.

Parfois, lorsque tous ces dieux vaniteux se sentent négligés, moqués ou même méprisés par quelque humain trentenaire, ils s'accordent le plaisir de placer le délinquant dans leur ligne de mire et appuient sur la queue de détente tandis qu'un étrange sourire erre sur leurs lèvres éthérées. Telle est sa version de ces paradis idylliques où demeurent les dieux de l'Olympe, du Walhalla, du Jardin d'Éden, du Nirvana, du Brahma-Loke, du Ciel et de la Terre.

—Vous êtes complètement farfelu, lui déclarais-je en m'esclaffant, lorsque j'avais encore la capacité de parler et de rire.

Mais aujourd'hui je le regarde d'un œil critique et il s'écrie :

—Vous ne dites rien mais je sais que vous pensez des bêtises à mon égard.

Je suis très sensible aux parfums. Les parfums nous rappellent ceux qu'on a aimés. Ils sont les plus grands messagers de nos souvenirs. Une fragrance me ramène parfois dans

un petit bois des Monts-Notre-Dame[1] situé derrière Rivière-du-Loup. C'est là que jadis mes lèvres ont donné un premier baiser à l'élue de mon cœur, Line la câline. C’est un doux souvenir qui erre dans mon cerveau anémié.

À la mort de certains de mes *alter ego* qui moisissent dans cet hospice de vieillards, je ressens ce mélange de tristesse d'avoir perdu un ami, mêlé à un sentiment de plaisir inavouable d'avoir été momentanément épargné par la Camarde.

Où est-il donc, ce Pierre... j'ai oublié son patronyme, dont la langue barbotait toujours dans une insupportable flore de conditionnels passé deuxième forme et de subjonctifs imparfaits ? Il y nageait avec aisance croyant en imposer à tous, comme un poisson-clown dans les bras protecteurs de son anémone.

La semaine dernière j'ai pu apercevoir Reine-Claude, réduite à une poignée d'ossements, décharnée au fond de sa chaise roulante... elle qui dansait jadis à Winnipeg dans un corps de trente paires de jambes aux Grands Ballets canadiens. À mon arrivée dans ce Foyer, elle affichait encore les derniers éclats du crépuscule et s'entêtait à faire virevolter son jupon d'un exquis coup de hanche qui figeait ma fourchette à deux doigts de mes lèvres. Puis le temps a coulé comme le sable fin entre mes doigts arthritiques, et la voilà désormais avec sa longue chevelure de morte, nouée sous son menton comme une corde de pendue. Au fond de deux lugubres cavités, profondes comme des puits artésiens, ses yeux luisent faiblement dans l'hypothétique espoir d'une autre vie. Ses joues se creusent profondément sous les nombreuses larmes que son poing a écrasées à chaque chagrin d'amour, à chaque cheveu blanc, à chaque ride, à chaque trahison de ceux qu'elle a aimés. Reine-Claude, dont le nom n'évoque plus pour moi les savoureuses prunes émeraude, cultive ses soucis avec fièvre comme un fleuriste soigne les siens.

—Oubliez-les, vos soucis ! insisté-je. Sinon ils vont vous miner et vous consumer !

[1]Dans les Appalaches canadiennes.

L'aide-infirmière qui m'est habituellement assignée, comme je l'ai mentionné plus haut, se prénomme Laura. Même si je n'ai jamais pu lui adresser la parole puisqu'elle a été recrutée après l'*accident vasculaire cérébral* qui m'a laissé paraplégique et totalement muet, je considère, après avoir scruté la signification de son aura, que je dois me tenir sur mes gardes car sa nuance dominante très violacée dénote un orgueil phénoménal. De plus, cette teinte s'assombrit considérablement lorsque Laura s'approche de moi, ce qui laisse entrevoir que c'est à contrecœur qu'elle m'apporte son aide. Elle semble s'efforcer de lutter contre sa répugnance pour prendre soin de mon corps délabré. Je dois reconnaître que ma crasse et mon odeur fétide ne s'exhalent de mon être que pour la seule et unique raison que Laura s'arrange toujours pour escamoter ma séance matinale d'hygiène qui la rebute.

Or, il se trouve que la malpropreté me donne des démangeaisons totalement insupportables dans les parties les plus intimes[1], et, l'impossibilité de me frictionner ou de me gratter pour m'apaiser transforme ma vie en une souffrance exaspérante. À l'arrivée de Laura, quelques années plus tôt, je gardais encore un certain contrôle sur mon bras gauche, et lorsque le fourmillement se mettait à me torturer au niveau des parties intimes, j'arrivais à me gratter avec violence. Elle m'aperçut un jour, et, croyant que, emporté par une concupiscence débridée, je tentais de m'octroyer un plaisir fugace, au lieu d'essayer de comprendre que mon agitation n'était que la conséquence de sa cruelle négligence, elle me regarda avec un masque de dégoût suprême et s'exclama en grimaçant d'écœurement :

—Ouaou ! Cet horrible p'tit vieux est un sale vicieux !... un violeur ou même un pédophile p't-êt' ben ! Moé j'va t'enseigner à respecter l'monde !

Et voilà comment, par son seul jugement expéditif et malsain, je suis devenu un être immonde, plus misérable encore qu'un vieillard sénile en pleine agonie. Depuis ce jour, elle affiche vis-à-vis de ce qui subsiste de ma personne hu-

[1]Balanite et mycose du gland et du prépuce.

maine une haine tenace, tout en se gardant bien de la mettre en évidence devant les autres. Quand on a perdu presque tous ses sens, un sixième s'éveille en nous ; il m'exhorte à la méfiance ! Mais comment parer les coups lorsqu'on n'est plus qu'un corps presque inhabité par la vie, dérisoire et amoindri comme peut l'être une algue ballottée par la houle ?

Mon triste sort s'éclaire cependant les samedis et les dimanches, lors des absences de Laura. Ces jours me remplissent d'un bonheur indicible, car sa suppléante, Daisy, beaucoup plus diligente, effectue son travail sans sourciller, avec le même entrain que si j'étais un nouveau-né. Elle me lave avec un zèle méticuleux, une ardeur presque coupable, et tartine sur mes lèvres mes repas à la petite cuillère, d'une main angélique et maternelle. Mon estomac rassasié cesse alors ses récriminations *a cappella* qui m'épuisent lorsqu'il réclame sa pitance. Ces jours bénis, j'ai l'impression de baigner dans la plénitude, même si Daisy a la mauvaise habitude de me parler comme à un enfant, en me caressant constamment la tête, ce qui me remplit d'une grande irritation :

—Alors ! Le père Cloclo a faim ? Il va manger sa bouillie d'œuf à la coque avec des trempettes de pain moulinées ? Oh que c'est bon, ça ! C'est un délice de gourmet !... Vous allez vous régaler !

J'avoue que je préfère être infantilisé par l'une plutôt que torturé par l'autre. Devant le comportement si déconcertant de Laura, je me demande comment tout cela va tourner, et les couleurs menaçantes qu'arbore sa sinistre aura lorsqu'elle est forcée de s'approcher de mon lit, m'inclinent à entrevoir un dénouement peu enviable pour ma personne. Je m'estime si vulnérable, si fragilisé en me sentant prisonnier de ce corps anémié et malingre de tétraplégique, que je ne peux m'empêcher de ressentir un immense malaise en sa présence. Avec le temps, son aura s'altère considérablement pour devenir encore plus terne en sombrant dans le marron "*gris-de-maure"*. D'ailleurs, ma propre aura, que j'entraperçois partiellement dans les marges de mon champ de vision,

affiche des teintes qui expriment la peur panique. Je me souviens de ses paroles, prononcée un matin après m'avoir changé de sous-vêtements :
—Ce vieux vicieux, y est chiant comme un rat mort ! Sa merde est collante comme de l'agar-agar et y schlingue comme un cadavre en pleine putréfaction !

—Mentionne-le donc sur sa fiche ! conseille une collègue.

Laura écrit sur la fiche posée devant moi sur la tablette : "*Selles excessivement fermes, et adhérentes à l'extrême. Odeur très tenace malgré nos efforts constants.*" Puis elle se remet au travail.

—T'as intérêt a l'nettoyer mieux, Laura. J'ai entendu l'superviseur t'critiquer hier matin ?

—Môôôdit ! Qu'est-ce qui allait pas ?

—J'crois que l'docteur y dit qu'ce patient fait un érythème sur les fesses et l'pénis... pa'ce qu'y est mal lavé.

—L'môôdit, y m'dégoutte tant...

Laura me jette un regard gangrené de haine féroce, comme si je suis responsable de sa nonchalance. En fait, elle ne me lave que rarement et tout à fait approximativement, avec un rictus de dégoût infini.

—Oh l'môôdits salauds ! Pourtant, j'le lave ben ! maugrée-t-elle. Mais que[1] j'le vois, c'môôdit docteur de marde, j'va lui faire savoer, moé ! N'importe comment, c'niaiseux y vivra pas longtemps !

—Comment que tu sais-tu ça, toé ?

—Y est ben trop magané pour vivre encore ben longtemps ! R'garde-le ! Y est vieux comme Hérode !... Bon... j'va chercher la chaudière pour passer la vadrouille.

J'avoue que je n'en mène pas large, surtout en constatant que les couleurs de son aura plongent graduellement

[1] La locution conjonctive temporelle : "*Mais que*", utilisée en patois local, signifie : "*Quand*" en français standard du Canada. *Vadrouille* : *balai à franges* servant de *serpillière*. *Chaudière* : *seau*.

vers des teintes plus foncées encore, vers un marron *brou-de-noix* fort menaçant, lorsqu'elle me décoche des regards scélérats, acérés comme des aiguilles à tricoter.

Quelques jours après cet événement navrant, Laura se trouve en *équipe de cimetière*[1] comme tous les mercredis. Il fait ce soir-là un temps sibérien, un froid tout à fait inaccoutumé à Vancouver qui jouit presque toujours d'un microclimat fort doux grâce à l'humidité océanique du Kouro-Chivo et à l'isolement créé par la Cordillère de l'Ouest. Le jour glacial se couche à contrecœur ce soir-là, vers seize heures, sous un ciel arctique. Pour me donner du courage, je pense que l'aube finira bien par montrer son nez après une nuit presque blanche. Comme d'habitude, il s'infiltrera entre les jalousies des fenêtres, et je serai heureux de l'accueillir en ami, comme une sentinelle qui voit arriver la relève : "Enfin, voilà le jour et la vie!" penserai-je. Et les démangeaisons de balanite me tortureront moins à l'idée qu'il ne reste que deux jours avant que Daisy, l'aide-infirmière du week-end, vienne me laver. Quel bonheur ! Certes, elle irait de son habituel : *"Alors ! Le père Cloclo a sali son zinzin ? On va lui laver ? Oh que ça va faire du bien, ça ! On va lui remettre à neuf !"* Je ne lui en voudrai même plus d'être ainsi traité !

Mais cette nuit-là ne ressemble à aucune autre. Laura rôde dans la pénombre, puis dans la noirceur presque totale après avoir éteint la lumière. Elle semble hésiter à franchir un certain pas. Quel pas ? J'aimerais tant percer le mystère, tout en redoutant de le savoir. Trahie par son aura, laquelle, quoique fort brune, se distingue clairement dans la nuit pour mes yeux rompus à cette vision particulière, je peux la voir naviguer à pas feutrés, presque silencieusement, autour de mon lit médicalisé et à travers toute la surface de la chambre dans laquelle elle m'a couché comme chaque soir à la suite du frugal repas mouliné... Après m'avoir soigneusement lavé le corps... exceptionnellement... (Je n'ose m'en réjouir!), elle se saisit soudain du lit de mon voisin, paralysé comme moi, et le roule lentement vers la salle voisine. J'en reste perplexe.

[1] *Équipe de cimetière* = *équipe de nuit* = de l'américain *Graveyard shift.*

J'imagine le pire : veut-elle éliminer un témoin potentiel ? Elle traîne une triste aura qui s'assombrit comme une nuit d'horreur.

Je suppute la longueur du temps qu'il me reste avant l'aube, comme a dû le faire la chèvre de monsieur Seguin, face au loup qui voulait la dévorer. Malgré cette mort qui rôde silencieusement, à pas feutrés, j'espère toujours qu'elle aura pitié d'un pauvre vieillard chétif et vulnérable qui ne peut lui faire le moindre mal... et qu'elle me laissera la vie... ou peut-être qu'un miracle viendra me libérer. Je pense à tous ces fœtus dont l'aura frémissait à l'approche de mon scalpel, tranchant comme une lame de rasoir. Pour l'instant rien ne vient et je guette la mort depuis mon angle de vision si restreint. Je suis là, incapable de parler, de mouvoir une quelconque partie de mon corps inerte, à l'exception de mes yeux dont les pauvres pupilles, dilatées au maximum par la frayeur, cherchent à percer les intentions de cette ombre sournoise. Sans le moindre bruit, sa silhouette glisse de-ci de-là comme un fantôme que l'aura et l'éthérique transforment en véritable "porteur de lumière". Je frémis en pensant que Lucifer signifie "porteur de lumière". Comment ai-je pu me laisser entraîner dans cette vie de déchéance qui n'est qu'une longue chute ? Étais-je prédestiné ? Je le crois. L'Homme n'est pas libre de ses actes. Mon code génétique a gravé mon Destin dans le marbre. Il m'a conduit comme un bovin, là où ma prédestination l'a décidé et je n'ai rien fait de plus que ce que mon Destin m'a ordonné de faire.

L'infortune imminente va s'abattre sur moi sans que je puisse me défendre le moindrement. Cette prémonition m'obsède. Sous l'effet de la peur, les teintes verdâtres de mon aura s'assombrissent encore. Je pense aux trente-mille enfants qui ont tant balafré ma vie. Eux-aussi sentaient la mort les traquer et les saisir lorsque leur petite aura se colorait de teintes vert-véronèse et tremblait d'une frayeur incontrôlée. L'ombre s'approche enfin et se penche au-dessus de mon lit. À la fade lueur de son aura, je devine les traits de la silhouette. Je vois —je le jure— une face satanique... un rictus venant tout droit

de l'enfer. Elle me regarde en ricanant et j'entends sa bouche torquemadienne, tordue par la haine, articuler en détachant les mots :

—Toé, mon môôdit niaiseux, j'va t'faire payer tes airs de victime. Tu vas plonger en enfer... ce soir même ! J'te l'jure ben gros, mon tabarnac !

Elle a voulu que je le sache, la scélérate. *Mourir* est moins angoissant que *savoir* que l'on va mourir. Je suis totalement affolé, incapable de bouger pour me sauver ou me défendre, de crier "*à l'aide !*" pour alerter quelque autre garde de passage. Je me sens prisonnier d'un horrible cauchemar, dans une boue infecte et puante qui m'empêche de fuir. Une angoisse vertigineuse s'empare de moi comme une main traîtresse. Elle pénètre dans ma poitrine, empoigne mon cœur et le serre, jusqu'à ce que les ventricules et les oreillettes, écrasées, broyées, sortent en lanières de boue entre les doigts décharnés de ce démon. Le désespoir s'enfonce dans mon cerveau comme une pointe d'acier, froide et rigide. Je me sens aussi abandonné qu'une gazelle, étranglée par les puissantes mâchoires d'un lion vorace, tandis que son troupeau d'herbivores, ses frères, ses sœurs et ses cousines, s'éloignent en bondissant, heureuses d'avoir été épargnées. La malheureuse sait qu'il ne lui reste que quelques minutes –brèves et interminables à la fois– à agoniser jusqu'à ce que l'asphyxie et le trépas l'empoignent et l'arrachent à cette terre, certes cruelle, mais si séduisante par comparaison avec l'Inconnu.

Que faire ? Je tente un effort désespéré pour crier, pour bouger, mais réussis à peine à décoller mes lèvres sans que le moindre son ne s'exhale. Je peux voir que mon halo s'assombrit dans le désespoir et la peur. Il ne me reste qu'à mourir, à attendre patiemment que cette psychopathe meure et me rejoigne dans l'Au-delà : "*Je t'attendrai jusqu'aux tréfonds de l'Éternité pour te refouler !*" murmuré-je dans ma tête. J'oublie que je n'ai aucune chance d'être au bon portail moi-même.

Laura, enveloppée d'un halo à peine visible par sa

teinte devenue désormais anthracite, arrache drap et couverture d'un seul geste brusque, découvrant ainsi mon corps hideux déformé par l’arthrite. Elle rejette le tout vers mes pieds. Je la vois dans son sarrau clair se diriger vers la fenêtre, l'ouvrir et la laisser largement ouverte, puis disparaître subitement par la porte qu'elle referme sur elle, sans bruit, avec mille précautions.



Désormais, le souffle glacial du Yukon et de l'Alaska entre à flot continu par la fenêtre béante. Dans les minutes qui suivent, je sens monter en moi le froid marmoréen de la mort. Je pense à mes cinq enfants, à mes six petits-enfants, à ma mère et à mon père, morts depuis si longtemps. Ils vont peut-être venir m'accueillir à mon arrivée sur *l'Autre bord* de l'*Océan de la Vie*. La froidure remonte le long de mes jambes et me mord cruellement. Je songe au bien et au mal que j'ai faits durant ma longue existence en espérant que le Juge Suprême, s’il y en a un, ne se montrera pas trop sévère à mon égard. J'ai toujours été clément et débonnaire pour me juger moi-même. Beaucoup moins pour estimer les autres. Ma conscience monte le vieil escalier grinçant qui mène au grenier poussiéreux de ma mémoire. Là, dorment ou s'éveillent tous les souvenirs de ma longue vie ; les bons et les mauvais, les joyeux et les tristes, ceux dont je ne suis pas fier et ceux que je veux d’abord présenter pour donner une bonne *première impression.* Contrairement à ce que j’aurais cru, je suis surpris de constater que la mort ne m’effraie pas le moins du monde. Face à elle, je m’efforce de garder une attitude méprisante, de la regarder en face pour qu’elle perde de son arrogance. Elle m’apparaît alors aussi dérisoire que les ombres de la nuit lorsqu’on les approche. Les spectres terrifiants deviennent des chimères illusoires. Au lieu de fuir ces masques, j’approche et soulève leur voile noir d’un geste déterminé pour les regarder en face. Ainsi dépouillés de leur défroque, ces mirages apparaissent alors comme des tyrans ridicules. Je revois soudain mes chers parents qui ont fait

leur possible pour m'éduquer ; parfois maladroitement mais toujours avec amour. Mes cinq enfants viennent me souhaiter bon voyage, revêtus de leurs qualités mais aussi de leurs défauts.

«En cinq brèves minutes intensément actives, Sophie fut changée et maquillée. Elle disparut par la porte de service et revint sans hésitation par la grande entrée vitrée.» [Le rendez-vous mystère, p.89]



Mille pensées froides et acérées me traversent l'esprit comme une alêne de cordonnier. Je les chasse cent fois, elles reviennent cent-une, tel un nuage de mouches affamées. Déjà le froid de la mort commence à tenailler mon ventre. Mon souffle ténu et fragile exhale une légère brume immédiatement aspirée par l'haleine glaciale de la nuit qui continue de s'engouffrer dans la chambre pour y débusquer les dernières molécules d'air tiède.

Que dois-je faire pour que ce crime ne reste pas impuni ?... Je mords violemment ma langue jusqu'à couper presque complètement la pointe. Le sang gicle, submerge ma bouche. Je le recrache sur le drap devant moi. Le docteur

aura peut-être ainsi l'idée de rechercher plus scrupuleusement la mystérieuse cause de mon décès. Le froid sibérien envahit ma poitrine. Je me sens entrer en hibernation, puis une fournaise incandescente m'engloutit, c'est une espèce de goudron noirâtre, brûlant, qui me rappelle en un éclair la poix bouillante de la fosse des Caïnas[1]. Et je comprends que j'aurais dû apporter la vie et non la destruction. J'appelle la Mort mais elle refuse d'abréger mes souffrances. Que ne suis-je hindouiste ! L'idée de réincarnations successives doit donner "l'habitude" de mourir. Ils sont morts tant de fois déjà que ce n'est plus, pour eux, qu'une formalité à remplir, totalement dépourvue d'épouvante. Autour de moi d'autres humains avancent en conversant. Ils m'entourent. J'écoute leurs dialogues murmurés et hachés d'hommes et de femmes en route vers l'Au-delà, pareils à une colonne de brebis sur le chemin des alpages mystérieux.

Puis, la chaleur des Caïnas disparaît et la main de la Mort devient glaciale pour tyranniser mon pauvre corps débile. Je pense à mon cher fils. Mais son image se brouille à mesure que le Froid intégral de l'Au-delà envahit ma tête et mon esprit. Cette vie terrestre me devient un calvaire et la mort me semble désormais une complice secourable, une issue amicale et souhaitable. Sans regrets je vais quitter ce monde. Des vers d'Aragon me traversent l'esprit en un éclair :

«*C'est une chose au fond que je ne puis comprendre* ;
Cette peur de mourir que les gens ont chez eux.»

Ma langue, sectionnée et sanglante, me torture affreusement. Je souffre comme un muet saturé de *huanglian* qui ne peut que subir en silence ces amertumes inexprimables[2]. Sans aucune transition, je reconnais le tunnel si souvent évo-

[1]Dans l'Enfer de Dante Alighieri. Dans le 9e Cercle, la Première Zone s'appelle Caïna (de Caïn qui tua son frère). C'est dans cette fosse de poix en fusion que sont punis les traîtres à la parenté, et, par extension, au genre humain.

[2]Huanglian ou *coptis sinensis*. L'idée est de l'auteure chinoise Wei-Wei dans son ouvrage *Une fille Zhuang*.

qué dont l'extrémité lointaine flamboie d'une aveuglante lumière. Une rumeur grossit au fur et à mesure que je glisse sans aucun effort physique vers la Clarté. Il me suffit de vouloir avancer pour que mon corps se meuve, comme une feuille d'arbre entraînée par un courant, d'air ou d'eau. La rumeur devient brouhaha puis grondement. Une foule immense, surexcitée, agitée comme des vagues dans un tumulte effarant, insoutenable, crache son aversion à mon égard et me montre le poing en hurlant des injures, visages déformés par la haine.

Impossible de compter cette masse confuse et endiablée ; ils sont au moins... 30.000 !



"Ça ne pouvait être que ce grand et beau brun, svelte et ténébreux comme un oiseau de nuit, qui s'asseyait toujours au fond de la classe, à gauche !"

Les lettres, [p.135]



«En entrant chez ses parents, je vis que cette Rose était devenue très belle, et cela me rendit immédiatement fort hésitant dans mes travaux d'approche, car je craignais que la grâce la rendît plus exigeante et que mes avances ne se heurtent à une humiliante rebuffade.» [p.59]

-5-

La lettre volée

Le socialisme, —qu'il soit "national" comme celui d'Hitler, ou "international", dans le style de Staline— a fait régresser l'Europe du XXe siècle vers la barbarie primitive puis vers la quasi-extinction des peuples de ce continent. Au début de la IIe Guerre mondiale, la collusion[1] diabolique entre les deux régimes totalitaires (nazi et bolchéviste) fut la cause immédiate du déclenchement de la guerre. Au cours et à l'issu de ce même conflit, l'Europe fut le théâtre des pires débordements. Des tribunaux dits "d'exception" condamnaient à la peine capitale tous ceux qui étaient soupçonnés de collaboration avec l'ennemi[2]. Certains citoyens, désireux de se dédouaner de leur inaction face aux excès de l'occupant, affichaient un zèle expéditif pour châtier les accusés. Ces derniers étaient discrètement exécutés d'une balle dans la tête.

♠

Ainsi agissait un groupe de Résistants appelés *Francs-tireurs et partisans* (FTP) d'obédience soviéto-communiste, dans la clandestinité d'une impénétrable forêt pyrénéenne

---

[1] Allusion au *Traité de non-agression* de 1939 (Pacte germano-soviétique) et du *Traité complémentaire* de 1940 entre les mêmes puissances, destiné à aider Hitler à contourner le blocus anglo-français des matières premières (stratégiques) à destination de l'Allemagne. Ces traités laissaient les mains libres à Hitler contre son principal adversaire : la France.

[2] Alors qu'au début de la même guerre, les Communistes eux-mêmes sabotaient toute résistance française contre l'Allemagne nazie, par exemple par des grèves dans les usines d'armement de Renault, précisément à cause de ce Pacte germano-soviétique. FTP est le sigle de Francs-Tireurs Partisans, d'obédience communistes. À la fin de la guerre, les représailles contre la Collaboration avec les Allemands furent d'autant plus cruelles que les Communistes français voulaient se dédouaner eux-mêmes de leur collaboration initiale avec le nazisme. Elles entraînèrent 10.000 exécutions sommaires. En territoire anglais occupé par les Allemands (l'archipel de Jersey-Guernesey), le fait que les autorités anglaises livrèrent aux Allemands la totalité des juifs sur simple demande des nazis (tous finirent à Auschwitz), n'entraîna aucune représailles contre leurs Collaborateurs à l'issue de la guerre.

proche de Saint-Béat. En 1944-1945, des jeunes gens, anciens miliciens, étaient jugés à la sauvette, sans le moindre avocat, par de pseudo-juges, chefs autopromus d'insurgés qui se battaient contre les oppresseurs nazis : un instituteur communiste qui deviendra après la guerre le maire de la bourgade, un chef syndical, un Républicain espagnol réfugié en France. Et ces trois hommes savaient déjà quel horrible sort ils réservaient aux tout jeunes adolescents menottés qui attendaient “justice” dans une cabane de rondins du voisinage. Tous ces crimes contre l'Humanité, perpétrés par les communistes, répondaient inexorablement aux crimes contre l'Humanité, plus terribles encore, des nazis !

À l’issue des pseudo-procès qui se terminaient immanquablement par un verdict de : "*condamnation à mort avec exécution immédiate de la sentence*", les "justiciers" feignaient la générosité et l’humanisme en permettant à celui qui allait mourir sans trop savoir pourquoi, d’écrire au crayon une lettre d’adieu à sa famille. On leur promettait de transmettre leurs ultimes pensées à leurs parents éplorés. Mais ces lettres désespérées n’étaient jamais délivrées à la parenté car le chef de cette clique FTP avait déjà reçu de Moscou l’ordre de se lancer dans une carrière politique, et il savait que ces missives pourraient un jour se retourner contre lui en sabordant non seulement sa carrière politique mais aussi l’avènement du *paradis soviétique* en France qui devait précéder les fameux «*Lendemains qui chantent*». Dans cette "Jérusalem céleste et paradisiaque" de la nouvelle religion bolchévique, ne devaient être admis que les prolétaires du monde. Les riches et les entrepreneurs qui créaient des emplois pour leurs semblables, étaient systématiquement bannis vers l’enfer éternel. Aussi, à l’issue de la "Libération", le chef FTP garda-t-il simplement la liasse de lettres poignantes dans le coffre-fort de sa maison privée, maison ornée —dès la fin de la guerre— d’un panneau de bois tricolore sur lequel un artiste local avait peint les mots : "*Honneur à notre*

maire," accompagnés de cette devise : *Liberté, Égalité, Fraternité.*

♠

Un demi-siècle plus tard, je rencontrai à Vancouver le fils unique de ce chef communiste, mort peu après la chute du Mur de Berlin, non pas d'une balle dans la tête comme il avait coutume d'exterminer ses propres prisonniers politiques, mais dans un lit Ikea muni d'un confortable matelas à mémoire. Il quitta ce monde après s'être rendu compte de la vanité du communisme, du nazisme et de tous les intégrismes absurdes qui ont transformé le XXe siècle en enfer terrifiant pour semer la mort et la misère. Les Européens déshonorés et avilis par ces excès se sont fait hara-kiri en ne se reproduisant plus (ou si peu), comme dans un effrayant holocauste suicidaire, croyant vraisemblablement que le monde serait meilleur sans eux : "Monde occidental, tu es condamné à mort !... Nous réveillerons partout les germes de la confusion et du malaise !... Que les trafiquants de drogue se jettent sur vos pays terrifiés... Nous sommes ceux qui donneront toujours la main à l'ennemi[1] !"

Le fils de ce politicien pyrénéen me révéla un jour l'existence de cette liasse de lettre déchirantes. Je pus les lire ; elles m'arrachèrent des larmes amères sur l'ignominie du fanatisme engendré par les doctrines tant religieuses que politiques, lesquelles sèment la division et même la haine au sein de l'Humanité au lieu de l'harmoniser. Je lui demandai de les publier, pour stigmatiser la monstruosité de cette époque maudite, comme on dénonçait les crimes hideux des nazis. Il refusa, de peur de salir la mémoire de son père que les voisins considéraient comme un héros de la Libération et

---

1 Proclamation du journaliste français Louis Aragon, communiste à la solde des soviétiques moscovites. "Donner la main à l'ennemi", se concrétisera par le Pacte stalinien avec Hitler et par la grève de la CGT dans les arsenaux et les usines d'armement français au moment de la déclaration de guerre franco-allemande en 1939. Le Parti Communiste français se jeta délibérément dans la trahison et permit ainsi à Hitler de perpétrer ses crimes contre l'Humanité. Des milliers de rues Aragon commémorent à tout jamais cet homme à travers la France ; sans doute pour son sens de l'humanité.

un paladin de la Moralité bien-pensante. Alors j'en subtilisai une, car j'estimais que le monde devait entendre au moins l'un de ces cris qui remontaient des profondeurs de l'horreur, et de la roche hercynienne des Pyrénées dans laquelle reposent les restes de ces jeunes hommes, fourvoyés dans les dédales de la politique. En voici le contenu :

Pierre C... (18 ans)

Chère Maman,

Ils viennent de me condamner à mourir. Moi qui ai toujours rêvé, depuis ma plus tendre enfance, de mourir pour ma Patrie, je vais mourir m'ont-ils dit parce que j'ai trahi ma Patrie. Ils m'ont dit d'écrire une lettre d'adieu et c'est à toi ma chère Maman que je veux l'adresser. Sans oublier bien sûr Papa, Adrien, Thérèse et Cyprien. Mais je sais que c'est toi, Maman, qui comprendras le mieux tous les sentiments que je veux exprimer. Et tu pourras ainsi les transmettre à tous ceux que j'aime. Je sais que je ne peux te demander de ne pas me pleurer. Une mère pleure toujours ses enfants. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Je ne sais pas. Je n'ai tué personne ; je ne me suis laissé aller à aucune délation. Je n'ai jamais dénoncé les communistes que je connais dans la région, les juifs qui se sont cachés durant toute la guerre dans de nombreuses fermes pyrénéennes, au su et au vu de tous. Bien au contraire, nous les avons protégés. Je connais tous les gendarmes qui ont fait clandestinement l'instruction militaire des maquisards de gauche comme de droite, et les contrebandiers qui ont franchi les Pyrénées avec des fuyards et des Gaullistes. J'ai simplement porté l'uniforme de la Milice pendant quelques mois. Mon seul crime est d'avoir cru aux paroles du Maréchal, le vainqueur de Verdun, et de l'amiral Darlan dont je gardais le Ministère de la Marine au château de Nérac. Des hommes comme ceux-là peuvent-ils être des traîtres ? Comment ne pas croire en de tels Français ? Le

chef du tribunal qui m'a condamné m'a crié que je devais mourir pour avoir "collaboré avec les Allemands". Alors je lui ai répondu :

—Comment pourrais-je avoir collaboré avec les Allemands ? Je n'en ai jamais vu !

—Ferme-la ! a hurlé le juge. Tu n'es qu'un salopard et tu vas crever comme un salopard. Il est trop tard pour jouer les saintes-nitouches. Tu aurais dû y penser au moment d'entrer dans cette pute de Milice ! Salopard ! Les crevures comme toi ne méritent pas de vivre !

Le procès a été une suite d'insultes. C'était comme ça chaque fois que j'ouvrais la bouche pour me défendre d'une accusation injuste. Je sais bien qu'ils veulent ma mort car on ne m'a pas donné d'avocat. Ce n'est pas la peine de me défendre. Les trois juges qui m'ont fait face répétaient sans cesse «Salopard, tu vas crever comme un chien !». Je sais que je vais être exécuté dès que j'aurai fini cette lettre ; *et je ne voudrais jamais cesser de t'écrire, de te parler et de te dire à quel point je t'aime, Maman* ; *à quel point je regrette de ne pas avoir pu vivre pour essayer de te rendre tout ce que tu m'as apporté par amour. J'aurais tant voulu te donner des petits enfants, te soigner lorsque tu seras vieille* ; *toi qui me répétais souvent* : *«Pierre, tu seras mon bâton de vieillesse !» Mais je sais que Thérèse, Adrien et Cyprien prendront soin de toi et de papa, lorsque vous serez vieux. Tu as tout fait pour moi ; tu m'as donné la vie, tu as lavé mes couches,... et moi je n'ai pas toujours été un bon garçon. Quand je pouvais m'éclipser devant les corvées ou les travaux des champs, je filais. Je te demande pardon pour tout cela. Je demande aussi pardon à Adrien, Thérèse et Cyprien pour toutes les fois que je les ai remballés quand ils venaient troubler ma tranquillité. J'aurais dû faire preuve de plus de patience avec mes jeunes frères et sœur.*

Devant cette ultime épreuve à laquelle je dois faire face aujourd'hui, je veux me comporter aussi courageuse-

ment que Papa ; lui qui me disait toujours : rien ne sert de pleurer ou d'implorer ; il faut faire son devoir en serrant les dents, et c'est tout. C'est vrai que ce serait lâche de pleurer et de toute façon ça ne servirait à rien. Ils en seront trop contents. Car ils sont déterminés à une vengeance aveugle. Je veux mourir debout et les yeux ouverts comme le ferait Papa. J'ai toujours essayé de réagir devant les événements avec autant de calme, de dignité et de courage que Papa. Te rappelles-tu, Papa, quand tu t'es interposé devant le chien qui voulait me mordre ? Tu l'as regardé froidement sans bouger et le chien n'a pas osé t'attaquer. C'est comme cela que je veux regarder ceux qui vont me tuer. Je ne pense pas que ça les arrêtera, mais tout au moins ils verront qu'on sait mourir comme un homme quand on est français.

Je dois finir ici car on vient me chercher pour mourir. Ils trouvent sans doute que j'écris trop longuement. Adieu Maman, Adieu ! Je vous retrouverai de l'autre côté dans quelques années. Je te charge d'embrasser de ma part toute la famille et tous les amis. Je demande pardon à Dieu pour tout le mal que j'ai fait ; qu'il ne soit pas sévère à mon égard quand je vais comparaître devant lui dans quelques instants. Notre Dame de Lourdes, intercédez pour moi auprès de Dieu.

Je vous aime tous, autant qu'on peut aimer,

Votre fils, Pierre.

PS : Prenez bien soin de mon bon Picard. Il a toujours été un bon chien et j'espère le revoir lui-aussi au Paradis.

♠

-6-

Le rendez-vous mystère.

Quand Véronique aperçut le jeune homme qui allait s'asseoir dans sa section, elle sentit son cœur battre la chamade. Des cheveux blonds agencés en un désordre artistique encadraient un visage d'une finesse qui aurait fait fondre le cœur de la femme la plus exigeante, hormis de celles qui préfèrent partager leur Destinée avec des machos phallocrates, des mâles qui suent la virilité par tous leurs orifices et qui en viendront inéluctablement à leur infliger des violences corporelles ou psychologiques, lorsqu'elles souhaiteront élargir leur autonomie. Pourtant le nouveau venu affichait de robustes épaules, un buste puissant et des jambes longues... longues comme celles de Ken, vous savez... celui de Caroline ou plutôt de Barbie. Un jean serré en toile de Nîmes, usée et déchirée aux bons endroits selon les meilleurs rites de la jeunesse dorée de certains quartiers vancouvérois, le tout ennobli d'un veston bleu nuit, taillé sur mesure, qui faisait ressortir chaque détail de son anatomie.

—Ouaou !

En quelques secondes, plusieurs profils de jeunes femmes aux yeux curieux apparurent furtivement aux portes vitrées des cuisines et des bureaux. On pouvait deviner des commentaires enthousiastes: «Il est *cute* à mort !», «Craquant !» «Extraordinaire !...», «Je vais défaillir !...», «Tabaaar !...»

—Chanceuse que tu es ! lança Sophie à Claire; c'est toi qui vas t'occuper de lui ! Dis ! Si le contenu est aussi mer-

veilleux que le contenant, je suis prête à tout pour m'en emparer,... même à me marier en bonne et due forme.

—Je le connais. Je crois que c'est le fils unique du grand financier de Vancouver, Jim Patisson. J'ai entendu dire qu'il est super sympa et qu'il essaie de trouver une femme qui ne le fréquentera pas pour son argent. C'est son grand problème.

Claire remit un peu de discipline dans ses mèches récalcitrantes qui rebiquaient par endroit, rajusta son uniforme légèrement froissé, frotta ses lèvres l'une contre l'autre afin de raviver le rouge un peu terni, arbora son meilleur sourire et franchit avec entrain la porte battante pour s'approcher du jeune homme:

—Bonjour ! Vous désirez, Monsieur ?

—Un café pour l'instant. Je prendrai peut-être un repas après... Je ne sais pas encore.

—Vous attendez quelqu'un, peut-être ? interrogea Claire avec curiosité.

—Oui ! Un rendez-vous mystère que j'ai trouvé dans les petites annonces. Si elle me plaît, nous déjeunerons. Sinon, on se contentera du café.

Claire fit demi-tour en pensant avec une forte pointe de jalousie à l'heureuse élue qui allait avoir la chance de se pavaner en compagnie d'un aussi beau garçon.

—C'est une *blind date* ! claironna-t-elle en s'engouffrant dans les cuisines, alors que les portes pivotantes battaient avec vivacité.

—Oh quelle chance elle a, celle qui va arriver ! Ce garçon est incroyable !

Soudain une idée folle surgit comme un diablotin surexcité dans l'esprit fertile de Sophie. Et si elle y allait ?... En un instant elle prit sa décision.

—Je vais faire semblant d'être la fille.

—Oh oui ! répondit un cuisinier qui adhéra immédiatement à l'idée. Emprunte le manteau de vison de la patronne. Ça l'impressionnera. Ce gars a l'air de venir d'un milieu bourgeois.

—D'un milieu bourgeois ? Tu plaisantes. Il est carrément plein de fric ! Son père possède la moitié de Vancouver !... Mais l'autre fille va arriver d'une seconde à l'autre...

—Emmène-le ailleurs, dans un bon restaurant. Je vais te prêter 200$.

—Merci ; tu es gentil. Je te revaudrai ça. Je vais me changer au plus vite !

En cinq brèves minutes intensément actives, Sophie fut changée et maquillée. Elle disparut par la porte de service et revint sans hésitation par la grande entrée vitrée. Par chance la visiteuse mystère avait quelques minutes de retard. On dit fréquemment que les femmes ont intérêt à se présenter toujours après l'heure prévue... peut-être pour se faire désirer. Mais ce n'est pas infailliblement le cas. Les Destinées ne tiennent souvent qu'à un détail insignifiant, un embouteillage fâcheux, un bus raté, une crevaison malencontreuse...

Les trois serveuses surveillaient le manège du coin de l'œil. Sophie se dirigea vers le comptoir d'accueil en balayant la salle d'un œil inquisiteur. Claire s'approcha d'elle avec un sourire complice :

—Madame ? C'est pour un repas ?

—J'ai rendez-vous avec un garçon que je ne connais pas...

—Oui la personne est arrivée ! Voulez-vous me suivre !

Claire se dirigea vers la table de l'homme, suivie de près par Sophie. L'inconnu se leva et se présenta :

—Jonathan, Bonjour.

—Sophie... Bonjour.

—Ah ! Vous n'êtes pas Line ?

—Je ne donne jamais mon vrai non sur internet !

Jonathan se précipita pour l'aider à ôter son manteau de vison qu'il tâta discrètement avec intérêt, et ils prirent place, face à face. De loin, Claire les vit bientôt se lever et se diriger vers la sortie après avoir laissé un généreux billet de 20$ sur la table.

—Dis donc, vingt dollars pour un café ! Il est bourré de fric, ce type !

—En tout cas, j'espère que mon vison va revenir en parfait état, marmonna la patronne en voyant disparaître le couple. Je n'aurais jamais dû lui laisser...

♥

Une minute plus tard entra une jeune femme, très belle quoiqu'un peu maniérée. Elle prit place devant la baie vitrée :

—Je vais prendre un café ! J'attends quelqu'un ! C'est un rendez-vous mystère ! Si le garçon me plaît nous dînerons...

—Vous avez rendez-vous à midi dix, sans doute? demanda Claire en affichant un sourire ironique que la belle inconnue prit pour de la bienveillance.

—Non, à midi juste. Mais il n’est pas encore arrivé, n’est-ce pas ? Et puis, de toute façon, il n’est pas mauvais de faire attendre un peu les hommes. Il faut savoir se faire désirer.

—Vous avez raison, lança Claire en riant aux éclats. Ils le méritent bien !

♥

Le soir vers 22h00, Claire téléphona à Sophie pour prendre des nouvelles de cette idylle volée. Mais cette dernière n’était pas chez elle. Par prudence, elle n'appela pas son portable. Le lendemain matin, Sophie vint au travail. Elle dut raconter en détails son après-midi et sa soirée avec son bel Adonis. Elle lui plaisait beaucoup. L'homme avait renouvelé son rendez-vous pour le soir-même.

—Je crois que je suis tombée sur le gros lot. Il est très généreux. Il veut tout payer.

—Ne le lâche pas. Sinon tu vas finir comme nous : serveuse de restaurant.

—Ne vous tracassez pas... De toute façon, il n’y a pas de petit métier, il n’y a que de petits esprits !

—Bien dit ! Mais le désintéressement n'a jamais créé l'aisance de qui que ce soit, et encore moins sa prospérité ! Quel est son métier ?

—Il est étudiant en médecine à UBC[1].

—Oh là là ! Et ses parents ?

—Il m’a simplement dit que son père est dans les affaires, mais j'ai entendu dire qu’ils possèdent la moitié du commerce du Grand-Vancouver... dans le genre du fameux financier Desmarais.

[1] Faculté de Médecine de l'Université de Colombie-Britannique.

—Incroyable ! Et toi, que lui as-tu dit ?

—Plus modestement... que mes parents ont une douzaine de station-services Pétro-Canada sur la Côte-Ouest... et que pour ma part, je veux étudier pour être avocate.

—Très bien, renchérit Claire qui semblait prendre à ce jeu de la *fortune rêvée* un plaisir prodigieux. Écoute bien. Tu ne peux pas le laisser toujours payer. Tu es censée être un riche parti. Tu dois payer ta part et renouveler ta garde robe. Je vais te prêter mes économies. Tu me rembourseras plus tard quand tu seras mariée. J'ai confiance en toi.

—Ça m'embête de t'emprunter ton argent !

—Oui, je sais, et c'est tout à ton honneur ! Mais tu dois tenir le train de vie que tu es censée mener, au moins jusqu'à ce qu'il soit bien attaché à toi. Après tu pourras lui dire toute la vérité. Le début est toujours un moment très délicat.

—Merci pour tes conseils, tu es gentille. Je te revaudrai ça. On va dire que, pour toi, c'est un investissement qui va te rapporter gros.

♥

La semaine suivante, Sophie emprunta mille autres dollars à Claire et 500 à Yvon le cuisinier. Puis Claire lui prêta ses dernières économies, 500$, et la patronne lui avança 500 autres dollars en coupures de 20$. Tout le personnel du restaurant investissait son argent, convaincu que la mise de fonds allait prospérer au point de produire au moins l'aisance pour tous.

En deux petit mois, Sophie dépensa près de 5000 dollars, soit les économies de tout son entourage qui, grâce aux encouragements de la jeune fille, plaçait ses espoirs dans ce mariage fabuleux, persuadé que l'abondance future allait leur rendre... au centuple le fruit de leurs sacrifices. L'investisse-

ment était bien sûr *à risques*, comme toutes les affaires de cœur, mais les "*actions Sophie*" présentaient moins de danger que les "*actions* NASDAQ" en ces temps de léthargie économique. Tout allait bientôt se régler puisque Jonathan semblait décidé de se marier. Il se rendait sans doute compte qu'il avait trouvé la perle rare, l'oiselle de Paradis, aussi belle que parfaite, qui allait l'épouser par amour et non pour sa fortune immense. Sophie aurait voulu un grand mariage mais Jonathan alléguait qu'il souhaitait faire une surprise à ses parents en les mettant devant le fait accompli.

—Devant le fait accompli ? Veux-tu dire qu'ils tenteraient de te dissuader de m'épouser ? interrogea Sophie inquiète.

—Non, non ! Rassure-toi ! Je suis sûr qu'ils t'aimeront beaucoup. Mais j'adore leur faire des surprises !

Sophie pensa que c'était elle qui réservait la plus grande surprise à ses riches beaux-parents. Ils la croyaient certainement cousue d'or, à en juger par les énormes dépenses vestimentaires dans lesquelles elle s'engageait. Elle devrait par la suite rembourser tous ces emprunts. Mais elle savait que, désormais, Jonathan l'aimait à un point tel que la mauvaise nouvelle passerait avec facilité. Sa chère grand-mère —toujours pleine de sagesse— lui avait un jour affirmé, avec un sourire coquin qui en disait long, que les hommes sont comme les poissons. Il suffit de les harponner avec un harpin d'amour, et quand ils sont bien captifs, ficelés par leur lubricité, pétrifiés dans leur sensualité, on en fait ce que l'on veut. Mais pour atteindre cet objectif, il était indispensable de jouer serré, très serré, même ; comme au poker-menteur. La comparaison, quoiqu'un peu méprisante envers les hommes, lui parut adéquate. Elle démontrait toujours une grande sagesse, cette chère grand-maman !

Jonathan venait la chercher chaque jour avec sa Corvette noire à la porte d'un autre restaurant de la même chaîne. Elle s'était fait transférer le surlendemain loin du site

de "son" audacieux rendez-vous mystère, afin qu'il ne pût deviner quoi que ce fût. Le jeune homme aimait sa simplicité ; elle était riche et recevait une grosse allocation de ses parents, à la seule condition qu'elle travaillât, lui avait-elle affirmé. Et elle ne se trouvait indigne d'aucun emploi, le plus modeste soit-il, pensait Jonathan. Telle était la grande richesse qu'il percevait dans le cœur de Sophie !

Chaque jour, il l'emmenait dans un des mille restaurants du Grand-Vancouver. Puis il la conduisait au théâtre ou au cinéma, ou à quelque autre activité culturelle ou sportive. Et enfin, ils poursuivaient le circuit quotidien dans le petit appartement confortable que Jonathan appelait «son pied-à-terre» ou «sa garçonnière». L'étape ne durait que vingt minutes au maximum et en dépit de l'amour naissant qu'elle portait à son Jonathan, Sophie considérait cette escale comme une épreuve difficile, car le jeune homme semblait dépourvu de toute expérience galante. Il ne prenait même pas le temps de se soucier de ce qu'elle ressentait. Pourtant il n'y avait pas comme lui pour trouver des façons diverses d'exprimer son amour : il lui glissait dans les poches ou dans la main de petits billets doux dans lesquels il avait dessiné de petits cœurs transpercés de flèches de Cupidon, ou écrit des mots d'amour, "Je t'aime", "Tu es la plus sexie de Vancouver" ou "Tu es ma vie". Il semblait rechercher de bonnes idées dans les livres de savoir-vivre ou de conseils pratiques. Mais malgré cela, ses frustrations ne la quittaient pas. Cela la laissait morose, insatisfaite, et elle se promettait bien de mettre clairement les pendules à l'heure lorsqu'ils seraient unis par les liens plus solides et plus contraignants du mariage légal.

♥

Au début du mois de mars, ils se marièrent enfin dans une petite chapelle multiconfessionnelle de Las Vegas. Ce soir-là, Jonathan téléphona à ses parents qui habitaient Ouest-Vancouver, pour leur annoncer la bonne nouvelle. Ils

parurent surpris et les invitèrent pour le dimanche suivant. Sophie sentit que son cœur allait fondre de trac. Allait-elle leur plaire ? Elle avait hâte de visiter leur résidence dans cette très riche municipalité de la vaste agglomération de la Côte-Ouest. Elle avait ouï-dire que Ouest-Van était la municipalité la plus prospère au Canada, celle dont les habitants payaient le plus d'impôts *per capita.* Et elle savait que si, de l'autre côté de la frontière, les plus riches payaient le moins d'impôts, ce n'était pas le cas au Canada, en tout cas en ce qui concernait ceux des riches qui ne dissimulaient pas leur fortune dans un paradis fiscal des Caraïbes britanniques.

Alors qu'ils roulaient sur l'Autoroute-transcanadienne à travers les villes de banlieue qui s'agençaient laborieusement dans la vaste conurbation du grand Vancouver (une ville de quatre millions d'âmes), elle décida enfin de lui avouer son "petit" mensonge. En dépit des apparences, lui révéla-t-elle, ses parents provenaient plutôt d'un milieu social très modeste, mais il allait falloir leur rendre une petite visite de courtoisie. «Je sais que tu sauras être gentil avec eux !» lui murmura-t-elle. Il parut penaud et garda un silence persistant ; puis il commença :

—Je voudrais... Oh mais... tu voulais dire quelque chose ?

—Non, non... parle d'abord.

—Je voulais, reprit Jonathan, t'avouer un petit méfait.

—Ah, et lequel ?

—J'espère que tu ne vas pas être trop déçue, hésita-t-il.

—Tu sais bien que rien ne peut me décevoir de ta part. Je t'aime plus que tout au monde, affirma-t-elle en lui caressant la nuque de ses doigts prolongés de faux ongles.

—Mes parents sont très pauvres. Ils vivent de l'Aide publique.

Il fallut presque une minute à Sophie pour assimiler la signification profonde de cet aveu. Puis, petit à petit, son monde d'aisance, ses *châteaux construits dans l'air* (*en Espagne,* dirions-nous) commencèrent à s'effondrer dans son esprit, comme la ville de Saint-Jean-Vianney dans les entrailles de la terre[1]. Ce ne fut pas sans mal, car elle tentait de se raccrocher à tout :

—Mais si tu es étudiant à l'université, comment peux-tu te payer une voiture de luxe ?

—C'est une voiture de collection. Et puis d'ailleurs, je ne suis pas étudiant. J'aurais les moyens de payer les frais de scolarité mais j'ai été pas mal négligent. En fait, je suis au chômage... J'ai eu un accident alors que j'étais au volant, et, comme je n'étais pas dans mon tort, l'assurance ICBC m'a accordé un million de dollars dont il ne me reste que 60 000 $. Le quart est parti en frais d'avocat et le reste en mauvais placements. Il prit un air coupable... Tu ne me pardonneras jamais, n'est-ce pas ?

—Ah je vois ! Et tu croyais qu'en épousant une fille riche tu pourrais éponger tes dettes et continuer de vivre une existence dorée et sans souci ?

—Je crois que j'ai vraiment mal agi ? reprit-il en arborant la mine d'un galopin qui espère un pardon rapide.

—Si tu veux mon opinion, je crois que tu t'es vraiment mal comporté. Mais je serais mal venue de te condamner car j'ai moi-même voulu t'impressionner en affichant une richesse que je ne possède pas. Je dois 6 000 $ à mes amies, serveuses comme moi dans le restaurant où nous nous sommes rencontrés. J'y étais serveuse.

---

[1]Cette catastrophe naturelle eut lieu le 4 mai 1971 sur les rives du Saguenay. Quarante maisons disparurent avec leurs habitants, dans les sables mouvants d'un effondrement géologique.

Jonathan arrêta la Corvette au bord de l’autoroute. Silencieusement, il appuya longuement la tête sur le volant :

—Écoute Sophie, on a, tous deux, été pris à notre propre jeu. Que faire maintenant ? J'ai presque épuisé ma prime d'invalidité et toi tu es couverte de dettes. Tu dois 6 000 $ Je ne sais pas ce que tu en penses, mais pour ma part, je sais que je t’aime et que je suis prêt à continuer ma vie avec toi et à me mettre au travail pour rembourser tout cela.

Elle le regarda avec un sourire bienveillant.

—Moi aussi je t’aime. Je suis heureuse que tu réagisses de cette façon. Nous rembourserons le prix de notre hypocrisie, et après, seulement, nous penserons à nous.

—Dans ce cas, nous travaillerons tous les deux pour le bonheur de l'autre ! Finies les folies !

—Ce projet devrait être celui de tous les couples de la terre.

Paradoxalement, leur union dura une vie entière alors qu’autour d’eux, les mariages d’Amour, les coups de foudre, les liaisons enflammées se dissolvaient avant que l’encre des signatures ne fût sèche. Car, comme disent les Napolitains qui sont des spécialistes dans le domaine bien spécifique de la haute-voltige des sentiments, dans les jeux de l'amour et du hasard, «si l’Amour fait passer le temps, le temps fait aussi passer l’Amour.»

Mais il y a toujours des exceptions qui confirment la règle !

♥

-7-

Le retour

Pierre et Paul Tremblay avaient eu une naissance assez similaire. Cela semble dans l'ordre des choses puisqu'ils étaient jumeaux. Mais le Destin capricieux les avait séparés très tôt, à la suite du divorce de leurs parents. Pierre, pour sa part, avait vécu à Longueuil, dans l'Est de Montréal, puis s'était marié à une jeune fille prénommée Ginette avec laquelle il avait ouvert un bar-brasserie dans la même ville. Paul, moins audacieux, avait docilement suivi son père qui s'était exilé au-delà des Rocheuses où se réfugient habituellement ceux, parmi les Québécois, qui souhaitent vivre leur vie sans être déconsidérés par leur famille et leurs concitoyens pour leur choix d'existence. Paul n'avait plus jamais donné signe de vie. Curieusement, en dépit de leur gémellité —ou peut-être pour cette raison même—, aucun des deux ne semblait éprouver le plus léger désir de revoir l'autre, peu désireux de revivre le douloureux épisode du divorce parental.

À Montréal, Pierre et sa femme Ginette s'étaient donnés corps et âme à leur travail, à tel point que dans les cinq années qui suivirent, ils purent agrandir leur brasserie en y adjoignant une terrasse et un petit restaurant. Tout se serait bien passé si l'entente conjugale avait été à son zénith. Mais, secrètement, Ginette en était venue à caresser, de l'aube jusqu'au soir, le projet de se séparer de son époux. De fait, ils se disputaient âprement chaque jour que Dieu faisait. Leurs cris et leurs injures se répercutaient sans fin sur les murs lépreux de leur quartier comme le fameux écho dans la vallée de la Rivière Qu'Appelle. Toutes ces algarades mettaient un peu

trop de vie dans la cité et alimentaient plus qu’il ne le fallait les persiflages des commères et de leurs compères. Mille fois répétés, les récits de toutes ces disputes agrémentées d'insultes cinglantes, comme seuls semblent en créer les Canadiens qui ont toujours fait preuve d’une créativité d’esprit très fertile dans la formulation des blasphèmes et des invectives... tout cela, donc, désennuyait la morose existence des voisins et les rassurait eux-mêmes sur le gâchis de leur propre vie. Pour rassasier son besoin d’affection que Pierre n'était plus en mesure de combler, Ginette avait tenté de trouver une thérapie dans une liaison avec son boucher qui lui accordait des rabais intéressants sur ses filets mignons, en même temps que des commodités sur sa propre chair en pleine effervescence. Mais le résultat de ce pseudo traitement thérapeutique parfois préconisé par des psychiatres-charlatans, ne fut pas la source d'accommodements raisonnables.

Ginette en vint rapidement à ne plus pouvoir souffrir la présence de son mari Pierre. Au fond d'elle même, elle appréhendait fort de voir ce dernier exiger une compensation pour le bar-brasserie, s’ils se séparaient, et elle n’était pas prête à hypothéquer des biens, qu’elle considérait comme son patrimoine personnel, en faveur de cet homme qu’elle en était venue à mépriser jusqu'à la nausée. Certes, elle admettait qu'il avait joué un "certain rôle" dans sa vie en l’aidant à acquérir ce commerce en même temps qu'une aisance substantielle, mais il devait comprendre que sa mission dans sa vie était désormais accomplie et terminée à jamais. Elle aurait donc aimé qu’il tirât sa révérence avec dignité pour s'esquiver discrètement dans les coulisses de son existence, comme une ballerine qui s'éclipse à reculons derrière le rideau de velours écarlate après sa prestation artistique. Ainsi pensent habituellement les égocentriques incorrigibles.

Les années passèrent, tantôt infernales, tantôt monotones dans les déchirements de leur incompréhension mutuelle. Tant il est vrai que le mariage peut aussi bien devenir

un enfer lorsqu'il cesse d'être un paradis, mais rarement l'inverse.

Un jour, enfin, les ferventes prières de Ginette furent exaucées. Après une multitude d'incidents, de querelles, d'algarades et même d'échauffourées durant lesquelles Pierre réussissait toujours à contrôler ses gestes —aux grands regrets de Ginette qui espérait pouvoir le faire arrêter et incarcérer pour violence conjugale— Pierre décida de s'enfuir le plus loin possible afin de refaire sa vie. Pourquoi le ciel ne serait-il pas plus bleu ailleurs ? Il disparut, telle la fameuse ballerine précitée, derrière le mystérieux rideau écarlate du couchant, au-delà des Montagnes Rocheuses, où il tenta d'abord de découvrir de l'or dans des rivières trop souvent orpaillées. Il en trouva, certes, mais pas assez pour vivre décemment, surtout après le passage de la multitude de parasites qui s'incrustent habituellement dans l'existence des mineurs de fond grassement payés : tricheurs professionnels, hôteliers, taverniers, belles-de-nuit, et enfin, pour compléter le chapardage, les collecteurs de taxes fédérales, provinciales et municipales... Toute cette faune de profiteurs rusés vint, comme d'habitude, prélever son butin pour déposséder le laborieux mineur du fruit de son épuisant et dangereux labeur, tandis que le produit des taxes était généralement distribué sous forme d'aides publiques à la multitude qui ne peut ou ne veut pas travailler trop dur et se fatiguer inconsidérément. Pierre loua alors ses bras puissants dans une mine des Montagnes Rocheuses et fut affecté au travail de nuit dans l'*équipe de cimetière*[1], car tout commençait à minuit. Or, lui qui pensait avoir quelques difficultés à se faire des amis, il fut reçu par des sourires et des plaisanteries :

—Ah tu nous reviens ? Je savais bien que tu serais vite de retour à l'équipe de nuit, lui lança un mineur à la voix éraillée, ravagée par le tabac, la bière, les stupéfiants et la tuberculose, en lui assénant sur l'épaule une claque à ébranler un chêne.

1 Graveyard shift = L'équipe de nuit. "Paqueté" = ivre.

Surpris, Pierre répondit en insistant sur le préfixe :

—Que je *re-viendrais* ? Comment pourrais-je RE-venir, si je n’ai jamais travaillé dans cette équipe de nuit.

—Mais qu’est-ce que tu nous racontes là ? Tu es déjà "paqueté" !

—Tu as la mémoire courte ou tu fais l’idiot ? claironna un autre mineur.

—Je ne fais pas le fou. Je viens juste de débarquer dans cette mine !

Comme les mineurs se regardaient d’un air bizarre qui semblait vouloir suggérer qu’il perdait l’esprit. Pierre se fâcha et s’écria :

—Mais enfin ! Qu’est-ce que vous avez tous ? C’est la première fois que je travaille dans une mine. Vous ne me connaissez même pas !

Les trois mineurs le regardèrent d’un air de plus en plus inquiet. Pierre insista avec animation et conviction :

—Je vous dis que vous ne me connaissez pas ! Comment estce que je m’appelle ? Dites mon nom si vous en êtes capables !

—Tu t’appelles Tremblay! répondirent deux ou trois mineurs.

Ce fut au tour de Pierre de rester stupéfait. Il bégaya :

—Mais... co... comment pouvez-vous me connaître alors que je ne vous ai jamais vus ?

—Mais bien sûr, tu t’appelles Paul Tremblay, ajouta un jeune mineur.

—Non, Pierre ! Paul c’était mon frère jumeau... Comment le connaissez-vous ?

Finalement, à la grande surprise de tous, ils durent se rendre à l’évidence, Paul, son frère, travaillait dans une

équipe de jour de la même installation minière. Coïncidence extraordinaire !

♠

Ce fut donc dans ces circonstances inhabituelles que Pierre retrouva son frère Paul. Tous deux renouèrent des liens rompus par leurs parents, et, en des temps où l'éloignement pouvait effacer les liens familiaux, comme le précisaient si souvent les dictons (Loin des yeux, loin du cœur), ils se racontèrent longuement les épisodes marquants de leur vie passée. Après quelques mauvaises expériences à Vancouver et à Surrey, Paul avait échoué dans cette mine d'or, de zinc, plomb et argent, où le salaire était appréciable. Mais les poussières dangereuses qu'il respirait nuit et jour le tuaient à petit feu ; les poussières, mais aussi les produits chimiques, le mercure destiné à extraire l'or de la roche réduite en sable fin, et certains autres dérivés aussi nocifs. Mais n'est-ce pas la vie elle-même qui est le pire des poisons puisqu'elle tue systématiquement l'ensemble de l'Humanité *sans aucune exception* ?

Lorsque Pierre raconta à son frère ses mésaventures conjugales, l'enfer quotidien, les sempiternelles hostilités, puis sa fuite vers l'inconnu et la paix qui s'ensuivit, celui-ci se récria :

—Mais, pourquoi avoir abandonné ta part des biens ? Tu as droit à la moitié de la brasserie, du restaurant et de toutes les améliorations. Tu aurais dû récupérer ton capital avant de partir.

—Non ! Ginette n'aurait jamais pu payer une somme pareille : environ 5 000 000 $.

—Mais enfin, coupa Paul hors de lui, il y a des banques à Montréal. Ginette peut emprunter ta part pour te rembourser. Tu es vraiment un «nono» peu dégourdi.

—Je voulais la paix et je l’ai enfin trouvée. Ne me parle plus de guérilla conjugale ! La paix est plus précieuse que tout l'or du monde.

Les colères de Paul n’y changèrent rien. Pierre refusa obstinément d’effectuer la moindre démarche pour récupérer sa juste part des biens communs. Au contraire, il tenait à rester le plus loin possible de Montréal et songeait même, parfois, à émigrer vers l'Australie.

—Ne me parle plus jamais de cela, Paul ! Pour ma part, j’ai définitivement tourné la page sur ce triste épisode de ma vie. Je n’aspire qu’à la paix... totale et permanente ! Si les biens matériels peuvent la rendre si heureuse, grand bien lui fasse !

Paul réfléchit longuement. Dans son esprit germa une aventure abracadabrante. Et un jour, il exposa son plan à son frère :

—Toi Pierre, tu n’as aucun rôle direct à jouer dans mon projet. Si tu ne veux pas récupérer tes cinq millions, je vais y aller pour toi. Nous nous ressemblons beaucoup et il ne me sera pas difficile de me faire passer pour le mari de Ginette. Je vais à Montréal, je récupère ton bien, et je reviens ici. Avant de partir, je dois apprendre par cœur ta signature et tous les détails de tes affaires.

Pierre accepta à contrecœur de s’étendre sur les mille événements de sa vie à Montréal. Son frère posait de nombreuses questions précises et prenait des notes. Il tâchait aussi d’adopter les tics et les mimiques de son jumeau, de telle sorte que, au bout de quelques mois, les deux hommes purent aisément passer non seulement pour de parfaits sosies, physiquement, mais pour des doublures indifférenciables dans leurs façons de s’exprimer et de vivre. Paul décida de profiter de sa semaine de congé annuel pour remplir sa délicate mission.

Quelques mois plus tard, l'audacieux Paul prit enfin une couchette dans un train transcontinental de *Via-Rail.* Il

se lança d'abord dans un slalom envoûtant entre les massifs montagneux, puis surfa, quatre jours durant, sur la houle immobile des Plaines de l'Ouest, presque uniformément plates, et enfin entre les collines précambriennes calfeutrées sous le manteau de forêt boréale du Bouclier canadien. Dans sa tête, il répétait sans cesse tout ce qu'il avait appris par cœur.

Quand apparut la Gare Centrale de Montréal qui lui rappelait de vagues souvenirs d'enfance, l'émotion fit battre la chamade à son cœur et à sa sensibilité. Un taxi le déposa devant la brasserie familiale. Lorsque Ginette, sa belle-sœur assise à la caisse, aperçut celui qu'elle prit pour son mari, elle resta pétrifiée de stupéfaction :

—Ah, te voilà de retour ! Pourquoi es-tu revenu ? s'exclama-t-elle en affichant le visage peu avenant de M. Bertin dans le tableau d'Ingres[1].

—Devine !

—Tu veux de nouveau habiter avec moi ?

—Pourquoi pas ! Je suis chez moi, non ?

—Écoute moi bien, maudit cave..., cria-t-elle, en pointant vers lui son index armé d'un ongle recourbé comme une chistéra.

En dépit de son apparente agressivité, Ginette était sur le point de défaillir sous l'effet d'une puissante émotion. Son visage trahissait la pire panique, la haine la plus profonde, le désespoir de voir renaître son cauchemar par le retour de cet homme exécré qui l'empêchait de prendre des décisions personnelles et de mener sa vie à sa guise. Ou peut-être voulait-il simplement sa part du capital, la moitié du gâteau... C'était pire encore.

Soudain comme par enchantement, les traits convulsés de Ginette se détendirent. Paul crut que devant la Loi impla-

1 *Le Portrait de monsieur Bertin* est un tableau peint par Jean Auguste Dominique Ingres en 1832. Il représente Louis-François Bertin, directeur du *Journal des débats*.

cable, elle avait accepté de plier, comme le roseau sous la tempête, au lieu de se briser. Elle se mit à lui parler de façon plus cordiale comme dans le bon vieux temps.

—Mon Dieu, Pierre ! Ce n'est pas la peine de s'énerver. Commençons par le commencement. Tu dois être mort de faim. Viens t'asseoir, je vais demander à Henri, notre cuisinier, de te cuire un bon steak-frites !

«Ah! Elle se radoucit, pensa Paul. Elle change de tactique. Elle voit bien qu'elle ne peut rien contre moi et contre la loi. Elle va être obligée de rendre gorge.»

L'après-midi se passa fort bien. Ginette était redevenue la femme douce et attentionnée qu'elle avait dû être au tout début de son mariage avec son frère Pierre. Le soir venu, Paul alla de lui-même dormir dans la chambre d'amis. Ginette n'insista pas, lui laissant prendre ses décisions. Ses bonnes dispositions apparentes à son égard n'allaient quand même pas jusqu'à proposer une plus grande intimité. Paul allait sans doute avoir du mal à trouver le sommeil à cause du décalage horaire de trois heures, mais la gentillesse de Ginette avait malgré tout réussi à lui emplir le cœur d'espoir. Il eut même l'heureuse surprise de la voir arriver avec une assiette de champignons et une tasse de camomille bouillante :

—Tiens! Le décalage horaire a dû te déranger. Mange ces champignons et tu finiras par cette tisane pour faire descendre le tout et t'aider à dormir.

Plus encore, elle l'embrassa avant de repartir. Oh, pas un long baiser d'amour, mais un rapide frôlement sur le front : «Mon frère sera fort étonné en apprenant cela. Manifestement, elle l'aime encore. Peut-être pourront-ils reprendre leur vie commune.» Toutefois, le plat de champignons restait pour lui une énigme ténébreuse. Il avait lu dans une bande dessinée que l'empereur romain Claude, soucieux de ne pas être assassiné par sa femme Messaline, l'avait carrément fait exécuter. Puis il avait épousé la belle et douce Agrippine, en qui il avait pleinement confiance. Or, cette

dernière avait empoisonné l'empereur avec un plat de champignons vénéneux. Confiance mal placée. «Prends garde à toi, Paul ! pensa-t-il. Je doute qu'elle veuille me tuer, mais par principe, je me méfie !» Et il s'était levé en titubant pour aller jeter les champignons dans les toilettes. «Ainsi, dans le cas peu probable où elle aurait voulu me tuer, elle pensera que j'ai tout mangé ! Et elle s'imaginera peut-être que je suis invulnérable et qu'elle n'a aucun intérêt à s'obstiner ! se dit-il avec un sourire confiant... Je me contenterai de la tisane.»

La tisane avalée, ses pensées s'enlisèrent vite dans un sommeil accablant. Il se sentit littéralement happé par un irrésistible besoin de dormir. Le décalage horaire, sans doute ! Or, au lieu de perdre totalement conscience, il demeurait, comme sous l'effet d'un opioïde, dans un état second qui lui laissait percevoir tous les bruits de la rue et les moindres craquements de la maison de bois. Dans l'obscurité, il tenta de lire l'heure à sa montre, mais n'eut pas la force de lever le bras qui semblait peser un quintal.

Soudain, il entendit distinctement la porte de la chambre s'ouvrir : "Crac !" Puis ce fut le grincement du vieil interrupteur électrique de faïence. L'intérieur de ses paupières devint clair et rosé avec de petites étoiles blanches. Il essaya d'ouvrir les yeux mais n'y parvint pas. Après quelques menus bruits, il sentit qu'une oreille s'appuyait sur sa poitrine. Il reconnut le parfum Chanel N°5 de sa belle-sœur. Puis on lui appliqua une bande adhésive sur la bouche. Sans qu'il puisse esquisser le moindre geste de défense ou la plus brève parole de protestation, ses mains furent solidement liées par une fine cordelette trop serrée dont il sentit immédiatement la morsure, tant elle lui coupait la peau. Lorsqu'il fut attaché et bâillonné, des doigts nerveux lui pincèrent fortement le nez. Et alors qu'il commençait à s'asphyxier, il entendit la voix de Ginette maugréer :

—Tu as cru que j'allais laisser dominer ma vie sans rien dire, maudit cave ! Tu as fait une grossière erreur, mon cher Pierre Tremblay, une fatale erreur ! Bon voyage!

Ainsi c'était donc la tisane qui était empoisonnée. Se rendant compte qu'elle était en train de l'assassiner, Paul essaya désespérément de bouger, de prier, de crier, d'expliquer à Ginette qu'il n'était pas Pierre ; mais bien sûr aucun son ne put sortir de sa bouche entravée, et il sentit la mort l'ensevelir dans son ombre impitoyable, au fur et à mesure que l'asphyxie l'anesthésiait. Il avait l'impression cauchemardesque de sombrer dans des sables mouvements, lentement mais sûrement. C'était sans espoir. Il entendit encore :

—L'imbécile a cru que les champignons étaient empoisonnés ! Quel niaiseux ! dit une voix d'homme. J'ai vu qu'il a versé un peu de sauce près des toilettes. Il a dû les jeter... S'il avait eu le moindre doute, tu aurais pu en avaler plusieurs bouchées pour le convaincre de son erreur !

—Il ne s'est jamais douté que c'était l'innocente tisane qui allait lui faire entendre raison !

Sur ces mots, il perdit conscience et sombra dans un monde inconnu.

♥

Derrière ses Rocheuses lointaines, Pierre patienta plus de deux mois en attendant le retour de son frère. Finalement, sans réponse aucune et taraudé d'inquiétude, il engagea un investigateur privé afin de le retrouver.

L'enquête s'étendit sur plusieurs semaines et ce ne fut que vers la fin de l'été que la police put enfin localiser la dépouille de Paul. Ironie du sort, il était enseveli sous un saule... pleureur. Ginette l'avait enterré au coin de son jardin, dans un trou préparé au préalable pour planter le *salix babylonica*. Une voisine avait aperçu Ginette et son nouvel ami approfondir inexplicablement le trou, et, une nuit, elle les avait surpris en pleine action d'y enfouir un gros paquet enveloppé de sacs de poubelle. Dès le lendemain, un jeune saule aux teintes vives exorcisa la tombe. Ce détail rappela à Pierre le souhait d'Alfred de Musset : «Mes chers amis,

quand je mourrai, plantez un saule au cimetière.» Sans doute un saule pleureur ! Il avait lu ce détail dans un *Almanach des toilettes* pour la journée du 2 mai[1].

Lorsque la voisine se résigna avec beaucoup de réticence à faire sa déposition à la police, le rusé enquêteur privé avait déjà découvert le pot aux roses. Il avait fait venir Pierre dans le but d'organiser une véritable mise en scène des plus macabres. Il fit en sorte que son jumeau surgisse à l'improviste devant "sa" femme, comme un revenant chimérique. Il prit soin de filmer la scène :

—*Tu m'as tué mais je suis revenu de l'enfer pour te punir!* s'écria Pierre en surgissant devant son épouse terrifiée, avant qu'elle ait pu réaliser l'incongruité de la remarque.

Les yeux agrandis d'horreur, Ginette se précipita vers la fenêtre du jardin —spontanément et sans réfléchir aucunement— pour voir si la terre avait été remuée sous le saule pleureur. Ce fut ainsi que les restes humains de son frère furent découverts avant même que la Police de Montréal ne résolve l'enquête criminelle grâce à la déposition de la voisine curieuse. À la suggestion de son avocat, Ginette jura que Paul avait voulu la violer et qu'elle avait dû se résoudre à le tuer car il lui avait laissé entendre qu'il la forcerait le lendemain matin à subir des rapports intimes. Grâce à ce subterfuge et en dépit de cette curieuse situation, elle bénéficia de circonstances atténuantes et de l'appui d'un mouvement féministe fort offensif. De ce fait, le juge ne se risqua à la condamner qu'à deux ans de prison pour homicide involontaire.

Telle fut la malheureuse histoire de Pierre et de Paul Tremblay qui défraya la chronique judiciaire de Montréal, du temps déjà lointain où cette ville était la métropole du Canada.

♠

1 Anniversaire da la mort du poète.

-8-

Les jumeaux

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et le défaut qui inspire le moins de pitié à l'égard de ceux qui en sont affligés, a sagement écrit La Rochefoucauld dans ses Maximes. C'est si vrai ! Ce qu'il y a de plus accablant, lorsqu'on a un frère jumeau, ce sont les comparaisons. Des gens bien intentionnés cherchent sans cesse, par jeu, à débusquer des différences entre l'un et l'autre. Comparer semble les fasciner. Avec toute l'inconscience du monde, ils jaugent notre savoir, mesurent notre sensibilité, estiment notre intelligence, supputent nos chances respectives de succès dans la vie, comparent notre taille et notre force physique, apprécient la beauté de notre visage.... comme si nous n'étions que des personnes-objets ou des animaux de concours.

—Comment peux-tu être aussi paresseux, alors que ton jumeau est si travailleur, reproche le professeur malavisé, de sa docte voix.

—Décidément, tu es trop désordonné. Quand je pense que ta sœur jumelle est si organisée... gronde le père qui n'a pas saisi les conséquences de ses fâcheux commentaires.

Et si vous n'êtes pas le meilleur des deux, ne vous avisez pas de vous révolter ou d'afficher la moindre colère; vous seriez immédiatement taxé de jalousie, et chargé de plusieurs nouvelles tares aussi accablantes les unes que les autres.

—Ah, parce que, en plus, tu envies ton frère jumeau ! Je ne te connaissais pas ce vice. Décidément tu les as tous ! Tu ne connais donc pas l'histoire de Caïn et Abel ?

Et vous devrez, pour la millième fois, entendre ressasser cette horrible légende qui balafre la Bible comme une mauvaise cicatrice.

À cette époque, Roger, le frère défavorisé souhaitait atteindre l'idéal fraternel car il ne savait pas encore que la poursuite de la perfection empoisonne la vie d'un idéaliste. On n'atteint jamais un idéal car l'idéal fuit lâchement devant nous comme l'horizon lointain pour nous narguer. Et puis, vouloir être une autre personne que soi-même, on ne le peut ! C'est l'échec assuré. Si vous avez la malchance de devoir vivre avec une personne parfaite, avec "le propre de votre brouillon", comme disent les esprits chagrins, il ne vous reste qu'à serrer les dents en vous arrangeant pour que le rictus de vos lèvres ressemble à un sourire.



Le Destin, maître de toutes les vies terrestres, avait ainsi joué ce mauvais tour à Roger. Dès sa naissance, on remarqua que son frère jumeau, Gilles, était plus beau, plus fort, plus éveillé et en meilleure santé:

—Mon Dieu, s'extasiaient les voisines, cet enfant respire la santé. Il semble avoir tout pris au pauvre Roger. Il était donc absent le jour où le Père Éternel a distribué les qualités aux Humains ! Lequel est donc le plus âgé des deux ?

—Mais...ils sont jumeaux...

—Oui, je sais bien ; mais je suppose qu'ils n'ont pas franchi ensemble l'étroite porte de la vie. L'un est nécessairement né quelques minutes avant l'autre...

—Roger est le plus âgé... de vingt minutes seulement.

—Gilles sera donc le plus intelligent, décréta la voisine avec l'autorité de celles qui sont dans le secret des dieux. Le plus jeune est aussi le plus doué !

—Ah ! Tiens, tiens, s'étonna la maman ravie. J'ai remarqué aussi que Roger ressemble à ma belle-mère. Gilles est tout mon portrait.

À partir de ce moment, tout sembla favoriser Gilles. Le petit cadeau de quelques minutes d'avance sur son frère, que l'injuste Destin avait eu la malencontreuse idée d'offrir à Roger, le jour de sa naissance, semblait avoir définitivement ruiné ses chances de réussite dans la vie. Quant à Gilles, sa mère le trouvait si intelligent, si beau et si fort, qu'elle se désolait devant qui voulait l'entendre des faiblesses de son frère. Pleine de bonne volonté, elle essayait pourtant d'encourager le pauvre Roger en lui donnant comme exemple à suivre le merveilleux Gilles, mais le malheureux garçonnet ne semblait pas capable d'atteindre un but aussi sublime.

Les deux frères grandirent donc, mais plus ils prenaient de l'âge, plus ils semblaient choisir délibérément des voies opposées. Se voyant incapable d'atteindre la perfection qu'il croyait voir en son frère, Roger abandonna cet idéal et emprunta résolument un chemin opposé afin d'affirmer son individualité, ou peut-être dans le but inavouable de se venger de son entourage.

Désormais, il opta pour être l'antithèse de Gilles. Autant ce dernier se comportait de façon honnête, autant Roger eut tendance à voler, à mentir et à tricher. Plus Gilles était studieux à l'école afin de se maintenir en tête de la classe, plus l'autre se complaisait dans l'indolence et la paresse. Gilles se montrait si généreux que les pauvres du village le guettaient afin de recevoir ses aumônes prodigues, tandis qu'ils évitaient soigneusement Roger qui n'hésitait pas à les chasser avec insolence.

Au fur et à mesure que les deux jumeaux grandissaient, les qualités de l'un et les défauts de l'autre s'affirmaient dans les extrêmes. Tout le monde adorait Gilles et essayait de dissimuler l'antipathie qu'inspirait son frère moins favorisé par Dame Nature. Il arrivait même qu'un visiteur, fort étonné par

les différences de tempérament des deux enfants, lançât des plaisanteries. Un jour, Roger entendit l'un d'eux affirmer en riant :

—Il semble bien que la seule fois que Roger soit passé avant son frère fût le jour de leur naissance. Mais je suis sûr que c'est par courtoisie que Gilles a laissé naître son frère le premier. Il est si généreux, si adorable...

À une autre occasion, une tante pleine d'esprit badina en ces termes :

—Gilles est vraiment un ange. Je comprends pourquoi il a deux L dans son nom.

—Deux quoi ? demanda un cousin à l'esprit plus lent.

—Deux "ailes", répéta fièrement la tante en insistant sur la liaison afin de créer la confusion.

—Ah, mon Dieu! Que vous êtes amusante et pleine de finesse d'esprit, avait répondu la mère.

Caché derrière un buisson du jardin, Roger fut le seul à ne pas rire du calembour. Au contraire, son œil se durcit plus encore.

♠

Les années s'écoulèrent rapidement pour les deux frères. Le temps impatient poussait leur vie comme le vent impétueux emporte le voilier. Les jumeaux grandirent et se métamorphosèrent en adolescents. La nature rebelle, avaricieuse et cruelle de Roger semblait se confirmer de jour en jour. Il donnait fort peu de satisfaction à ses parents qui ne pouvaient que préférer encore plus la généreuse nature de Gilles. Et pourtant, cher lecteur, n'allez pas croire que leurs parents favorisaient consciemment l'un au détriment de l'autre. Non ! Absolument pas ! Au contraire, voulant se comporter en bons parents, ils cachaient délibérément leurs préférences en faveur de Gilles, et couvraient littéralement Roger de vêtements neufs, de jouets et d'argent. Ils ne vou-

laient pas que l'enfant pût se sentir défavorisé le moindrement ; au moins matériellement.

Mais l'ingratitude de Roger se révélait sans limite. Plus ses parents le gâtaient, plus il se montrait agressif, jaloux et vindicatif envers eux. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, sortaient des critiques acerbes à l'encontre de son frère si jalousé, comme s'il pouvait paraître plus grand en abaissant l'autre. Il semblait vraiment avoir le diable au cœur.

♠

Peu après la première Guerre mondiale, leur père quitta cette terre pour rejoindre un monde que certains prétendent meilleur. Comme il possédait deux usines de pâte à papier dans des villages de la Vallée de la Saint-Maurice, la mère décida de prendre sa retraite et de léguer à chacun de ses deux enfants l'une des entreprises industrielles.

Très vite les habitants de La Tuque, site de l'établissement de Gilles, se félicitèrent d'avoir obtenu le meilleur des deux enfants à la tête de leur manufacture. C'était important parce qu'elle constituait l'unique moyen de subsistance de leur communauté toute entière.

Les habitants de Saint-Léonard-de-Mauricie, par contre, virent arriver avec une immense appréhension le nouveau propriétaire de leur usine. C'est que tout le monde à vingt kilomètres à la ronde connaissait les deux enfants ; au moins de réputation.

Pourtant, le comportement des deux jumeaux fut, là aussi, extrêmement imprévu. Alors que, jusque-là, Roger s'était comporté avec indolence, sa nouvelle promotion le transforma intégralement. Il devint sérieux, travailleur, réfléchi et diligent... en un mot, un véritable Président-Directeur-général qui recherchait toujours de nouvelles idées pour améliorer la bonne marche de son entreprise déjà florissante et, conséquemment, pour accroître sa considérable fortune. Les habitants de Saint-Léonard de Mauricie, jusque-là pleins

de prévention, durent bientôt reconnaître que leur préjugé initial les avait induits à commettre une erreur de jugement.

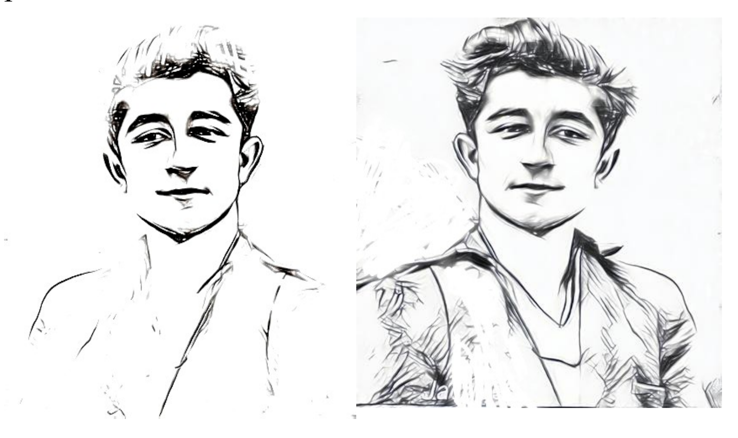
Gilles, de son côté, administrait fort bien son entreprise. Et il possédait aussi une qualité rare, il savait rester simple et proche de ses employés. Certains esprits grincheux ou sectaires, sous l'emprise d'une partisanerie d'esprit totalement injustifiée, refuseront sans doute de reconnaître les qualités humaines que peut posséder ce genre de patron, alléguant qu'en graissant la patte de ses employés, il ne faisait en fait que lubrifier les rouages de sa machine de production, c'est à dire qu'il augmentait ainsi la plus-value de sa richesse et de ses revenus. Mais pour Gilles, ce n'était certes pas le cas. Il aimait vraiment les familles qui dépendaient de lui, et se considérait un peu comme leur bienfaiteur, et même comme leur *paterfamilias.* Pourtant, il n'aurait jamais avoué ce sentiment intime à qui que ce fût, de peur de se faire taxer de paternalisme ; car certains manipulateurs pervers refusaient aux patrons le droit à la moindre qualité humaine. Dès qu'un employé se mariait ou célébrait la naissance de l'un de ses enfants, il recevait un magnifique cadeau de la part de "Monsieur Gilles", ainsi l'appelait-on avec affection.

Un jour, un homme eut les mains sectionnées par une machine. À une autre occasion, une fille perdit l'usage d'une jambe. *"L'ange gardien"* de La Tuque, Monsieur Gilles, s'arrangea toujours pour leur faire obtenir, sur les assurances de la compagnie, de confortables compensations financières.

Les seuls à ne pas apprécier cette générosité furent les agents de la compagnie d'assurance elle-même, qui doubla très vite les primes mensuelles de l'entreprise. Monsieur Gilles fit la grimace mais considéra, afin de se consoler, que l'aide et le réconfort à ses ouvriers devaient prévaloir sur le coût de ses assurances.

Roger, pour sa part, fit beaucoup moins l'unanimité dans son propre village. Il administrait son entreprise d'une main de fer. Son œil perspicace détectait toujours les pares-

seux et les incompétents. Ses oreilles hypersensibles percevaient le moindre murmure critique. Il semblait avoir des antennes dans tous les bureaux, dans le moindre atelier, dans le dernier vestiaire. Ses décisions restaient inflexibles. Tout le monde les craignait comme celles du Père Éternel. Roger le savait fort bien, et cela l'amusait beaucoup. ‘’*Oderint dum metuant*’’ répétait-il devant ses enfants. Il avait fréquemment à la bouche ces mots de l’empereur Caligula que Roger avait dû copier mille fois au cours de ses années de misère à l’Externat Classique de Trois-Rivières où il avait été enfermé durant des années. Tout son entourage savait que cela signifiait : "Ils me détestent ? Aucune importance ! Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent." Les paresseux, les inutiles, les handicapés, les femmes enceintes, dont la rentabilité était amoindrie, furent impitoyablement chassés et la productivité de l'usine doubla en trois ans.



"Se voyant incapable d'atteindre la perfection qu'il croyait voir en son frère jumeau, Roger (à gauche) abandonna cet idéal et emprunta résolument un chemin opposé afin d'affirmer son individualité par rapport à Gilles." (à droite)

C'était merveilleux de voir tous ces ouvriers travailler de la première minute de la journée jusqu'à la dernière. Jamais aucun malade ! Il suffisait de se placer devant la porte de l'usine pour se rendre compte que les ouvriers ne franchissaient le portail de fer forgé que vingt minutes après le rugissement de la sirène qui annonçait la fin du travail, alors que

l'usine de Gilles —Gilles le Bien-Aimé, Gilles le Bon Père — était pratiquement vide aux premiers gémissements de la sirène.

Lorsque l'un de ses employés se trouvait victime d'un accident du travail, Roger cherchait immédiatement de bonnes raisons de ne pas reconnaître la responsabilité de la compagnie afin d'éviter toute augmentation des coûts d'assurance. Et le Bureau de Compensation des Travailleurs lui fournissait dans ce but une aide précieuse en envoyant des contrôleurs qui surveillaient les ouvriers. Il exigeait que l'employé blessé allât passer une visite médicale chez le médecin officiel de l'usine. Ce charlatan, un vieux docteur incompétent dont la seule clientèle était constituée de cette main d'œuvre captive à bon marché, savait bien que Monsieur Roger le gardait pour la seule et unique raison qu'il dédouanait toujours l'entreprise de toute responsabilité. À chaque accident, ce rebouteux déclarait les ouvriers aptes au travail, et, de ce fait, plusieurs handicapés ne reçurent aucune compensation.

♥

Les années passèrent. Les gros bénéfices de Roger se réinvestissaient sagement dans l'entreprise, désormais fort robuste. Gilles au grand cœur, par contre, avait conservé un nombre pléthorique d'ouvriers : de nombreux handicapés, mères célibataires, pères de famille trop âgés. Ils coûtaient fort cher à la compagnie, mais le Directeur, perclus d'altruisme et de philanthropie, ne pouvait se résoudre à les abandonner sur le bord du chemin de la vie. Dans la région, autant on adorait Gilles, autant Roger inspirait la haine et le ressentiment :

—Il exploite l'ouvrier. Il ne pense qu'à lui !

Lorsqu'une sérieuse crise économique se produisit, le contre-coup sur les deux entreprises de la Vallée de la Saint-Maurice fut radicalement différent. L'entreprise de Roger ré-

sista fort bien, mais celle de Gilles commença immédiatement à battre de l’aile comme une oie sauvage blessée.

À court d'argent et voyant son entreprise en péril, sur le point de sombrer, Gilles s'adressa aux banques pour trouver des fonds afin "d'aveugler les voies d'eau". Mais les institutions financières se dérobèrent, prétextant que l'usine devait *se restructurer* avant de se voir consentir un prêt de quelque importance :

—Se "*restructurer*" ? Que voulez-vous dire ?

—Votre entreprise, Monsieur Gilles, doit faire l'objet d'une opération chirurgicale. Elle doit maigrir. Vous avez trop d'employés qui ne servent à rien. Tout le personnel inutile doit être mis à pied. Si vous acceptez cela, nous vous prêtons ce dont vous avez besoin et vous évitez la faillite.

—Mais je ne pourrais jamais me résoudre à jeter dehors toutes ces bonnes personnes qui ne m'ont jamais fait de mal !

—Embauchez un "*dégraisseur d'effectifs*". Ils viennent de l'extérieur, et, à un gros tarif il est vrai, ils éliminent tous ceux dont vous voulez vous débarrasser, sans aucun danger de représailles et de violences contre vous.

—Ah !

—La seule qualité requise pour se considérer comme un bon "*dégraisseur d'effectifs*" est d'être grand et assez imposant, avec double menton et bajoues, d'avoir l'air "professionnel", technicien, de ne pas rire pour rien. La plupart des compagnies engagent ainsi des *contractors.* Ils sont recrutés par contrat... comme les tueurs à gages. Les salariés ont l'impression que vous n'y êtes pour rien, que la sélection des *mises à pied* est élaborée par des spécialistes économiques. En fait, tous ces dégraisseurs d'effectifs ne sont que des tortionnaires sans cœur, comme les bourreaux du temps passé qui voulaient faire croire qu'ils s'honoraient d'appliquer la Justice des Hommes alors qu'ils noyaient chaque soir dans la bière leur ténébreux chagrin et leur répulsion d'eux-mêmes.

Mais Gilles était trop bon et trop généreux pour accepter de sacrifier tous ces pauvres gens et surtout de renoncer à sa splendide réputation de parangon de Vertu qui le flattait tant. Son entreprise ferma donc ses portes, et les bâtiments, les machines et le stock furent saisis par les huissiers au nom d'avides créanciers. En quelques semaines, une véritable hémorragie humaine vida le village de ses habitants. Ils durent abandonner leur maison pour courir dans une région économiquement plus favorisée, en quête d'emploi.

Le village de Roger résista fort bien aux difficultés économiques de la crise, grâce à son entreprise en très bonne santé.

Jusqu'à ce 6 juillet tragique, où un incendie criminel détruisit totalement la belle usine de Roger. Il fut lui-même brûlé vif dans le sinistre. Ainsi Saint-Léonard-de-Mauricie devint elle-aussi une ville fantôme, comme Fermont sur la Côte-Nord.

La police arrêta l'incendiaire qui avait perpétré ce crime de pyromanie. C'était un père de cinq enfants que Roger avait mis à la porte après un accident de travail.

« Injustement ! » pensait-il.

♣

-9-
Le carrefour

La vengeance est, dit-on, un mets qui peut se savourer tiède ou même froid. Certains ne l'assouvissent que longtemps après l'affront, lorsque l'offenseur présumé se trouve en situation de faiblesse. Et ce retard est des plus souhaitables, car le temps refroidit un peu les rancunes, même des plus vindicatifs. Certains esprits chagrins mais clairvoyants, prétendent que si l'homme pouvait tuer par simple concentration mentale —donc sans danger de représailles de la part de la Justice humaine— le monde se dépeuplerait rapidement. Ce genre d'expérience ne peut se réaliser en laboratoire. Dieu merci ! Il existe pourtant un moment privilégié pour celui qui veut perpétrer ses mortelles vengeances sans grand risque de châtiment : la guerre. Les soldats le savent bien, car nombre d'officiers ou de sous-officiers despotiques, qui, en temps de paix font peser sur leurs subalternes mille décisions injustes, arbitraires et sans appel, deviennent en période de guerre, des modèles de compréhension et de bienveillance pour leurs troupes. Ils n'ignorent pas que, dès que le combat sera engagé, la première balle de l'homme injustement puni sera pour eux.

"Ô combien de soldats, combien de capitaines", tués au champ d'honneur, n'ont pas été frappés par les projectiles des ennemis du pays. Ils ont reçu la mort d'une balle dans le dos, sans pour autant avoir été des lâches.

L'histoire du lieutenant Marius Hautberg illustre ces sinistres réalités qui ne révèlent pas l'âme humaine sous son jour le plus édifiant.



Alors qu'il venait d'entamer son dix-huitième printemps, Marius tomba éperdument amoureux. Un homme ne sort de l'enfance que lorsqu'il se marie, affirme-t-on. Ce fut

son cas. Mais il se rendit vite compte que ses parents n'approuvaient pas cette union qui sortait du cadre de la tradition minotière ; un fils de meunier doit épouser une fille de meunier ! C'est la règle d'or. L'Amour n'entre pas en ligne de compte sous peine de fausser le meilleur intérêt économique des familles. Ces alliances étaient bonnes pour le commerce. Si Marius s'avisait de passer outre à cet ostracisme social, il devrait renoncer à la sécurité des biens patrimoniaux. L'amour fut plus fort. Il décida de s'engager dans l'armée et surtout de réussir coûte que coûte à se créer son propre destin. Il serait officier ; ce qui, dans le contexte ultra militariste de l'époque —l'Entre-deux-Guerres mondiales— le drapait d'un prestige authentique.

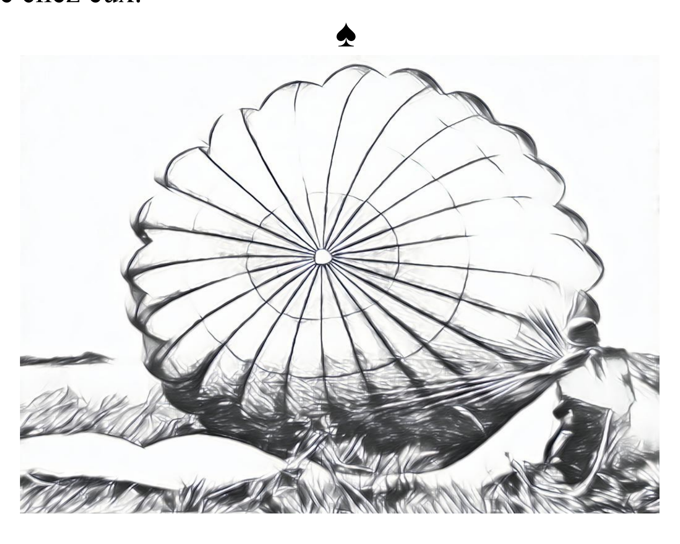
Se prendre en main métamorphose et endurcit le caractère d'un garçon. Fouetté par la fierté et l'ambition, il se mit à travailler avec un tel acharnement qu'il surpassa bientôt tous ses camarades, eux aussi candidats à la dignité d'officier. Il se classa premier de sa promotion à l'examen de caporal ; premier à celui de caporal-chef ; premier de tous ceux qui concouraient pour entrer à l'école des officiers d'active, d'où il sortit presque en tête de promotion. À tel point que sur son uniforme brillèrent bientôt les gallons enviés de lieutenant. Ses chefs appréciaient fort ses réelles qualités de meneur d'hommes et prévoyaient une ascension rapide dans la hiérarchie militaire.

Marius avait pu, par sa seule volonté, par sa vive intelligence, se hisser au-dessus de ses semblables, même s'il n'avait pas gravi les escaliers de marbre des Grandes Écoles pour pénétrer dans le cercle privilégié des officiers. Chacun sa voie ! D'ailleurs, pourquoi les officiers sortis des Grandes Écoles prenaient-ils ces airs outrecuidants ou condescendants lorsqu'ils s'adressaient aux autres ? La plupart n'auraient pas été capables de le suivre dans ses contremarches de nuit ou même dans les démarches de son esprit.

Cette découverte prit l'aspect d'une révélation qui assombrit sa sérénité et développa plus encore en lui le désir d'affirmer sa valeur. Il était exigeant avec lui-même, il le de-

vint avec son entourage et surtout avec ses supérieurs hiérarchiques. Il ne leur accordait son estime que lorsqu'il la jugeait méritée selon ses propres critères, et n'hésitait pas à afficher sur son martial visage un air qui pouvait être lui-même qualifié d'impudent lorsqu'il croyait déceler carence et lacune chez eux.

♠



«Dehors, le grondement de l'artillerie solidifiait l'air de vibrations continues. Le lieutenant ne put s'empêcher d'associer les sons bourdonnants de ces canons à «*l'Ouverture 1812*» de Piotr Ilitch Tchaïkovski. »[P.124]

La guerre éclata. Le jeune lieutenant Hautberg fut muté en Alsace à la tête de la compagnie 47/1 du Génie divisionnaire. On manquait de capitaines et les meilleurs lieutenants se voyaient confier des compagnies. Pendant la "Drôle de Guerre", il construisit des casemates destinées à renforcer les fortifications de la Ligne Maginot qui couvrait les frontières françaises de Sedan à Menton, et que les Allemands et les Italiens ne purent franchir[1].

En mai 1940, Marius Hautberg fut autorisé à passer quelques brèves journées de permission auprès de son épouse, à l'occasion de la naissance de sa fille Marie-France.

[1] Les Allemands contournèrent la Ligne en violant la neutralité de la Belgique, et les Italiens attaquèrent la Ligne Maginot dans les Alpes et furent repoussés avec de fortes pertes.

Mais l'impitoyable et parcimonieux Destin allait lui refuser un loisir prolongé. À peine commençait-il d'apprécier la sérénité du foyer et de la paternité retrouvée, qu'il reçut l'ordre impératif de regagner en toute hâte son unité. Les milliers de panzers nazis déferlaient en hordes innombrables sur la France, bousculant tout sur leur passage. C'était la terrible *Blitz Krieg*[1]. Les armées françaises et anglaises reculaient déjà sous la terrible poussée de fer et de feu. Sans avertir les Français qui voulaient lancer une contre-offensive de blocage avec les Anglais, l'Armée britannique s'enfuit vers Dunkerque pour rembarquer, après avoir abandonné 2.500 pièces d'artillerie et autant de véhicules blindés sur les plages. Leur rembarquement se fit sous la protection de deux divisions d'Infanterie françaises qui retinrent les blindés allemands pendant que les Anglais réintégraient leur île en catastrophe.

Le lieutenant Hautberg réussit néanmoins à retrouver son bataillon qui manœuvrait quelque part sur les rives de la Somme, dans un bourg situé au sud de Péronne. Il reprit immédiatement sa compagnie en main.

Le lendemain de son arrivée, le chef de bataillon Gabrielli, son supérieur hiérarchique issu des Grandes Écoles, convoqua les officiers à son PC. Au loin, tonnait furieusement le canon. Les humains célébraient leur grand'messe d'acier et de feu. Ils priaient instamment les dieux de la guerre de leur accorder la victoire. Les grands orgues de l'artillerie lourde emplissaient le lointain de leurs vibrations grégoriennes, tandis que les mitrailleuses égrainaient leurs rosaires. Par moment, le bourdonnement s'estompait. Les canons reprenaient leur souffle pour attaquer plus fort encore au couplet suivant. Une immense tension serrait la poitrine de chaque homme. Le chef de bataillon, qui savait que la première qualité d'un officier était de garder son calme et son sang-froid dans les moments les plus dramatiques d'un com-

[1] Cette invasion allemande ne réussit que grâce à la coopération de l'URSS avec Hitler. En quelques semaines, les Français perdirent 90 000 tués et tuèrent 35 000 Allemands, et détruisirent 500 avions et 800 panzers (⅓ des effectifs allemands). Le BEF, en fuite, subit tout de même 3 500 tués. *cf* Clive Ponting, 1940 – Myth and reality, Hamish Hamilton Ltd, Londong, 1990. Chapter 2, Collapse. "pp.88-93

bat, donna ses ordres et termina par ces mots :
—... Votre mission, Hautberg, consiste à miner le pourtour du carrefour routier situé à la sortie sud de ce village ! Exécution dès le décrochage du bataillon !

Il fallut quelques secondes seulement au lieutenant Hautberg pour entrevoir toute la portée de cet ordre. Il n'était pas nécessaire de sortir des Grandes Écoles pour deviner l'absurdité de cette tactique. Le carrefour se situait au milieu d'un secteur totalement plat, entièrement dépourvu d'obstacles. Le faire sauter n'arrêterait pas plus les énormes panzers allemands qu'un simple nuage de fumée. Leurs chenilles leur permettraient de contourner le carrefour en traversant les champs striés de labours. Ce détour champêtre leur serait même une agréable distraction bucolique plutôt qu'un obstacle. Par contre, pour les trente véhicules à deux roues de la 4e Compagnie hippomobile du Génie que commandait le lieutenant Hautberg, cette destruction constituerait un barrage quasi infranchissable. Ils resteraient pris dans la boue profonde et visqueuse des champs labourés comme des moucherons dans la glu. Selon lui, détruire la chaussée équivalait manifestement à l'acte incohérent de scier la branche sur laquelle on s'était perché.

Toutes ces pensées se bousculaient dans l'esprit troublé du lieutenant. Il se sentait lui-même moralement à un carrefour. Son choix n'était pas facile. Devait-il faire remarquer au chef de Bataillon la déraison de cette destruction ?... En termes mesurés, bien sûr ! Ou valait-il mieux exécuter l'ordre sans le discuter, en bon soldat soumis et discipliné ? Il n'ignorait pas que la *"discipline constituait la force essentielle des armées"* et que dans ce combat d'arrière-garde où chacun tâchait d'exécuter un acte de résistance pour arrêter ces hordes germaniques, ce n'était peut-être pas un moment adéquat pour réfuter ou même discuter un ordre intempestif. Dès le premier contact, ce commandant Gabrielli lui avait paru quelque peu fantaisiste dans ses décisions. Mais lorsque l'ennemi est loin, ce n'est que péché véniel. Combien de victimes, combien de jeunes vies fauchées par la mort, pou-

vaient être attribuées à l'impéritie, en ce début d'invasion de la patrie ? Cette retraite elle-même ne l'était-elle pas ? Gabrielli cherchait simplement à faire *quelque chose* pour se donner l'impression d'agir, afin d'affirmer, plus tard, qu'il avait fait tout en son pouvoir pour freiner la course folle de la *blitz krieg* nazie.

Les pensées se bousculaient à la vitesse de l'éclair dans l'esprit sous tension du lieutenant Hautberg. Dehors, le grondement de l'artillerie solidifiait l'air de vibrations continues. Le lieutenant ne put s'empêcher d'associer les sons bourdonnants de ces canons à «*l'Ouverture 1812*» de Piotr Ilitch Tchaïkovski. Et les trois-cents hommes de sa compagnie dont il avait la responsabilité, qu'allaient-ils devenir si la destruction du carrefour les clouait sur place, dans la boue des champs, à la merci des hitlériens ? Il n'avait pas le droit de refuser un ordre absurde —ni même désastreux— mais il avait le devoir, au moins, de faire son possible pour épargner la vie de ses hommes. L'incompétence de cet officier était impardonnable dans la mesure où elle pouvait entraîner la destruction inutile d'une compagnie entière.

—Mon commandant... prononça le lieutenant d'un air gêné.

—Oui Hautberg ? Que voulez-vous ? s'enquit l'officier supérieur en relevant ses épais sourcils.

—Ne pensez-vous pas, mon commandant, que la destruction de ce carrefour ne va en aucune façon perturber la course des blindés allemands ? Il n'y a aucun obstacle pour les empêcher de contourner... Par contre, cette action va bloquer totalement le flot des réfugiés belges, hollandais, français et luxembourgeois qui essaient désespérément de fuir les hordes allemandes et la zone de combat... Sacrifier ma compagnie et moi-même pour retarder l'ennemi, je suis totalement en faveur. Mais dans les circonstances actuelles, je me demande s'il ne serait pas préférable de procéder plutôt à la destruction d'un carrefour moins facilement contournable... par exemple... ici sur la carte... la côte 234... Elle me paraît...

L'index prétorien tendu vers une carte d'État-Major au 1/80 000e, le lieutenant Hautberg releva lentement la tête et

sa phrase resta en suspens au bord de ses lèvres. Le commandant Gabrielli, pâle et totalement silencieux, quittait la salle des cartes. Les lieutenants se regardèrent, sans mot dire, puis leurs yeux se portèrent avec ensemble vers la fenêtre ouverte. Dans la cour, le commandant sauta dans sa voiture de fonction, une Peugeot 202 noire, claqua rageusement la portière et disparut dans un long et déchirant crissement de pneus. Le lieutenant Hautberg ravala sa salive.
—Vous l'avez vexé, murmura un officier. Mais je suis content qu'il n'ait pas réitéré et confirmé son ordre.
—Cela nous évitera d'exécuter un acte que je ne qualifierai pas seulement de sottement inutile, car pour ma part, je pense comme vous que ce serait un véritable acte de barbarie à l'encontre des infortunés réfugiés français, belges, luxembourgeois et néerlandais qui errent sur les routes de France, ...et cela, sans pour autant apporter le moindre désagrément aux Allemands...
—La séance est levée, répondit simplement le lieutenant Hautberg peu désireux de surenchérir dans la critique de son supérieur hiérarchique après cette estocade. Retournons à nos PC de compagnie !



Vers la fin de l'après-midi, le lieutenant Hautberg, seul dans son PC, vit arriver la voiture du commandant. Un sentiment de malaise l'envahit. L'officier supérieur se dirigea vers lui, un grand sourire aux lèvres. L'appréhension qui hantait vaguement l'esprit anxieux du jeune lieutenant s'évanouit alors.
—Alors Hautberg. Tout va bien ? R.A.S ?
—Rien à signaler, mon commandant !
—Vous êtes seul ?
—Oui, mon commandant.
—Dites Hautberg. Je viens du PC du bataillon. On a un petit problème... On aimerait bien connaître la situation dans ce secteur... là..., murmura le commandant sur le ton de la confidence en désignant un point situé à cinq kilomètres au nord du village. Pouvez-vous y faire une petite reconnais-

sance ? Vous nous rendrez un grand service...
—Immédiatement, mon commandant. J'y envoie le sergent Dulac...
—Euh !... C'est une affaire d'une trop grande importance pour la confier à un sous-officier. Je voudrais que vous y alliez vous-même... Je tiens à m'assurer que les renseignements seront de première main.
—Bien, mon commandant !
—Dès votre retour venez au PC du bataillon pour me rendre compte de la situation exacte.

Cette vague mission d'observation laissa dans l'esprit du lieutenant Hautberg un sentiment indéfinissable. Mais il n'osa pas émettre la moindre remarque. Il avait, le matin même, contesté un ordre de son commandant, il ne fallait pas le pousser à bout.
—À vos ordres, mon commandant !
—Bien. Vous pouvez partir immédiatement. Le temps presse. Les nouvelles ne sont pas bonnes pour les Alliés. Les Anglais rembarquent. Je vous attends au PC du bataillon.
—Bien mon commandant ! Je passe le commandement de ma compagnie à l'adjudant-chef Dupont et je pars immé...
—Ne vous inquiétez pas pour cela. Soyez tranquille ! coupa l'officier supérieur. Je m'en occuperai moi-même dès que vous serez parti.
—Mais...
—Partez immédiatement. Que diable, Hautberg ! Je vous ai dit que c'est extrêmement urgent !



En pédalant nerveusement dans un petit chemin creux, le lieutenant essayait de chasser la singulière obsession qui le hantait. La zone de combat approchait inexorablement. Les panzers semblaient suivre l'horizon tout là-bas pour se précipiter vers l'ouest. On devinait même le grincement cacophonique des chenilles ponctué d'explosions. Ils pourchassaient l'armée anglaise qui fuyait devant eux pour rembarquer après avoir abandonné son artillerie et ses blindés sur les plages. Comment pouvait-on commander de façon aussi ab-

surde ? À n'en pas douter, cet officier avait obtenu son grade par protection. C’était, sans contredit, l'exemple parfait de ce qui causait cette retraite sans précédent : "le favoritisme clientéliste, le piston". Un cancer qui engendre l'incompétence. Mais cette incompétence n’est-elle pas criminelle ? Il pouvait être tué dans un sous-bois. Et si, pour comble de malheur, ce commandant lui-même était tué avant de parler à une tierce personne de cette mission, on ne saurait jamais ce qu'il était advenu du lieutenant Hautberg. Un disparu, une veuve et deux orphelins de plus au sein de la catastrophe et du malheur qui s'abattaient sur son pauvre pays.

Soudain, une horrible pensée, plus destructrice qu'une balle perdue, traversa l'esprit du lieutenant. Ses jambes, frappées de paralysie, refusèrent d'obéir et l'élan de la bicyclette vint mourir contre un gros galet. Immobile comme une statue, le militaire qui avait machinalement mis pied à terre fixait une haie, là-bas, devant. Mais, oui ! L'évidence même ! Comment cela ne l'avait-il pas frappé plus tôt ? C'était tout calculé ! Le commandant voulait se débarrasser de lui... le tuer... le faire disparaître pour lui faire payer son insolence de la matinée. Il voulait l'assassiner. Les pièces du puzzle s'ajustaient maintenant d'elles-mêmes, les unes après les autres. Cette absurde mission près des lignes ennemies n'avait pour seul objet que de le faire tuer. Et ces ordres, sans témoins, ce départ immédiat, sans passation directe de commandement de sa compagnie... n'était-ce pas pour... pour le faire disparaître sans laisser de trace ? Il lui suffirait de le déclarer disparu par la suite. Ou peut-être même... déserteur ! Ce serait une fameuse vengeance s'il arrivait à le faire classer dans les lâches déserteurs. De quoi combler de satisfaction le plus diabolique des rancuniers. Sa mémoire serait définitivement déshonorée dans le cœur de ses êtres les plus chers. Ah le salaud ! Ce Gabrielli était plus satanique que le roi David en personne, lui qui avait envoyé un de ses officiers en première ligne pour le faire tuer et lui voler sa femme trop belle. Au moins, il avait une raison passionnelle. Mais dans ce cas, Gabrielli voulait l'assassiner pour venger sa propre impéri-

tie !...

Fou de rage, le lieutenant Hautberg fut sur le point de faire demi-tour pour aller montrer à ce minable félon de quel bois il se chauffait. Mais comment prouver tout cela. Ce n'était que des certitudes impossibles à étayer. Le colonel le ferait passer en Conseil de Guerre et probablement fusiller... Cette justice militaire avait si peu à voir avec la vraie Justice !

Après quelques minutes d'efforts violents pour reprendre la maîtrise de son esprit en effervescence, le lieutenant réussit à se calmer. Il décida de continuer son chemin et de remplir sa mission du mieux qu'il le pouvait. Dix minutes après, il arrivait à l’orée d’une espèce de plateau. Manifestement, les blindés allemands avaient traversé ce secteur. Les combats étaient terminés, Dieu merci ! Un véhicule tout terrain anglais finissait de se consumer. Un peu plus loin, tout près de la crête militaire du plateau, une ferme. Le lieutenant jeta sa bicyclette dans une haie et s'élança par bonds, d'un buisson à l'autre, en zigzags irréguliers afin de surprendre par son itinéraire imprévisible un éventuel tireur ennemi. Il devait reconnaître la ferme avant de considérer sa mission comme accomplie. Elle occupait le centre du secteur à observer.

Il arriva ainsi jusqu'à la porte du corps principal des bâtiments de la ferme, la maison d'habitation. Le cœur battant, il épia les fenêtres, les buissons, et scruta attentivement le lourd silence. Seul le lointain roulement d'orgue de l'artillerie semblait donner un peu de vie à l'air ambiant. Haut dans le ciel nuageux, un mouchard de l'armée française bourdonnait inlassablement comme un insecte minuscule. Non loin de là dans une église, une cloche de bronze souffla un florilège de notes dans l'air du soir, insolite son de paix dans les bourdonnements de la guerre. Le lieutenant tourna doucement la poignée de laiton. Personne ! Une grande table rectangulaire occupait une partie de l'immense salle. Tout était prêt pour le repas. Une vingtaine d'assiettes de faïence blanche en forme d'écuelles. Quelques casques anglais et

cartes d'État-Major, çà et là, ainsi que d'autres indices indiquaient qu'il s'agissait d'un PC de régiment britannique. Un kilt écossais en tartan noirâtre et déchiré gisait sous la table.

Un obus ou une grenade avait explosé dans la pièce, brisant la fenêtre sud et semant quelque désordre et la fuite des survivants. L'État-Major s'était sans doute rendu à l'ennemi. Dans la cour, des traces de chenilles indiquaient que des véhicules blindés avaient encerclé les bâtisses.

Le lieutenant rejoignit sa bicyclette avec mille précautions. Rien d'important à signaler. Mission inutile.



Trente minutes après, il pénétra dans le village, pédalant à perdre haleine. Quelque chose lui paraissait changé... Personne. Son bataillon avait levé le camp avec armes et bagages. Il continua sa course folle et parvint à l'entrée sud de la petite agglomération. Un léger cri s'échappa de sa poitrine ulcérée, lorsqu'il aperçut les derniers véhicules de sa propre compagnie quittant le village. Hautberg accéléra pour rattraper le convoi.

Un bataillon du Génie comportait alors, en pleine guerre, quatre compagnies de 300 hommes et vingt attelages, sans compter la compagnie de Commandement. Pour que les ordres de marche puissent descendre la voie hiérarchique, cela prenait bien un délai de quinze à vingt minutes. Aussitôt les ordres reçus, les hommes devaient s'habiller, démonter les bivouacs, les tentes, le couchage, les cuisines roulantes, atteler les chevaux, charger les fourgons et manœuvrer les attelages. Tout cela prenait bien deux heures. Il fallait donc que le commandant eût donné l'ordre de lever le camp immédiatement après le départ du lieutenant Hautberg pour sa mission de sacrifice. Ces pensées confirmaient le malaise indéfinissable qu'il éprouvait. Sa qualité de soldat lui faisait frôler la mort à chaque instant ; mais il n'avait jamais pensé que la mort pût le menacer de l'intérieur même des rangs de ceux avec lesquels il devait combattre le seul ennemi commun : l'envahisseur nazi.

Dans l'impossibilité matérielle de rattraper pour l'ins-

tant le chef de bataillon qui voyageait en véhicule automobile, le lieutenant reprit le commandement de sa compagnie qui se positionnait en serre-file.

♠

Le surlendemain, le lieutenant Hautberg et sa compagnie suivaient le bataillon qui progressait péniblement à quelques kilomètres en avant, au milieu des réfugiés. Il pensait avec colère à la stupéfaction affichée par le commandant en le voyant reparaître devant lui. Marius eut envie de lui demander pourquoi le Commandant n'avait pas parlé de "*passation de commandement*" à son adjoint. Il n'en fit rien pour ne pas enflammer les esprits. L'officier en avait même oublié de lui demander le résultat de sa "*mission de confiance*".

Les kilomètres défilaient, interminables à vitesse fort réduite, à travers des masses confuses de réfugiés civils. De temps en temps, un avion allemand ou italien venait mitrailler cet entassement humain qui s'éparpillait dans les prés adjacents comme un troupeau d’ovins pourchassés par les crocs d'un berger allemand. Hurlant comme des fauves en furie, les stukas allemands et le Breda italien crachaient leur mortelle fatalité avant de rebondir vers le ciel sans nuage, poursuivis par des milliers d'insultes et de projectiles d’armes légères qui sifflaient rageusement comme des serpents furieux. De temps à autre, un avion touché à mort allait exploser au-delà des coteaux vert-tendre, sous les ricanements et les quolibets vengeurs.

—En voilà un qui ne nous fera plus ch... !

Les ponts sur les cours d'eau, véritables goulets d'étranglement, entraînaient des retards considérables. Il fallait investir des trésors d'imagination pour se frayer un passage. Certains vieillards, à bout de résistance, rendaient alors leur dernier soupir. Le lieutenant Hautberg franchit l'Oise peu avant que les bombes des stukas ne pulvérisent le pont historique. Il avait réussi à s'approcher tout près de l'ouvrage de franchissement en utilisant des chemins de traverse et des raccourcis.

Le long de la route, le lieutenant trouva un cheval

abandonné qu'il réquisitionna immédiatement. Il pourrait ainsi parcourir la colonne en passant à travers champ. Or, à peine venait-il d'enfourcher sa monture de commandant de compagnie, qu'une Peugeot 202 qui remontait à grand peine la colonne en bousculant les réfugiés, s'arrêta près du lieutenant. À la portière arrière gauche dont la vitre avait été baissée, apparaissait la face écarlate, congestionnée de fureur, du commandant Gabrielli. À côté de son visage furibond un énorme pistolet d'ordonnance **PA35** regardait le lieutenant de son œil noir et menaçant :

—Hautberg ? hurla Gabrielli.

—Oui mon commandant ?

—Descendez immédiatement de ce cheval ou je vous brûle la cervelle !

Stupéfait, le lieutenant fixa le visage du commandant et, dans ses yeux rapetissés par une haine intense et peut-être par les vapeurs alcooliques, il lut une inébranlable détermination de lui faire payer dès cet instant son insolence des derniers jours.

Hautberg n'avait pas commis la moindre insubordination, et cette menace terrible n'avait aucune raison d'être, sinon de profiter du désordre et de la débâcle pour "régler son compte à ce blanc-bec plein de morgue" qui avait osé le ridiculiser devant tous.

Le lieutenant jugea que toute hésitation serait prétexte à son assassinat. Il sauta immédiatement au pied de sa monture pour se figer dans un garde-à-vous qui ressemblait à une imploration, à deux mètres seulement du canon menaçant de l'arme. Face à lui, Gabrielli vit que le lieutenant avait compris que sa dernière heure sonnait et qu'il lui fallait mourir... qu'il allait crever comme un chien. Et une immense joie envahit tout son être et dessina sur ses lèvres épaisses un irrésistible rictus de volupté. La peur de la mort qu'il lisait dans les yeux effarés du jeune lieutenant le remplissait d'une jouissance malsaine. Ah ! Il était enfin arrivé, l'instant de la vengeance ! Qu'il était violent ce plaisir de sentir à sa merci la vie de l'être si profondément exécré. Il avait l'impression

d'être le chat qui tenait la souris entre ses griffes, le dieu qui, de son index vengeur, allait foudroyer le blasphémateur impénitent. Manifestement, Gabrielli tenait à jouir quelques instants de la panique du lieutenant avant de mettre un terme à sa vie d'un simple clic du doigt, de même que les dieux acrimonieux de la mythologie, maîtres de la Vie et de la Mort, coupaient le fil d'une existence humaine, sans doute avec un rictus de satisfaction. Il voyait les yeux bruns du lieutenant fixer avec intensité le doigt qui commençait à se crisper sur la gâchette. "Ah ! Salopard. C'est à ton tour de pisser l'adrénaline ; mais c'est pas tout, tu vas pisser le sang aussi. Je vais te faire crever pour la patrie, moi..." semblait penser le chef de bataillon dont les yeux vipérins n'étaient plus que deux sinistres fentes presque closes.

Tout autour, hommes et chevaux continuaient de marcher lentement, abrutis par la fatigue et la démoralisation de la débâcle. Personne ne remarquait le drame qui se jouait en ces lieux entre les officiers Hautberg et Gabrielli. Pas plus qu'on ne voyait les agonisants, couchés sur les bas-côtés de la route et dans les prés avoisinants, blessés par les dernières attaques aériennes nazies, et qui achevaient de mourir dans l'indifférence générale.

Le doigt de l'officier supérieur continuait de se contracter et la queue de détente reculait imperceptiblement. Médusé par ce mouvement, le lieutenant sentait déjà le choc immense qui allait le foudroyer d'un instant à l'autre, en pleine poitrine. S'il avait pu, il aurait même hâté cette explosion fatale, tant cette attente devenait insupportable.

Soudain, le chef de bataillon Gabrielli perçut le claquement d'une culasse de mousqueton, tout à côté de lui. Il tourna la tête et les yeux, pour mieux distinguer la masse sombre qui se dressait sur sa gauche, et ce qu'il vit effaça d'un coup le rictus de plaisir qui se dessinait encore sur ses lèvres : un sapeur du Génie[1] l'avait mis en joue. Il pouvait voir avec stupéfaction à dix centimètres de sa tempe l'âme sinistre du canon d'un mortel mousqueton. Derrière le guidon et l'œilleton

[1] C'était l'ordonnance du lieutenant.

dont les images se superposaient, il apercevait l'œil froid et déterminé de l’ordonnance. Le doigt du chef de bataillon commença alors à relâcher la gâchette, et, comme un chat qui rentrerait ses griffes, le gros pistolet automatique **PA35** disparut lentement derrière la portière de la Peugeot.

—*Mon lieutenant, je le flingue ?* murmura le sapeur en tenant toujours le chef de bataillon prisonnier de sa ligne de mire.

—... *Non, laisse-le partir*, répliqua tout bas le lieutenant Hautberg, avec la magnanimité du père de Victor Hugo qui fit donner à boire à l’Espagnol blessé, en dépit de la tentative de ce dernier de le tuer.

Subitement dégrisé de sa haine et de son désir de vengeance par la certitude de payer immédiatement son forfait, le chef de bataillon Gabrielli donna à son chauffeur l'ordre brusque de démarrer et de se fondre dans la cohue de la débâcle.

♦

-10-
Les lettres

Un chaud matin d'été, au lendemain de notre Fête Nationale du 1er juillet, le facteur jeta une missive rouge dans la boîte à lettres de Joëlle Verten, une jeune fille que la nature capricieuse avait extrêmement favorisée dans le domaine de l'esprit mais qui avait malheureusement laissé le surpoids pervers souligner de façon trop accentuée ses traits physiques.

Joëlle décacheta avec soin l'enveloppe écarlate et lut :

Surrey le 3 juillet *Ma chère Joëlle,*

Vous serez sans doute extrêmement surprise de recevoir cette lettre d'un garçon de votre classe de l'École Gabrielle-Roy, qui jusque-là ne semble avoir affiché qu'indifférence à votre égard.

Sans plus attendre, la jeune fille tourna la feuille pour regarder qui diable pouvait bien lui écrire en ces termes. Elle lut la signature : Jacques Vinerbi, 4823 rue Montcalm, Vancouver. L'image de ce garçon, silencieux et introverti, lui revint avec quelque effort de l'esprit.

Après de longues hésitations, je me suis permis cette audace car dans la vie on doit parfois se faire violence pour saisir les occasions qui ne se représenteront sans doute jamais.

La jeune fille sentit son cœur battre intensément dans sa poitrine trop généreuse. Jamais aucun garçon ne lui avait

fait la moindre avance. Ses yeux se mirent à dévorer les lignes à belles dents.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer votre belle intelligence et votre esprit d'à-propos. Vous parliez rarement mais lorsque vous vous exprimiez vos paroles et vos idées correspondaient toujours à ce que je pensais. Aussi vous pouvez imaginer à quel point je vous admirais en dépit de votre indifférence manifeste à mon égard.

Le cœur de Joëlle battait la chamade. Un immense bonheur inondait sa poitrine. Le faisceau de lumière de ses souvenirs éclairait désormais l'ombre imprécise de Jacques Vinerbi, solitaire comme un grand-duc d'Amérique, ermite qui peuplait le fond de la classe ! Mais oui ! Ça ne pouvait être que ce grand et beau brun, svelte et ténébreux comme un oiseau de nuit, qui s'asseyait toujours au fond, à gauche ! Non ! Impossible ! Elle passait en revue les garçons du groupe de quarante élèves et l'évidence était là, indubitable. Ça ne pouvait être que lui. Dans une espèce d'état second, elle poursuivit sa lecture :

À mon arrivée chez moi, pour les vacances, j'ai d'abord été envahi par un grand sentiment de tristesse et de solitude. Non pas parce que je n'aime pas les vacances. Vous pouvez vous en douter. Mais pour une raison que je n'arrivais pas à identifier clairement. J'ai donc longuement réfléchi sur moi-même pour trouver la cause de mon spleen. Et après mûre réflexion, je dois me rendre à l'évidence. C'est vous qui me manquez.

Vous pouvez imaginer à quel point il est difficile pour moi —être réservé et même timide s'il en est— d'avouer tout cela à une personne. Je n'ai pas l'habitude de livrer mes sentiments profonds et je dois prendre sur moi-même pour vous écrire ces mots. Mais j'essaie d'être logique ; le monde est devenu un désert pour moi ; plus personne n'existe depuis que je me suis rendu compte à quel point vous m'êtes

chère. Et si je ne vous avais pas écrit, je sais que je n'aurais jamais pu être heureux. J'ai préféré risquer le tout pour le tout en vous dévoilant ce sentiment que vous m'inspirez. Qui ne tente rien n'a rien. Peut-être accepterez-vous d'échanger quelques lettres avec moi ? Exprimer vos sentiments ne vous engage à rien. Et mon cœur suffoque de bonheur en pensant que peut-être... mais oui, peut-être, vos sentiments pour moi correspondront aux miens. Ce serait si merveilleux.

En espérant de tout cœur, chère Joëlle, que vous accepterez de me répondre, je vous serre cordialement la main.

Jacques

♥

Quelques jours plus tard, Jacques Vinerbi reçut la lettre qui suit.

Langley, le 10 juillet *Mon cher Jacques,*

Voici très peu de temps que j'ai reçu votre adorable lettre, et j'ai dû la parcourir au moins cent fois. Je ne vous remercierai jamais assez pour tout le bonheur qu'elle m'a apporté.

Bien loin de vous en vouloir de votre réserve intégrale avec moi, j'approuve au contraire entièrement votre conduite. Lorsqu'on se trouve dans une situation quelque peu incertaine, c'est indubitablement ce qu'il y a de mieux à faire. Cela me prouve votre sagesse et votre sérieux, qui sont à mon avis les plus grandes qualités que l'on puisse posséder. Il va sans dire que je les apprécie beaucoup.

J'ai montré votre lettre à mes parents, et comme j'arrive peut-être à ma dernière année d'études, ils ne s'opposent pas à ce que nous exprimions nos sentiments.

Vous ne pouvez pas savoir combien tout ce que vous m'avez dit me rend heureuse, et à quel point il me tarde

d'arriver à la rentrée scolaire pour nous assurer de ce que nous éprouvons l'un pour l'autre.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop de ma timidité excessive. Je vous avoue en toute simplicité que je ne savais pas comment vous témoigner mon intérêt et mon estime. Je m'aperçois aussi que j'ai été désagréable avec vous par mon indifférence, et je vous supplie de me pardonner.

Si vous le voulez bien, nous pourrions continuer de nous écrire durant cet été. Rien ne me ferait plus plaisir que de m'entretenir régulièrement avec celui que je considère désormais comme mon prince charmant.

Joëlle

♥

Qu'était donc cette mauvaise plaisanterie ? pensa Jacques Vinerbi en recevant cette dernière lettre alors qu'il n'avait pas rédigé la première. Cette Joëlle ne manquait pas d'aplomb ; elle lui écrivait ainsi sans y avoir été invitée. Ou alors c'était une blague cruelle d'un mauvais plaisant, un condisciple de l'université. Voilà ! C'était bien cela; un étudiant qui avait voulu les humilier... se venger... C'était peut-être la belle Solange dont il avait découragé les avances, plus par timidité que par vanité ou arrogance ; ... ou Marius, si jaloux des œillades de Solange...

Pourquoi toutes ces cruautés ? Que cette lettre soit le fruit de la jalousie ou du jeu, elle n'en demeurait pas moins cruelle.

Il prit un stylo et un bloc de papier à lettre :

Langley, le 16 juillet

Chère Joëlle,

Votre lettre m'a montré à quel point le genre humain peut être malveillant. Car, manifestement, la lettre que vous

avez reçue et qui a entraîné votre gentille réponse, n'a pas été rédigée par moi. Elle est l'œuvre d'un mauvais plaisant. Certaines personnes trouvent pour des raisons obscures une immense satisfaction à humilier les autres. Et plus nous montrerons notre irritation, plus nous essaierons de trouver les coupables, plus intense sera leur jubilation. Aussi, afin de leur enlever toute raison d'exultation, je voudrais vous suggérer de nous comporter comme si les circonstances nous avaient rapprochés. Dans ce but, nous devrions peut-être nous tutoyer. Qu'en pensez-vous ?

J'espère au moins que, en faisant abstraction de cet incident extravagant, vous passez de bonnes vacances.

À bientôt donc,

Jacques.

♥

Surrey, le 22 juillet *Cher Jacques,*

J'acquiesce totalement à ta posture dans cette épreuve. Elle nous est vraisemblablement imposée par une petite poignée de benêts affligeants. Je suis certaine que ceux qui cherchaient à nous humilier seront consternés de nous avoir rapprochés ; en apparence en tout cas. Le tutoiement leur laissera croire qu'ils n'auront été qu'un heureux événement dans le cours de notre vie alors qu'ils souhaitaient seulement nous mystifier. Je ne serais pas surprise que Marius Tremblay ait trempé dans cette conjuration puérile de potaches. Avec son amie Solange, ils ont toujours fait preuve d'un très mauvais esprit. Je pense que cette dernière n'a agi que par jalousie car il m'a semblé qu'elle avait toujours eu un faible à ton égard, Jacques. Oui, oui ! Je te l'assure. J'ai toujours noté qu'elle t'épiait avec grande attention et qu'elle scrutait, mi-figue mi-raisin, la moindre de tes actions ou de tes réponses. Elle n'allait jamais jusqu'à déclarer ouvertement l'admiration qu'elle ressentait pour toi, sans doute par peur

de déplaire à Marius, mais ses commentaires pouvaient toujours laisser entendre qu'ils ne traduisaient que partiellement le fond de sa pensée. Je les observais de loin et je reste persuadée qu'il n'aurait suffi, pour te tomber dans les bras, que d'un seul mot, d'un simple encouragement de ta part pour que Solange délaisse Marius comme on abandonne de vieux chaussons avachis. Si, si ! Tu peux me croire, Jacques ! J'ai toujours été silencieuse et immobile comme une chouette sur sa branche, mais, crois-moi, rien ne m'échappait.

Tu vois, je n'ai eu aucun mal à te tutoyer. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Cordialement, une amie,

Joëlle.

♥

Langley, le 29 juillet *Chère Joëlle*

Tes commentaires sur Solange me remplissent de surprise et de doute. Pourtant, même si les conséquences de cette méchante farce sont positives, je souhaiterais leur retourner la monnaie de leur pièce. Dans ce but, je propose que nous nous attachions à découvrir avec certitude quels sont les malfaisants qui ont mûri et organisé cette mortification à notre encontre. À mon humble avis, c'est Marius qui est la source du mal, et si ce n'est pas une certitude, c'est au moins une conviction. Toi qui es assez proche de Géraldine, pourrais-tu lui téléphoner pour lui demander, mine de rien, de sonder Cyprien, qui, comme tout le monde le sait, est un rival de Marius dans le cœur de Solange. Il doit certainement être au courant et se fera sans doute un immense plaisir de révéler le pot aux roses s'il est au courant, ou, au moins, de s'informer auprès des autres pour nous renseigner ensuite. Dès que j'aurai identifié avec certitude l'instigateur de ce cruel méfait, je châtierai moi-même le coupable.

En attendant, chère Joëlle, je t'embrasse affectueusement,

Jacques

♥

Surrey, le 1er août

Cher Jacques,

Je suis très heureuse de t'annoncer le nom de celui qui a manigancé ce mauvais coup à notre encontre. Il s'agit bien entendu de Marius. Nous nous en doutions, certes, mais encore valait-il mieux en être certain avant de lui infliger la vengeance que nous tramons tous les deux et dont nous savourons déjà la conséquence : *le mal que subira Marius. Ce sera une douce consolation. Je sais que le pardon serait la solution la plus sage pour nous car la vengeance entraîne souvent le vengeur dans la souffrance qu'il inflige. Mais le pardon n'enseigne rien au coupable qui se croira toujours invulnérable. Aussi, serai-je de tout cœur avec toi pour laver l'injure. Tu me diras ce que tu comptes faire afin que je puisse ajouter mon grain de sel sur la plaie. Cela piquera un peu plus !*

Pour ce qui est de moi-même, mes parents souhaitent que je m'exile à Montréal afin de poursuivre mes études dans le domaine de la médecine. Ils soutiennent que la Faculté de Médecine de l'Université McGill est la meilleure de toutes. Qu'en penses-tu ?

Je te laisse sur ces pensées profondes en espérant que tu me tiendras au courant au sujet de notre vengeance. Je me permets de t'envoyer un petit bisou de réconfort. Le prochain te parviendra de Montréal.

Ton amie Joëlle

♥

Langley le 28 août *Très Chère Joëlle,*

*Je voudrais te conter comment est organisé le fameux châtiment de rétorsion qui seul assouvira notre rancune. Par souci de sécurité, j'ai d'abord acheté, au nom de Marius, un téléphone pré-payé. Puis j'ai pris rendez-vous par téléphone avec un hôtel cinq étoiles super-luxe. Inutile de te préciser que les chambres... les suites, plutôt... sont littéralement hors de prix : 8500 $*CAN *pour une nuitée dans la suite royale de l'Hôtel Rosewood Georgia de Vancouver. Tu vois le genre ! On se demande bien ce qui peut pousser un être humain à engloutir 8500 $ pour dormir 6 ou 7 heures dans un lit qui n'est pas le sien... si ce n'est un puissant et vaniteux besoin de se prouver qu'il est important. Cela représente entre 15 et 20$ de la minute. C'est à dire un dollar toutes les trois ou quatre secondes.*

Je jubile à la pensée exquise de voir ce benêt obligé de payer une somme pareille pour un mariage fictif qui sera célébré le 18 septembre. Marius sera sans doute définitivement guéri du mariage et de toute union avec Solange. Mais ce n'est pas tout. J'ai organisé aussi dans ce même hôtel super-luxe une réception dînatoire pour trente invités qui se terminera par un petit bal fort sympathique mené par trois musiciens polyvalents à 4500$. Pour certifier le contrat j'ai sollicité une petite ristourne de la part de l'administration hôtelière. L'ensemble de la soirée lui coûtera donc la modique somme de 16 850,87$, taxes fédérales et provinciales incluses, déduction faite de la caution de 1.000$ que j'ai dû verser pour authentifier l'ensemble des festivités et que je considère comme perdue, bien entendu ! La vengeance me coûte 1000$ mais c'est peu payer pour une telle satisfaction personnelle. Le reste sera réclamé à Marius au lendemain du 18 septembre. Il devra payer, à défaut de quoi, il goûtera au confort très sommaire de la prison ; gratuit, celui-là !

Voilà, ma très chère Joëlle. Le piège est en place. Nous n'avons plus qu'à attendre que l'animal se prenne la patte. Je

t'embrasse très affectueusement en te souhaitant une bonne adaptation à la vie universitaire et à la cordialité des Québécois. À très bientôt sans doute.

Ton ami, Jacques

♥

Montréal, le 20 septembre *Cher Jacques,*

J'ai un peu tardé à te répondre en dépit de l'enthousiasme et de la curiosité qui me dévoraient l'esprit. Comment l'opération s'est-elle donc déroulée ? Bien, j'espère ! J'apprécie tellement ton esprit d'aventure. Tu es un vrai conquistador : *l'Homme tel que je le conçois. Le monde n'est pas tendre pour les faibles. Je suis donc heureuse que tu essaies d'être fort. Jacques, je dois te l'avouer ici* ; *tu es le mari idéal pour moi. J'ai remarqué cela à travers tes lettres et tes réactions successives. Mais cet excès de virilité m'inquiète parfois. Sois quand même prudent, mon cher Jacques. Le Destin capricieux s'amuse parfois à punir les meilleurs et à absoudre les pires. Je t'embrasse très affectueusement.*

Joëlle qui pense à toi chaque jour

♥

Abbotsford, le 21 octobre *Chère Joëlle,*

Si tu savais à quel point ta précédente lettre m'a enchanté, tu serais toi-même la plus heureuse des femmes. Tu me demandes comment s'est déroulée l'Opération-Rétribution à l'encontre du condisciple dévoyé de notre école francophone. Malheureusement, cela n'a pas été un succès global mais je suis assuré que l'horrible Marius se sentira chanceux de ne pas avoir commencé sa carrière sur terre

par un lourd handicap. Hé oui ! Il peut d'ores et déjà se rendre compte qu'il l'a échappé belle de ne pas avoir à payer de sommes faramineuses pour des avantages futiles dont il n'a jamais profité. Pour ma part, toute cette aventure me laisse entrevoir une vérité à méditer que le grand Confucius a jadis énoncée : *Celui qui veut se venger doit auparavant creuser deux tombes* ; *une pour son ennemi, et une pour lui-même. La sagesse a du mal à entrer dans notre esprit lorsqu'on est jeune.*

En attendant de te voir, ma chère Joëlle, je te serre cordialement dans mes bras.

Jacques

PS : Au fait, voici ma nouvelle adresse pour le cas ou tu aurais la gentillesse de venir m'apporter des oranges sanguines pendant les trois prochaines années. J'ai toujours adoré les sanguines (*peut-être mon goût prononcé pour les énigmes criminelles*) : *Monsieur Jacques Vinerbi, Pénitencier fédéral de Matsqui, Aile Ouest, cellule 435, Abbotsford, BC, Code Postal : V3S 4P3.*

Désolé, chère Joëlle, j'avais oublié de te le préciser !

♥



-11-
Haute Fidélité

Nous attribuons généralement nos succès à notre intelligence, et nos échecs à la malveillance des autres ou à l'injustice. C'est la seule façon de ne pas nous sentir mortifiés. Je suis pour ma part un homme heureux et j'avoue que je dois ce bonheur à la chance. Toute ma vie la déesse Chance que les Grecs appelaient Tyché (Fortune), m'a fort gâté, et je voudrais vous conter comment, à une occasion, elle m'a carrément pris sous son aile pour me protéger contre une agression, un piège de l'existence, car la vie peut parfois se montrer implacable envers les pauvres humains que nous sommes. À défaut de cette chance inouïe, je suis sûr que mon existence n'aurait pas pris une allure aussi positive.

J'ai épousé en 1935 mon actuelle conjointe, Marianne. À cette époque Hitler commençait à proférer ses vociférations démoniaques en Europe, mais personne ne pouvait imaginer les horreurs qui allaient émerger de son esprit dément[1], et à quel point nous allions nous trouver nous aussi impliqués pour détruire son Empire du Mal qui devait naître de son imagination. J'aimais alors la femme la plus extraordinaire au-delà des Montagnes-Rocheuses et quiconque m'aurait démontré le contraire m'eût fort surpris. Marianne, ma petite amie, et moi-même, sortions ensemble depuis plus d'un an, au point que nous avions décidé de nous marier. L'amour est si puissant qu'il transfigure les personnes que nous aimons au point d'effacer tout discernement. Celui qui n'adhère pas à cette opinion n'a sans doute jamais "aimé passionnément, à en perdre la raison." Le poète Jean Ferrat le savait bien, lui qui, par ailleurs, souhaitait l'avènement des "*lendemains qui chantent*" préconisés par le système soviétique.

[1]Sans avoir lu *Mein Kampf* qui avait déjà 10 ans.

En ce 28 mai 1935, je sentis qu'il devenait urgent pour Marianne et moi-même de nous marier au plus vite. N'allez pas imaginer que nous avions mis la charrue avant les bœufs et que *l'honneur de la famille* —comme dira plus tard le grand Enrico Macias— nous poussait dans le dos. Non ! C'était encore plus banal que cela. Je venais de réaliser que Chéhérazade, la sœur de Marianne, venue du Québec à l'occasion des célébrations de notre mariage, était encore plus belle que ma fiancée. D'une beauté envoûtante. Et quand je dis «envoûtante» c'est bien ce que je veux dire : je tombais littéralement en extase en inventoriant sa beauté... à la dérobée ; car j'osais à peine la regarder en face. C'est vrai que ce nom des *Contes des Mille et une Nuits* a de quoi éveiller dans notre esprit le frisson de l'Aventure et de l'Amour. Que faire ? Que dire ? L'Italien Jiovanni Florio, que les Anglais se sont approprié en le surnommant fièrement William Shakespeare, a bien suggéré que, en Amour, il ne faut jamais dire "plus tard". L'avenir est fait de hasards, c'est donc «aujourd'hui qu'il faut cueillir, ce qui demain flétrira.» Certes ma future femme était la personne la plus extraordinaire de la région, mais je n'étais désormais plus certain qu'elle fût la plus belle et surtout que je pourrais résister à une tentative de séduction que je pouvais croire imminente ; une sorte de prise d'otage, connaissant ma faiblesse dans les choses de l'amour. J'avais beau me raisonner et me dire, comme on essaie de s'en convaincre habituellement en guise de consolation, que la beauté est éphémère, et que, dans dix ans, seule lui resterait cette beauté de l'âme qui la caractérisait si bien ; rien n'y faisait. Je pensais à ma fiancée du matin jusqu'au soir, mais, malheureusement, du soir jusqu'au matin, je n’avais qu’une obsession, sa jeune et magnifique sœur Chéhérazade.



La grande ambition des femmes, écrivit Molière, consiste à inspirer l'amour. Chéhérazade y réussissait pleinement sans l'avouer à qui que ce fut, car ce n'était pas un idéal conforme aux critères du féminisme pur et dur, tel qu'il ré-

gnait alors sur les rives bucoliques du Saint-Laurent. Avec son bouquet de 23 printemps, elle jeta d'abord l'effervescence dans mon cœur fragile et tendre, puis la surexcitation et, au bout de quelques jours, l'égarement pur et simple. Sa longue chevelure châtain, bercée de douces ondulations, caressait sa peau de porcelaine ; et mes joues frémissantes la frôlaient avec grande émotion chaque fois que je serrais Chéhérazade dans mes bras enfiévrés. Ses lèvres, rouges comme des cerises de Kérésoum, soulignaient et accentuaient elles-aussi le teint de lait de sa chair satinée, m'exhortant impérieusement à une passion folle et débridée. Je pensais aux chansons d'amour ardentes et romanesques de Luis Mariano :

"Le premier soir on se promène,
On danse un tendre boléro,
Puis le deuxième on se déchaîne,
Plus rien ne vous freine,
On part au galop...
On oublie tout.
Sous le beau ciel de Mexico,
On devient fou..."

Ah ! Qu'il savait, lui, ravir le cœur des femmes ! Et quand l'incomparable Chéhérazade —délicieuse comme une tartelette à la framboise—, me prenait dans ses bras pour me dire au revoir, c'était avec désespoir que j'entendais ses belles lèvres, mûres comme des fruits printaniers, embrasser en vain l'air indifférent.

Dès que je la rencontrai, son immense charme semble avoir pris possession de mes fantasmes les plus inavoués. Le bout de ses seins effrontés me toisait droit dans les yeux, pour me murmurer les mots, les mots mêmes de la *femme chocolat*[1] : "Deux noisettes, Crac ! Crac ! Tu les manges !" C'était incroyable de réalisme ! J'aimais Marianne avec passion et c'était elle avec qui je voulais passer ma vie, mais chaque fibre de mon corps semblait envoûtée par la présence de sa sœur, non pas pour l'épouser mais pour tout autre chose que je n'osais m'avouer. J'aurais aimé deviner ses sentiments

[1] La chanson *La femme chocolat*, d'Olivia Blanc-Ruiz.

profonds à mon égard. Dans l'iris de ses yeux bleus d'azur, j'espérais pouvoir lire comme dans les lignes d'une main, ses sentiments à mon égard. Vains espoirs !

Un jour que je sommeillais à l'ombre d'un pêcher allé-chant, elle arriva à l'improviste. Mais au lieu d'ouvrir les yeux pour l'accueillir par une phrase d'amabilité, je restai immobile dans un faux sommeil. Mes paupières s'écarquillèrent imperceptiblement, et, entre mes cils protecteurs je l'observai secrètement en simulant une sieste profonde. Ce que je vis me remplit de saisissement. La belle Chéhérazade dégrafa son chemiser pour laisser bailler son encolure déjà généreusement expressive. Elle dévoila son buste et le plaça sous un angle avantageux en me scrutant du coin de l'œil, croyant que j'allais bientôt m'éveiller :

«Elle cherche à me séduire ! Comment peut-elle trahir ainsi sa sœur qu'elle prétend aimer plus que tout ?»

Je profitai de l'incognito de ma situation pour l'observer avec soin. Elle était fascinante... au sens étymologique[1]. J'avais l'impression d'être un chef de guerre qui scrute le terrain d'une prochaine manœuvre militaire. L'exquise cambrure de son dos s'incurvait avant de prendre harmonieusement du volume dans les rondeurs charnues *Golden Delicious* de sa zone lombaire. Au bas de son dos, les fossettes de Vénus[2] jetaient des regards coquins par-dessus le triangle de son bikini orange-abricot. Dès la nuit suivante, mon esprit s'entêta à vouloir tracer des contre-courbes géométriques dans ce que les psy et les obstétriciens appellent le *Losange de Michaelis*. J'avais appris cela à l'Université de Cambridge où quelques cours de rumpologie m'avaient convaincu que les Anglais ne godillent pas toujours dans les sciences pures. À cette époque, j'avais même envisagé de poursuivre ces études singulières pour m'établir à Londres, en tant que rum-

---

1 Étymologie de l'adjectif *Fascinant* : se dit d'une beauté provoquant une érection, issu de *fascĭnum, fascĭni*, nom commun signifiant *membre viril* (Phallus = Fascĭnus) [Dictionnaire Gaffiot latin-français, 1934] en ligne, p.654.

2 Dites aussi *Salières de Vénus* pour les gourmets ou *Fossettes sacro-illiaques* pour les gloutons.

pologue diplômé, membre en règle de la *RBRA* (Royal British Rumpology Association). Si l'on en croit les media en ligne, des gens célèbres pratiquent ce métier pour meubler le vide accablant de leur vie[1]. Quoi qu'il en fut, après quelques instants de flottement, l'étonnante Chéhérazade pivota de nouveau pour me faire face. Dès que le chemisier groseille eût dévoilé les galbes saisissants de son buste, mes pupilles durent sans doute se dilater inexplicablement et donner l'alarme aux chastes scrupules de ma future belle-sœur, car je vis son regard se détourner subitement, comme sous une bouffée de pudeur. Était-ce une gêne authentique ou une minauderie affichée pour sauver les apparences ? Elle se couvrit partiellement la poitrine.

— Oh mon Dieu, je pensais que vous dormiez ! s'exclama-t-elle lorsque j'ouvris grand les yeux.

— Je dormais, effectivement ! mentis-je.



À trois reprises, durant la quinzaine que dura la préparation matérielle de notre mariage, je fus soumis à un incessant assaut de séduction de la part de la belle, de la magnifique Chéhérazade, alors que je venais passer quelques heures chez ma fiancée Marianne où j'attendais son retour du travail. Était-elle jalouse de sa sœur ? Voulait-elle se prouver qu'aucun homme n'était capable de résister à son charme impérieux ? Elle semblait esclave de pulsions compulsives, d'un besoin irrésistible de séduction tous azimuts, dans lequel Freud aurait vraisemblablement diagnostiqué des névroses obsessionnelles phobiques issues de la petite enfance. Pour ma part, je n'y voyais qu'une contrariété agaçante car j'aimais Marianne et si mon exaspérante belle-sœur parvenait à vaincre ma résistance, je perdrais l'objet de mon Amour pour un instant fugace de volupté, certes fabuleux, mais si bref. Chéhérazade, quant à elle, se ferait sans aucun doute deux ennemis irréductibles pour le restant de ses jours : moi-même et sa propre sœur Marianne. Malgré ce danger, elle

[1]Par exemple, en 2010, le journal en ligne *Week in Weird* sous la manchette suivante : "*Rumpology : Sylvester Stallone's psychic mom reads fortunes from your a...*"

s'obstinait à m'ensorceler, à m'hypnotiser dans un charme opiniâtre qui me rendait la vie très dure, le jour mais surtout la nuit quand la volonté s'amollit et abdique. Mes rêves étaient ainsi peuplés de belles Chéhérazades qui me réveillaient en sursaut pour vaincre mon loyalisme, avec autant d'obstination que les courtisanes de Nursie s'acharnèrent jadis à séduire le bon Saint-Benoît pour dompter son obstination et anéantir sa Vertu inébranlable. Chaque jour je m'ancrais dans ma droiture mais chaque nuit je souhaitais renoncer à ma fidélité, me convainquant que c'était la seule occasion avant mon mariage, la seule possibilité de savourer le plaisir sublime que souhaitait apparemment m'offrir la belle Chéhérazade. Mais, à mon corps défendant, le Bien l'emportait toujours. Ma volonté de fer, que je maudissais au fond de moi-même, avait toujours le dessus, me frustrant de cette ultime volupté. Certes je tenais bon mais j'étais épuisé, appelant à grands cris silencieux ce mariage avec Marianne qui m'enchaînait dans cette souffrance infinie ; car dans mon cœur à la Vertu surannée, l'amour ne devait se consommer qu'après le mariage, comme le vin doux avec le dessert. Dany Brillant aurait sans doute chanté un refrain tel que :

«*J'ai perdu mon âme depuis qu'j'ai vu Marianne,*
Mais j'ai un air maussade grâce à Chéhérazade !»

L'avant-dernier jour arriva enfin avant la grande célébration. Je me trouvais là, incapable de prendre le large pour me mettre à l'abri d'un faux-pas. Au cours de l'après-midi, Chéhérazade me fit un léger signe m'invitant à la suivre. Elle monta d'un pas leste le colimaçon des escaliers de chêne et... je la suivis prestement, fasciné par ses deux fossettes sacro-illiaques qui se balançaient alternativement juste au-dessus de la ligne orange-abricot de son adorable bikini. Elles semblaient clignoter comme des yeux invitants. «Que me veut-elle ?» pensai-je. «A-t-elle décidé de jouer le tout pour le tout ?» Je l'espérais tout en le redoutant. Ah ! Que la vie est cruelle lorsqu'on doit faire un choix ! Car il faut toujours re-

noncer à tous les autres.

À peine entrée dans sa chambre, elle me céda le passage et referma la porte derrière moi :

— Narcisse, me dit-elle en me tendant les bras. Demain, tu seras marié pour l'éternité. Aujourd'hui est notre dernier jour.

Je restais pétrifié comme la statue de Sainte-Anne-de-Beaupré dans son coquillage géant.

— Viens Narcisse ! Si tu es prêt pour l'aventure, livrons notre chair à l'amour ultime.

L'amphigouri de sa phrase, le velouté mystérieux de sa voix, ses yeux bleu persan, son corps si fascinant ; tout en elle me paralysait. J'étais comme un cobra charmé par la flûte de son ensorceleur. Et j'entendis soudain une petite voix intérieure, presque étouffée, une voix qui était peut-être la voix pressante de ma conscience : «Narcisse, arrête-toi ! Tu es un traître ! Tu cours à ta perte !» Mais une autre plus convaincante coupait : «Voyons, Narcisse, ne soit pas idiot ! C'est ta dernière chance !» Mon cerveau semblait avoir perdu tout contrôle. Mes jambes couraient toute seules. Elles n'obéissaient qu'à... Dieu seul le sait ! Alors mon cerveau humilié et rompu qui ne cherchait plus qu'à *sauver les meubles*, me cria. «Je savais que ça arriverait, Narcisse. Je le savais ! Au moins, Narcisse, va chercher un préservatif dans ta voiture ; pour éviter le pire !»

Terrorisé de panique, je me retournai subitement, ouvris la porte d'un seul geste brusque, descendis les escaliers quatre à quatre et surgis sur le parking où patientait ma Nissan, inconsciente du drame que traversait son propriétaire. C'est alors que des applaudissements me sortirent de mon état second. Ma fiancée et mes futurs beaux-parents m'attendaient en riant de bonheur. Ma chère Marianne me tomba dans les bras et j'entendis mon beau-père s'écrier avec conviction :

— Mon cher Narcisse, vous avez réussi votre examen de passage avec *mention très bien*. Bienvenue dans notre famille. Désormais nous aurons toujours confiance en vous !

Heureusement, Marianne me tenait fort serré contre elle et son baiser profond happa le mensonge qui se préparait à sortir inconsidérément de mes lèvres.

♥



«Tante Jacqueline était belle, belle comme le jour ; si belle que l'oncle Eugène l'épousa au bout de 40 jours, car il ne lui avait pas fallu 40 minutes pour l'aimer comme un fou et demander sa main.» p.153

-12-
Tante Jacqueline

Ils étaient quatre vieillards poussiéreux et usés par une vie qui n’en finissait plus. Ils se retrouvaient presque chaque jour sur la plage de White Rock ; du moins lorsque la marée basse leur livrait quelques arpents de sable basaltique. Trois hommes et une femme. Ils s'asseyaient l'un à côté de l'autre sur l'une des grumes de bois apportées par la marée montante, une de ces grumes échappées des radeaux de sciage jusqu'à la haute-mer, et qui revenaient sagement s'allonger sur l'une des nombreuses plages du Détroit Juan-de-Fuca, comme des vacanciers en villégiature. Ces quatre patriarches paraissaient aussi fragiles que des moineaux sur un fil électrique dans les froidures printanières. Ils habitaient cette petite ville balnéaire depuis sa fondation au tout début du XXe siècle, lorsque les terrains qui valent aujourd'hui leur pesant d'or —vingt fois plus cher que les maisons qu'ils portent—, étaient distribués gratuitement, en prime, aux Vancouvérois qui souscrivaient à un abonnement pour *BC Magazine.*

Ils aimaient évoquer des souvenirs des temps désormais révolus, comme la plupart des vieux qui redoutent la tournure que prend le monde moderne. Mais la mémoire est incertaine et souvent nébuleuse, et les souvenirs, facétieux, aiment durant quelques secondes venir lancer un petit "coucou !" moqueur, hors des cerveaux fatigués par l'âge, puis s'évanouir aussitôt dans un nuage d'oubli pour ne plus reparaître. Quelquefois, un détail ou une anecdote sortait de ces voyages en amnésie, comme un poisson qui frôle la surface du lac. Le vieillard se jetait alors sur cette aubaine pour la saisir et la fixer dans le réel comme avec une épingle de lépidoptérophile.



Un après-midi ensoleillé de juillet, peu après notre fête

nationale, l'un des patriarches demanda le silence pour conter l'histoire de l'une de ses aïeules, telle qu'elle lui avait été dite par sa grand-mère.

« C'est l'histoire de ma tante Jacqueline, commença-t-il. Elle était belle, belle comme le jour ; si belle que l'oncle Eugène l'épousa au bout de 40 jours, car il ne lui avait pas fallu 40 minutes pour l'aimer comme un fou et demander sa main. Poussé par les puissantes hormones de la jeunesse, Eugène avait fait tatouer sur ses vigoureux pectoraux la silhouette à la poitrine plantureuse de sa belle Jacqueline.

Finalement, il eut 40 années pour se repentir de cette impétuosité. Elle était si belle, si belle ! Un galant lui avait affirmé pour la flatter que 95% des hommes étaient prêts à trébucher dans leur loyalisme conjugal pour avoir le délicieux privilège de passer quelques instants inoubliables avec elle. Jacqueline avait, semble-t-il, fini par se considérer comme une délicieuse proie, convoitée par tous les regards brûlants qui venaient lui caresser l'échine. Sa mère, plus futée, qui savait que la beauté est aussi éphémère qu'un château de sable assailli par la marée d'équinoxe, lui avait enseigné à ne pas gaspiller cette chance inouïe, unique même, de chercher dans tous ces regards hypnotisés celui qui promettait le plus grand engagement, la plus grande sécurité, c'est à dire, en *prose inélégante*, celui qui disposait de la bourse la plus généreuse. Elle voulait que celui pour qui sa fille sacrifierait sa Vertu soit l'homme de sa vie, et elle tremblait qu'elle ne l'accordât en pâture, par mégarde, à un polisson sans envergure, sans avenir, comme un placement raté. « Autant, lui disait sa maman qui avait un sens pratique irréfutable de roturier rustique, jeter son hymen aux orties comme font tant de filles, belles mais inconscientes ! »

Autres temps, autres mœurs, aujourd'hui bien révolus, car la Vertu de naguère n'est même plus une qualité admirée mais la cible des quolibets les plus sordides.

♥

Cette histoire authentique, poursuivit le vieillard, se passait en 1865. Je ne certifie pas les détails de ce récit qui

peuvent avoir été un peu exagérés. Car, comme le disait si brillamment notre poète de Natashquan, Gilles Vigneault : *Je grossis un peu les traits pour qu'on les voie de loin*. Eugène, celui qui fut choisi par le Destin pervers pour devenir l'infortuné mari de Jacqueline, était donc le deuxième fils du moulin de New-Westminster en Nouvelle-Calédonie[1] qui s'appelle aujourd'hui la province canadienne de Colombie-Britannique. Le gouvernement colonial anglais avait tenu à ce que l'adjectif *britannique* fasse partie du nom de cette nouvelle province pour bien souligner dans l'esprit des innombrables chercheurs d'or américains que le Canada n'était pas disposé à se laisser annexer comme l'avait été le Sud-Ouest des États-Unis au détriment du Mexique.

Quoi qu'il en soit, ce fut l'aîné qui hérita du moulin. Alors, Eugène se lança dans les assurances. Avec un tel métier peu propice à une vie sédentaire et calme, il était toujours sur la brèche, le long de chemins cahoteux, par monts et par vaux ; et Dieu sait à quel point l'expression est adéquate dans cette province tourmentée par les boursouflures montagneuses, soulevées sous la pression inimaginable de la plaque tectonique du Pacifique. Bref ! Il était toujours absent de chez lui. Jacqueline se sentait bien seule à la maison. Les femmes ne travaillaient pas à l'extérieur à cette époque ancestrale. Son mari se serait senti déshonoré si elle avait été forcée d'exercer un emploi, car les voisines auraient pensé qu'il n'était pas capable de pourvoir au bien-être de sa famille. Seule et oisive, Jacqueline regrettait amèrement d'avoir accordé à cet imbécile la seule chose qu'elle ne pouvait plus remplacer, sa beauté, certes, mais aussi la preuve de son intégrité. Elle ne pouvait même plus, en fermant les yeux, respirer le parfum nostalgique des frasques de son adolescence qu'elle s'était bien gardée de commettre en sa trop chaste jeunesse. Elle comprit alors pourquoi son cousin lui répétait toujours de "cueillir dès aujourd'hui les roses de la

[1]La Nouvelle-Calédonie [Caledonia = Écosse en latin] était le nom porté par le territoire qui correspond aujourd'hui à une partie de la province canadienne de Colombie-Britannique entre 1846 et 1886. En effet, en 1846, le *Traité de l'Orégon* partagea l'immense Territoire de l'Orégon entre les États-Unis [surtout] et l'Angleterre; et, en 1871, la Nouvelle-Calédonie et la colonie de l'île de Vancouver entrèrent dans la Confédération canadienne pour former la Province de Colombie-Britannique.

vie"... pour l'inciter à ne pas laisser son bouquet de printemps se faner. Ces fleurs irremplaçables, il faut les humer et les aimer quand elles sont fraîches et belles !

Pour l’inciter à profiter de sa jeunesse fugitive, il lui avait sculpté dans la langue qu'il aimait un poème que je ne peux m’empêcher de citer en ces lignes :

À toi, Jacqueline, *le Saut de la vie*

Il marchait lentement, empêtré dans ses skis,
Pressé d’atteindre enfin la pente et l’évasion.
Il ne remarquait rien, ni les vallons exquis,
Ni le ciel, pommelé de douces illusions.
Dans son dos s’allongeait l’invisible cortège
Dont les pas pointillés, de plus en plus petits,
Se perdaient à jamais dans l’horizon de neige
Au contour incertain, grisâtre et indécis.
Arrivé au sommet de la piste pentue,
Impatient de courir, il verrouilla ses planches
Et battit violemment de ses bâtons pointus
Le sol dur qui cabra sous lui sa croupe blanche.
La vitesse croissant l’enivra de plaisir ;
Un vent de liberté cingla de froid ses joues.
Il pouvait enfin vivre, exaucer ses désirs,
Savourer son bonheur et complaire à ses goûts.
Il riait dans le vent, voluptueusement,
Quand il vit tout en bas de la piste maudite,
Un fatal gouffre obscur qui ouvrait largement
Sa terrible mâchoire au rictus de granite.
Aussitôt dégrisé, l’homme voulut freiner ;
Mais sa vitesse crût au lieu de ralentir.
Irrésistiblement, la pente l’entraînait
Vers le gouffre où la mort allait l’anéantir.
Les yeux rivés d’effroi sur le béant abîme,
L’homme réalisa qu’il lui fallait mourir.
Vertigineusement, vers son destin ultime
Il glissait sans espoir, sans bouée à saisir.
Alors le froid creusa des rides dans sa peau.
Et le givre et la peur blanchirent ses cheveux.
L’effort voûta son dos comme sous un fardeau
Et sa main frissonna d’un tremblement nerveux.
La pente, si longue vue d’en haut, avait fui
Aussitôt comme un songe. Il revit en un rêve
Sa jeunesse sans fin, tous ces jours et ces nuits,

Puis la maturité exaltante mais brève.
Mais la mort attendait, la gueule grande ouverte.
Il redressa son front pour mourir dignement
Et fixa son bourreau, dont la silhouette inerte
Avec un cri d'horreur mit fin à son tourment.

Flattée, la jeune femme le félicita par gentillesse mais ne saisit pas vraiment le symbolisme de ces phrases peu conventionnelles.

Comme la plupart d'entre nous, Jacqueline atteignit cinquante ans sans même s'en rendre compte ; après, il était trop tard. Elle était "arrivée au sommet de la piste pentue" de sa vie, comme l'avait si poétiquement évoqué Eugène. Elle culbuta subitement dans la vieillesse et le temps se mit à fuir sans se retourner, comme s'il avait voulu narguer la malheureuse. Elle eut beau se mentir à elle-même, sa mémoire n'arriva plus à suivre la fuite de sa date de naissance qu'elle amputa sans vergogne de mois puis d'années entières, en espérant que personne ne se rendrait compte de la supercherie. Mais si elle trompait tout le monde, elle ne pouvait pas s'illusionner elle-même, et, dans son amertume, les regrets, les frustrations dévorantes l'induisirent à manger tout ce qui lui tombait sous la main, et son corps se mit à s'alourdir démesurément. Et comme si ce n'était pas suffisant, ou plutôt en conséquence de cet embonpoint, elle se métamorphosa en gorgone horriblement acariâtre. Un proverbe affirme : Mieux vaut épouser une conjointe dépourvue de beauté. Au moins elle ne changera point. Si tu épouses une belle, tu en épouses deux. Jacqueline devint très exigeante, très frustrée. Elle était obsessionnellement hantée par l'illusion qu'elle aurait pu épouser un meilleur parti et que cette erreur de choix avait généré cette interminable suite de frustrations et cette obésité accablante. Eugène, pour sa part, se consolait en tâchant de se convaincre avec cynisme que son surpoids la bannirait de ce monde à moyen terme. De plus, elle s'était mise à boire, car un ami qui représentait au Canada les vins de Bourgogne —en réalité plus charlatan qu'œnologue—, lui avait assuré que le bourgogne guérit l'obésité. On lui avait même garanti

qu'elle pouvait manger à satiété, elle qui n'était jamais rassasiée. Candide, elle avait voulu le croire. On aime toujours se fier à ceux qui flattent nos vices et nos faiblesses. N'est-il pas moins odieux de creuser sa tombe avec une fourchette qu'avec une pelle ? Jacqueline vécut tout de même soixante hivers. Elle paraissait alors vieille comme un dolmen dont elle avait d'ailleurs adopté les formes rustiques. Lorsqu'elle quitta enfin ce monde contre lequel elle avait tant geint, il fut impossible de lui trouver un cercueil adéquat. Même les fours crématoires régionaux se révélèrent trop étroits pour une possible solution par incinération. Ce fut l'ultime humiliation dont elle fut peut-être témoin depuis l'Au-delà incertain ! Un menuisier dut lui fabriquer en toute hâte une grande caisse en bois-blanc pour lui servir d'ultime carrosse sur les routes brumeuses de l'Éternité. Un Historien charitable tâcha de lénifier l'humiliation familiale en rappelant que la reine Anne d'Angleterre avait elle-même dû s'envoler vers son Voyage-sans-Retour dans une caisse à peine plus ornementée. Mais peu importe le carrosse pourvu qu'on ait le voyage. La saison estivale était passablement chaude cette année-là et l'embaumement n'était pas encore une pratique généralisée à la fin de la Guerre de Sécession[1], même si le lobby des embaumeurs avait réussi à soudoyer suffisamment de Congressistes Républicains pour rendre obligatoire cette pratique aussi inutile que rétrograde, puisqu'elle nous vient des anciens Égyptiens.

♥

Dix ans plus tard, le tatouage silhouetté de la belle Jacqueline, esquissé sur les pectoraux d'Eugène, s'était ridé, flétri, fripé comme l'était la peau du bonhomme, lorsqu'il mourut. Pour faire place au mari, on dut déménager l'encombrant corps de Jacqueline. Le curé et plusieurs témoins de la parentèle et de la municipalité vinrent, conformément à la tradition villageoise, assister à la levée et au transfert du

[1]Ce fut durant la Guerre de Sécession que les corps des Américains commencèrent à être "embaumés" pour éviter la putréfaction avant de renvoyer aux familles les soldats tués au combat. Sous la pression des lobbies de l'Industrie thanatopraxique qui fit voter des lois astreignantes, la coutume se répandit aux États-Unis, au Canada, en Angleterre et en Europe.

corps. Il fallait d’abord ouvrir la grande caisse qui tenait lieu de cercueil, pour reconnaître la dépouille afin de s'assurer qu’il n’y avait pas d’erreur sur la personne ou du moins sur ce qu’il en restait. Après quoi, on refermerait le cercueil et on le déplacerait. Telle était la coutume, à cette époque. Comme on soupçonnait que, selon toute probabilité, il ne resterait que quelques ossements disparates, après un séjour de dix ans dans un sol aussi gorgé d'eau que celui de cette province Pacifique du Canada, quelqu'un suggéra donc de regrouper dans le cercueil d’Eugène les ossements et les quelques vêtements de Madame qui n’auraient pas encore été réduits en poussière. Elle qui se montrait jadis si obsédée par la moindre poussière devait se rendre à l'évidence : on n'y échappe pas, même en cas de crémation !

Grâce à la maladie d'Alzheimer (qui n’était pas encore affligée de ce nom barbare) dont l’oncle Eugène était gangrené, il avait totalement oublié l’enfer qu’il avait subi avec son épouse, et il avait exigé dans un codicille de son testament que leurs deux squelettes fussent réunis dans le même cercueil afin de savourer le reste de l’éternité dans les bras de celle qu’il avait tant aimée durant les toutes premières semaines de son mariage. Il avait lu *Notre-Dame de Paris* dans sa version intégrale, et l’amour désespéré de Quasimodo pour Esméralda l'avait bouleversé au point qu’il avait promis de les imiter dans la mort. L’affreuse maladie avait au moins eu le bon goût d’effacer de son esprit, de façon intermittente, le souvenir des colères perpétuelles et exubérantes de sa belle Jacqueline qui avait, dans son esprit, retrouvé la charmante amabilité, la sveltesse et la grâce de ses vingt premiers printemps.

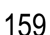
Maintenant, il était là le bon Eugène, enfin guéri à jamais de son incurable maladie, dans son cercueil béant, derrière les officiels qui affichaient un air craintif et un peu désabusé, tandis que le vieux fossoyeur éthylique tâchait d’arracher les clous rouillés qui gémissaient en d’horribles et sinistres grincements. Le menuisier souleva enfin le large couvercle plat de la grande caisse de bois blanc qui tenait

lieu de cercueil à Jacqueline et le bascula avec fracas sur le côté. Les personnes présentes contemplaient en silence, immobiles comme des statues, les mains à plat sur les joues et le nez, dans une sorte de prière muette doublée d'un simulacre de défense contre l'apparition macabre ; même si après dix ans, il y avait peu de chance pour que l'apparence et les remugles puissent trahir la moindre présence humaine. Mais le spectacle qui s'offrit à tous fut horrible. Contrairement à toutes les supputations, le cadavre n'était pas réduit à l'état de squelette. On voyait d'abord que la bouche de Jacqueline restait démesurément ouverte dans un terrible appel au secours. Quant à ses mains, elles se dirigeaient vers le haut en position de repousser le couvercle. Le bois blanc, à l'intérieur, portait les marques de profondes griffures.

Ma grand-tante Jacqueline avait été enterrée vivante, comme sans doute beaucoup de malades en état de coma cataleptique profond.



Ainsi mourut ma tante Jacqueline, conclut le patriarche, tandis que les trois autres vieillards frissonnaient d'horreur en se demandant s'ils ne devaient pas se faire enterrer avec un téléphone portable pour le cas où ce même malheur les frapperait eux aussi.



-13-
Le pitre

Tout le monde considérait Lucien comme un infatigable farceur, un adorable boute-en-train, un pitre toujours inassouvi dans son besoin de ravir la galerie. Il lui arrivait de raconter durant des heures les farces et les tours qu'il avait joués à son entourage. Faire rire n'était même plus un choix pour lui, mais un besoin vital. Ainsi se sentait-il vivre ! Ce besoin irrépressible de faire des blagues le possédait avec force. Dès qu'il passait quelques heures sans facéties, un malaise indéfinissable le saisissait, comme un drogué envahi par des symptômes de *manque* et possédé par une insuffisance d'alcaloïdes. L'ennui se transformait vite en abattement puis en accablement, et il lui suffisait de sentir le vide grandir en lui pour voir poindre le masque grimaçant d'une impitoyable dépression.

Devant ce besoin toujours insatisfait de "bouffonner" et de jouer des tours, Lucien avait plusieurs fois consulté des médecins du corps et de l'esprit. Ils lui avaient expliqué que, dans ses efforts à plaisanter, l'une des glandes de son cerveau produisait beaucoup d'endorphine, un produit chimique similaire à l'opium qui masquait la douleur grâce à un analgésique naturel. Cela lui insufflait un sentiment de grand bonheur, de totale plénitude et de bien-être intégral. En réalité, face à cette nécessité de toujours faire rire la galerie, Lucien se sentait très vulnérable à la dépression. Il ne voulait pas être un clown triste qui finit par arracher des sanglots à ceux qui l'aiment. On lui avait expliqué que, par des exercices physiques, il devait constamment stimuler son hypophyse et son hypothalamus qui produisent l'hormone du bonheur.

Outre le sport qu'il pratiquait allègrement, Lucien devait donc, chaque jour, imaginer des plaisanteries et des bons tours qu'il s’empressait de jouer à son entourage. Telle était

sa *drogue de survivance,* comme il appelait ses antidépresseurs naturels. Cela lui avait attiré bienveillance et même tendresse de la part de tous les êtres qui peuplaient son environnement, car ses blagues n'étaient jamais méchantes.

Pourtant, à dix-neuf ans, il avait fait un rêve étrange. Un clochard s'était présenté à lui pour lui demander l'aumône. Il avait d'abord refusé car il jugeait que chacun devait gagner son argent à la sueur de son front. Mais le vagabond lui avait dit :

—Veux-tu savoir qui je suis, Lucien ?

—Oui... Oui, bien sûr ! Qui es-tu ?

—Je suis un être que tu connais bien... Je suis... toi-même dans tes vieux jours

Cette idée avait soufflé un vent de panique dans son cœur ! Il lui avait donné une pièce de monnaie.



À vingt ans, Lucien fréquentait le campus de Surrey de l'*Université Simon Fraser,* une tour de verre qui éclairait de sa présence et de son savoir cette banlieue de Vancouver, frontalière des États-Unis. Il habitait d'ailleurs une maisonnette sur l'*Avenue* 0, une artère peu fréquentée qui longeait la frontière avec ce pays sans nom spécifique. Cette frontière n'était qu'un simple fossé de cinquante centimètres de profondeur. Rien à voir avec le Mur d'acier qui sert aujourd'hui de muraille infranchissable le long du Rio Grande, pour empêcher les Mexicains et l'ensemble du monde hispanique de trouver refuge dans ce pays censé accueillir avec générosité toute la misère du monde comme le prétend la Statue de la Liberté, laquelle est née, il est vrai, dans le pays des Droits de l'Homme[1].

Ce fut donc à SFU, entre deux cours magistraux, que Lucien se lia d'amitié avec une étudiante nommée Gertrude, une italo-suisse de son âge. Elle possédait la fraîcheur et la beauté de la jeunesse, mais on pouvait deviner que l'impitoyable embonpoint la reluquait avec convoitise comme une

[1] Cet idéal fut modifié en 2020 par le Gouvernement des États-Unis pour cesser de recevoir des réfugiés.

lionne sa proie, avec une espèce de jalousie cruelle, pour l'empêcher de goûter au bonheur d'être mince et svelte.

Lucien et Gertrude se fréquentèrent, à la grande surprise de leurs condisciples. Lucien, si audacieux avec tous, paraissait gauche et embarrassé lorsqu'il se promenait avec elle. Les parents de Gertrude lui expliquèrent que c'était souvent le cas pour les êtres les plus turbulents qui semblaient tomber dans une timidité paralysante lorsqu'ils se trouvaient devant les yeux d'une seule personne, et surtout devant le regard de l'être pour lequel ils éprouvaient des sentiments forts. Cette explication rassura un peu Gertrude, obnubilée par son propre aspect et toujours surprise de pouvoir plaire à un garçon. Elle n'était pas loin de penser, comme le comédien Groucho Marx, qu'un "garçon à qui elle plairait, ne mériterait pas son attention[1]."

Toujours craintive et scrupuleuse, Gertrude accepta donc des randonnées dominicales avec Lucien. Leur première sortie fut à Granville Island. Ils passèrent une journée exquise quoique épuisante à visiter cet ancien quartier hippy, achetèrent une baguette de pain et de la charcuterie française pour manger sur le pouce au bord de l'eau. Quelle belle journée ! Puis ce fut l'étonnante boule étoilée de Science World avec toutes ses expériences scientifiques. Le dimanche suivant, Gertrude trembla comme une feuille d'érable en automne en franchissant la passerelle suspendue de Capilano. Après quoi le Musée d'Anthropologie lui démontra que les Amérindiens avaient peuplé la région plusieurs millénaires avant les Blancs. Elle découvrit aussi, à sa grande surprise, que les autochtones possédaient des esclaves bien avant l'arrivée des Européens, car, quelle que soit la civilisation, les riches paresseux ont toujours fait faire leur travail par les pauvres, en les payant le moins possible... ou pas du tout ! Un dimanche, ils se promenèrent autour du Parc Stanley tout au long de son front-de-mer. À une autre occasion, ils musardèrent dans une exposition de peintures populaires, à contempler les dessinateurs-caricaturistes ; une autre fois, ce

[1] Groucho le disait au sujet des clubs sociaux: «Je ne choisirais jamais un club social qui s'abaisserait à m'accepter comme membre.»

fut l'aquarium...

La vie était belle. Parfois, Lucien prenait la main de Gertrude et ils allaient ainsi, le nez au vent du Pacifique, main dans la main, comme deux amoureux, comme la reine Victoria en compagnie de son amant et garde du corps Abdoul Karim. Elle sentait que, en son cœur, les sentiments s'épanouissaient comme des fleurs sauvages, même si elle continuait de douter qu'on puisse l'aimer. Un après-midi, Lucien l'embrassa sur les lèvres. Oh non ! Pas un long baiser profond comme dans les films américains ; pas un baiser glouton semblable à deux bouches affamées qui cherchent à s'entre-dévorer comme dans les films français, mais un baiser, si léger, si aérien, qu'il ne pouvait être qu'affectueux et galant.

Ce ne fut que le mois suivant que Lucien se décida à avouer à son amie :

—Gertrude, j'aimerais t'inviter chez moi, ce soir. J'ai préparé un petit repas intime au Champagne.

Elle accepta aussitôt. Elle avait longuement réfléchi à cette éventualité, et, après mûre réflexion, avait décidé d'accepter une soirée en sa compagnie. Désormais, elle le connaissait bien et lui accordait une confiance absolue. Elle était encore vierge à dix-huit ans et se sentait un peu comme une laissée pour compte anachronique et ringarde. Elle avait, à plusieurs reprises, entendu les filles de son âge railler méchamment toutes celles qui avaient, volontairement ou pas, conservé cette tradition. Elles parlaient d'elles avec condescendance. Certaines dévergondées se vengeaient ainsi de la *morgue vertueuse* de Gertrude, comme disait l'illustre Fiodor Dostoïevski.



Le vendredi 28 au soir, Lucien conduisit donc Gertrude chez lui. Elle tremblait d'émoi et d'angoisse, mais Ciel ! Qu'elle était donc heureuse ! Lui-même semblait profondément ému, et, de ce fait, il commit plusieurs maladresses (il renversa de la sauce, de la limonade et du café) au cours du repas somptueux qu'elle s'efforça d'apprécier en dépit de sa

réticente pour les agapes trop plantureuses qui lui donnaient des sueurs froides pour sa ligne. En entrant, elle vit que la table était dressée. Deux belles assiettes en porcelaine de Limoge. Tout était bien propre. Lucien alluma les bougies rouges du chandelier d'argent qu'il avait acheté chez un brocanteur. Elle contemplait, dans le plus grand silence, les flammes qui venaient danser dans les yeux de son Lucien trop gêné pour risquer la moindre blague. Ses lèvres souriaient. Aucun des deux ne soufflait mot, tant ils se montraient émus et même angoissés par la soirée qui allait s'ensuivre. Serait-elle à la hauteur ? L'inquiétude la rongeait. Elle avait passé plusieurs heures à la bibliothèque pour éplucher des livres spécialisés, en quête de conseils sur la marche à suivre et le comportement le plus adéquat. Elle avait même consulté un site internet mais avait tout refermé subitement, prête à vomir. Il fallait absolument qu'elle soit à la hauteur de ce premier essai !

Lucien n'était pas moins inquiet en préparant les deux assiettes de hors-d'œuvre et les steaks hachés sur un lit de purée Mousseline. Il avait déjà fait ses premières armes avec une petite amie qui, en guise de plaisir, lui avait transmis une éruption cutanée. Depuis ce moment, il avait presque fait vœu de chasteté, tant ce genre d'herpès l'avait effrayé avec ses démangeaisons, sa fièvre et ses migraines. Puis les boutons avaient progressivement disparu et Lucien se croyait définitivement oublié par le mal. Dans quel pétrin s'était-il engagé ce soir ? Décidément, il avait le don de se créer des problèmes insolubles.

Le repas clôturé par une portion de tarte aux pommes, il embrassa doucement Gertrude sur le front et l'amena religieusement dans sa chambre. Elle tremblait comme une feuille, et lui aussi, car ils savaient tous les deux que leur soirée allait sans doute les marquer pour la vie. Il était vingt-deux heures. Il lui demanda tout bas, dans un souffle, de se dévêtir complètement et de s'allonger sur le lit, après avoir éteint la lumière. Elle en fut rassurée car les bourrelets de son corps, rares mais peu amènes, la laissaient fort inhibée.

Elle était si craintive de déplaire à celui qu'elle aimait déjà d'un amour qui allait sans doute se cristalliser ce soir dans ses bras !
—Je reviens tout de suite. Je vais me déshabiller. N'allume pas la lumière. On va s'aimer dans le noir.
—D'accord, répondit-elle, fort rassurée de cette initiative qui apaisait un peu ses angoisses.

Lucien se montrait vraiment d'une délicatesse rare. Elle attendait, suant sa peur sous le drap qu'elle avait tiré sur elle. Soudain elle entendit la porte s'ouvrir. La voix de son chéri lui demanda dans un souffle :
—Tu es prête ?
—Oui, répondit-elle.

Dans le silence impressionnant qui servait d'ambiance singulière à l'obscurité la plus totale, elle discerna un frôlement, un glissement... Son Lucien s'approchait à tâtons dans un bruissement. Il arriva à la tête du lit :
—J'enlève le drap ! murmura-t-il.
—Oui !

Elle sentit l'air frais lui caresser le corps et soudain une lumière aveuglante envahit l'espace... et, comme dans un cauchemar, elle vit que la chambre était pleine de visages hilares. Les étudiants de son cours riaient à gorge déployée tandis que crépitaient quelques flashes. L'horreur absolue !



Un mois plus tard, Lucien était allongé sur son lit, lorsque tout à coup sa lumière s'alluma violemment. Cela lui rappela sa dernière soirée avec Gertrude, quand il avait lui-même appuyé sur l'interrupteur électrique de sa chambre. Il entendit claquer la petite fenêtre d'acier du judas. C'était le bruit que faisait le gardien avant d'ouvrir sa porte toutes les heures pour vérifier que les nouveaux détenus du pénitencier d'Abbotsford ne cherchaient pas à fuir leur châtiment en se réfugiant dans la mort.
—Ça va, Lucien ?
—Oui ! Enfin... Ça pourrait aller mieux !
—Tu verras ; six ans de prison, ça passe relativement vite.

Avec les "remises de peine", si tu te comportes bien, tu n'en feras que quatre ! Garde courage, Lucien !
—Merci !

Ce fut sa dernière "blague". Mais il ne s'en remit jamais, et, ainsi marqué par le destin des mauvais garçons qui avaient été stigmatisés par la prison, rudoyés par de robustes gaillards et molestés par des détenus pervers en manque, il finit ses jours dans les champs et les bois. Ce style de vie paraît fort bucolique par la pensée pour pique-niquer ou camper au grand air, mais, croyez-moi, il ne l'est pas. On finit toujours dans un fossé, à demi dévoré par les rats et les charognards. Jusqu'à sa mort il se rappela le clochard qui lui avait dit un jour : «Je suis toi-même, quand tu seras vieux !» Peut-être le disait-il à tout le monde, simplement pour stimuler leur générosité !

Quant à Gertrude, elle ne voulut plus jamais entendre parler d'amour masculin. Toutefois elle donna la vie à deux enfants... par insémination artificielle.

"En mai 1940, Marius Hautberg fut autorisé à passer quelques brèves journées de permission auprès de son épouse, à l'occasion de la naissance de sa fille Marie-France." [p.122]



-14-

La fête d'adieu

Les salles de classe représentent des microcosmes de notre société avec leurs leaders et leurs parias, leurs marginaux et leurs nantis, leurs parasites et leurs exploités, leurs épigones et leurs meneurs. Évangéline n'avait vraiment pas eu de chance dans la vie. À douze ans seulement, elle avait déjà goûté à tout ce qu'un enfant peut connaître de pire. Le jour de ses cinq ans, elle avait appris que ses parents, ses chers parents qu'elle croyait unis à jamais, allaient se séparer. Elle était habituée aux sempiternelles disputes qui, chez elle, tenaient vraiment lieu de décor sonore familial. Sa mère, Louise, se sentait profondément insatisfaite de son rôle de mère et de ménagère. Elle pensait avec raison que son intelligence pouvait beaucoup mieux contribuer à la marche de la société. Quant à Gérald, son père, il passait son temps à se plaindre de son travail, de ses supérieurs qui abusaient de leur pouvoir, et de ses subalternes qui ne se résignaient que de mauvaise grâce à son autorité. Un psychologue plein d'ingéniosité, avant-gardiste dans le farfelu, avait conseillé à ses parents d'inverser leurs rôles pour le bien de tous. La mère avait donc trouvé un emploi qui la satisfaisait pleinement. Le père pour sa part se mit à tenir le ménage de la maison, et —à grand renfort de livres de cuisine— essaya de développer quelque talent culinaire.

L'échange avait fort bien réussi. Tout le monde se sentait heureux. La mère rapportait chaque soir à son mari les commérages du bureau, comme lui-même auparavant. Il lui racontait à son tour le nouvel épisode du feuilleton télévisé de l'après-midi qu'elle avait fidèlement suivi pendant

des années. Ainsi la famille retrouva le calme et la stabilité.

Lorsque leurs amis apprirent le renversement des rôles traditionnels, ils se montrèrent amusés et surpris. La mère de Louise taquina son gendre en l'appelant : "L'homme au foyer", ou "l'empereur du foyer"... Cela semblait amuser Gérald qui s'efforçait d'exécuter avec grand soin toutes les tâches ménagères et familiales, aidait les enfants à faire leurs devoirs et à étudier leurs leçons, et réparait la voiture ou la machine à laver lorsque cela se révélait nécessaire.

♥

L'été arriva avec son soleil éblouissant. Gérald se mit à passer ses après-midis à tondre le gazon, à se bronzer le teint ou à regarder la télévision. Il trouvait même le temps d'amener Évangéline à la plage et aux cours de piano. Imperceptiblement, en arrivant fatiguée chaque soir, Louise commença à ne plus trouver cette situation familiale très drôle. Des amies lui lancèrent avec quelque ironie des phrases telles que : "*Je ne sais pas comment tu fais, Louise, pour garder un mari qui se laisse entretenir par sa femme. Moi, j'aurais vite fait de jeter ce paresseux dehors*." Au début, ces remarques vénéneuses laissaient la mère d'Évangéline indifférente. Mais, à la longue, elles finirent par saper son fragile bonheur. Elle se sentit à nouveau exploitée par la vie et par son entourage.

Les rapports entre les parents d'Évangéline se gâtèrent rapidement, à tel point que, le jour de ses cinq ans, on annonça à la fillette désemparée que la famille allait se disloquer comme la banquise du Saint-Laurent sous les douceurs du printemps. Le juge qui prononça le divorce accorda à la mère la garde de l'enfant ainsi que la maison. Le père dût s'établir ailleurs. Le juge se tourna alors vers Gérald pour lui dire :

—J'accorde mille dollars par mois à Madame votre ex-épouse, pour l'entretien de votre fille Évangéline !

Et à la surprise de tous, Gérald s'exclama :

—Merci bien, Monsieur le juge. J'apprécie beaucoup votre générosité ! Je vous promets que moi-même, lorsque j'aurai trouvé du travail, j'essaierai de lui donner quelque-chose !

Tout le monde fut alors secoué d'un fou-rire général et irrépressible, y compris les couples formant une longue colonne dans le couloir en attendant que le juge-exécuteur tranche leur nœud conjugal d'un simple paraphe. Le juge fut le premier à retrouver son calme. Il exigea le silence en menaçant de faire évacuer la salle si l'agitation persistait. Tout le monde se tut, de peur que le divorce de chacun ne fût encore retardé de quelques jours.

♠

Pour Évangéline, désormais sans père ni repère, la vie allait prendre un visage totalement imprévu. Avec un nouveau compagnon dans la maison, le bonheur quitta totalement le cœur de la fillette. Puis les disputes recommencèrent sans tarder. Lorsqu'elle eut huit ans, sa mère lui annonça avec un sourire de bienheureuse qu'elle allait avoir un autre père. Il s'appelait Andrew. Il avait deux garçons, Charles, 13 ans, et Albert, 16 ans.

L'idée d'avoir un nouveau père "en bonne et due forme" la laissa indifférente car elle y était habituée. Certes, elle aurait préféré son propre papa. Mais c'était ainsi ! Les adultes se soucient davantage de leur propre plaisir que de l'intérêt de leurs enfants.

Pour ce qui était d'Albert et de Charles, Évangéline se réjouit d'avoir deux grands frères qui la défendraient contre les méchants camarades. Mais bien vite elle se rendit compte qu'elle devait se méfier d'eux plus encore que de ses faux amis. Seuls les Conseillers de son école entendirent parler de ce sujet délicat. Quelques contacts furent pris avec sa mère Louise, mais celle-ci éluda le problème en prétendant que seule l'imagination de la fillette avait forgé ces contes. Elle

ne tenait pas à ébranler son nouveau ménage. Elle préférait sacrifier sa propre fille.

Le Conseiller rangea donc le dossier d'Évangéline dans le tiroir de l'oubli.

♥

Lorsqu'elle atteignit l'âge adéquat, Évangéline arriva dans ma classe. C'était une grande fille maigre et efflanquée, gentille et travailleuse mais totalement rejetée par ses camarades. Un immense besoin d'affection paternelle la poussait irrésistiblement vers son professeur. Personne ne pouvait supporter ses cheveux sales. Elle devint immédiatement le paria que personne ne désirait comme voisine et encore moins comme amie. Autour d'elle se faisait le vide. On tirait son pupitre. On s'en éloignait.

♣

Un jour, le professeur fut avisé de son départ. Ses parents déménageaient en Saskatchewan pour des raisons d'emploi.

—Ainsi, tu vas nous quitter. On va te regretter, dit le professeur par charité. Et toi ? Est-ce que cette classe va te manquer ?

—Euh... Oui,... un peu, répondit Évangéline pour rendre la gentillesse.

—Vendredi prochain sera ton dernier jour ici. Que voudrais-tu faire cet après-midi-là ? C'est toi qui décides : une fête d'adieu ? un concours d'art ? une excursion ? un pique-nique au parc de Holly ? Que choisis-tu, Évangéline ?

La fillette réfléchit un instant puis répondit avec des yeux brillants de bonheur :

—Je voudrais une... danse de classe.

♦

Le vendredi arriva. À ma demande, quelques élèves

avaient tendu des guirlandes de papier multicolore. Une affiche souhaitait bonne chance à Évangéline dans son nouvel environnement saskatchewanais.

Au fond, le professeur était heureux de la voir partir. Elle allait ainsi avoir la chance de commencer sur un pied nouveau dans une toute nouvelle classe. Elle pourrait se faire des amis. Cet âge est cruel et sans pitié. Ses premières années scolaires dans le même groupe d'Immersion française, en butte aux mêmes préjugés, avaient déjà imprimé une influence assez néfaste en entravant un développement psychologique équilibré.

À treize heures s'ouvrit enfin la fête d'adieu et les derniers moments d'Évangéline dans cette classe. Elle avait revêtu une jolie robe rouge à pois blancs, et attendait, les yeux pleins d'espoir et de merveilleux, qu'un prince charmant voulût bien venir la faire danser. Assis à son bureau, le professeur observait avec inquiétude toutes ces adolescentes qui papillonnaient autour des quelques garçons suffisamment audacieux pour oser danser.

Comme d'habitude, Évangéline restait désespérément seule, debout dans un coin, comme le paria méprisé qu'elle avait toujours été depuis sa plus tendre enfance. Les yeux encore brillants d'espoir, mais déjà quelque peu inquiets, elle observait à la dérobée les groupes de jolies filles qui gardaient les garçons prisonniers de leurs cercles froufroutants. Le professeur pressentait que jamais aucun de ces garçons n'oserait aller inviter Évangéline à danser, de peur de devenir la cible des plaisanteries les plus cruelles de la part des autres élèves ; à moins que ce ne fût le jolicœur de la classe.

—Pour la danse d'ouverture, lança le professeur de sa voix qui se voulait enjouée, ce sont les filles qui invitent les garçons.

La décision partait d'un bienveillant calcul : donner à Évangéline l'occasion d'inviter un garçon à danser. Avec un peu de chance, et comme c'était un bal en son honneur, le

"cavalier" potentiel n'aurait peut-être pas l'audace de lui refuser.

Mais avant que la fillette solitaire n'eût le temps de réagir, tous les garçons se trouvèrent subitement réquisitionnés par les plus audacieuses. Quant aux deux charmeurs de la classe —les deux jolicœurs , devrais-je dire— qui avaient en permanence cinq ou six prétendantes à leurs talons, il n'y fallait point songer.

La danse d'ouverture se poursuivit. Les couples s'agitaient au centre de la piste, débarrassée de ses pupitres pour la circonstance. Le soleil entrait à flots par les fenêtres partiellement obturées. Seule Évangéline, debout dans un coin, restait comme à l'accoutumée en marge du groupe. Elle observait la scène de ses yeux désormais minés par l'inquiétude.

Il fallait absolument agir, faire quelque chose ; mais quoi ? Soudain, le professeur eut une idée. Il choisit le moment d'agitation qui suivit la fin de la danse d'ouverture, lorsque les uns et les autres allaient se rafraîchir du côté du buffet, pour faire un signe discret à Quentin, le jolicœur le plus populaire du groupe auprès des filles. Ce dernier s'approcha du professeur qui lui glissa à voix basse :

—Je te donne cinq points sur ta *note de bonne conduite et de participation*, pour chaque danse que tu feras avec Évangéline. Mais il ne faut surtout pas qu'elle l'apprenne ; sinon, tu n'auras rien. Ne le dis pas aux autres filles !

—Ça marche ! répondit simplement Quentin avec un sourire complice.

Dès que le marché fut conclu avec l'un, le professeur appela Morgan, le deuxième charmeur de la classe qui s'empressa d'accepter le marché avec un immense plaisir. Il savait en effet que, selon le règlement, les *notes de conduite et de participation* pouvaient être utilisées pour annuler un pensum ou une retenue après l'école. Or ces deux garçons, parti-

culièrement indisciplinés, montraient d'immenses besoins dans ce domaine.

À partir de ce moment, et devant les yeux médusés de la classe qui y perdait son latin, Évangéline ne manqua aucune danse. Elle tourbillonna toute l'après-midi, les yeux brillants de bonheur, les cheveux fous et les joues écarlates. À peine avait-elle quitté les bras de Quentin que Morgan venait la chercher ; et il n'était pas question qu'un autre garçon leur prît Évangéline. Pour ce qui fut des filles du groupe, certaines affichaient des visages déformés par la jalousie et des attitudes très négatives au point de refuser toute danse avec les autres garçons. Le professeur en surprit quelques-unes qui intriguaient à voix basse et tramaient peut-être une vengeance en jetant des regards de rancune et même de mépris vers Évangéline. Quant à cette dernière, elle dansait sans se soucier de toutes ces aigreurs malveillantes. Son dernier bal fut, pour elle, particulièrement inoubliable.

Avant de partir, après que la cloche eût interrompu, à regret, cet après-midi d'adieu, elle griffonna un mot sur une feuille de papier, le plia et le glissa discrètement entre les mains du professeur toujours assis à son bureau. Elle lui serra la main et partit pour ne plus revenir. Le professeur sortit alors le message et l'ouvrit. Un cœur était dessiné près de la signature d'Évangéline :

« *Monsieur, Merci d'avoir été si gentil !* »

Avait-elle deviné ?... Il ne le sut jamais !

♥

-15-

Les anges gardiens

Cette histoire me fut contée un samedi avant midi, lors d'une rencontre de francophones et de francophiles dans un restaurant de Surrey, ville de l'immense banlieue vancouvéroise. Le Grand Vancouver couvre une étendue gigantesque de 80^{km} (vers l'Est) par 40^{km} (du Nord au Sud). Cette vaste agglomération de 3,5 millions d'habitants touche déjà la frontière des États-Unis, où un modeste fossé de cinquante centimètres de profondeur marque depuis 1846 le 49e parallèle (approximatif). Bordant ce fossé, une petite route appelée *Avenue* 0, est le premier axe Est-Ouest d'arpentage, tracé pour borner cette même frontière ainsi que la première rangée de townships. De cette avenue au nom peu orthodoxe, partent les rues, vers le Nord... ou, du moins, vers ce qui était le Nord à la fin du XIXe siècle. Le Nord magnétique a dérivé d'année en année en fonction des mouvements du magma au cœur de notre planète Terre. Ainsi, les rues et les avenues ne correspondent plus à l'orientation magnétique originelle, lorsque les arpenteurs anglais partagèrent la terre canadienne, après en avoir expulsé les Indiens et les Métis, pour accommoder les vagues de miséreux qui proliféraient alors en Angleterre victorienne. C'était le sous-produit de leur Révolution industrielle, rejoint plus tard par ceux qui fuyaient les Îles britanniques au moment des Guerres mondiales, pour se réfugier dans notre paisible Canada.



Mais revenons à notre curieuse histoire, après en avoir dressé les décors. Au bord de cette Avenue 0, face au Sud, habitait naguère Mélanie, une vieille dame de quatre-

vingt-quatorze ans, dont le corps avait, depuis plusieurs années, renoncé à servir efficacement l'esprit. Dès la fin de la IIe Guerre mondiale, Mélanie occupa cette maison, si coquette du temps où l'éclat de ses murs était périodiquement rafraîchi par la grâce de quelque peinture. Mélanie adorait voir vivre les Américains par-dessus leur frontière. Il lui arriva maintes fois d'écouter des soldats survivants revenus des champs de bataille d'Europe, raconter leurs aventures bouleversantes et parfois rocambolesques, tel le sergent Alvin York qui, à la fin de la Grande Guerre, assura avoir tué à lui tout seul 25 Allemands et capturé 125 prisonniers armés de 30 mitrailleuses. Alvin, lui, n'était muni que d'un fusil et d'un pistolet ! Ah! Qu'elle était joyeuse, Mélanie, en colportant ces tartarinades !

Pour ce qui était de l'immigration illégale, les autorités américaines savaient que les Canadiens étaient trop bien chez eux pour émigrer illégalement vers cette jungle de Liberté qu'étaient les États-Unis, comme cela se faisait à partir du Mexique, sur la frontière méridionale. Car entre le violent et le doux, c'est la chère Liberté qui opprime. Par contre, les Canadiens n'ignoraient pas que chaque péripétie sociale ou politique, chaque loi d'expulsion ou anti-migratoire[1], chaque guerre que provoquaient les lobbies de Wall Street pour nourrir leur business et engraisser leurs fortunes, déclenchaient de puissantes vagues migratoires de jeunes Américains en direction des dix provinces canadiennes : objecteurs de conscience, déserteurs, insoumis. Même les criminels en fuite, passibles de la peine de mort ou de la prison à perpétuité, prenaient en toute hâte le chemin du Canada dont les lois interdisent l'extradition vers des pays qui appliquent la peine capitale. Quant au traitement des détenus dans les prisons canadiennes, les Américains classaient nos pénitenciers dans les *Cadillac Jails.* C'est tout dire !

[1] Ce fut le cas lorsque les É-U interdirent l'arrivée de réfugiés irlandais catholiques en 1850, car la population protestante de Nouvelle-Angleterre craignait que cette région ne soit troublée par les papistes. Il en fut ainsi en 2017 avec les lois du président Trump qui interdisaient l'immigration de sujets islamiques en provenance de sept pays musulmans.

Mélanie savait que le vieil homme qu'elle avait longtemps pu apercevoir, là-bas, au-delà du ruisselet frontalier, dans sa vieille masure, et qui avait un jour été emporté par une vieille Cadillac noire, démodée, en guise de corbillard, avait combattu dans les Ardennes, lorsque les nazis dissimulés dans des uniformes américains avaient contre-attaqué les troupes de l'Oncle Sam et les avaient bousculées. À son retour de France et de Belgique, on avait pavoisé sa maison d'une foule de drapeaux américains et de cocardes tricolores. Le bourg frontalier de Blaine l'avait célébré comme si, à lui seul, il avait vaincu Hitler et son Axe du Mal. Le maire l'avait qualifié de Héros immortel. Son voisin, d'origine russe, avait déclenché une terrible polémique et une vague de haine insondable en prétendant que, si les Américains avaient vaincu les Japonais, c'était surtout les Russes qui avaient défait Hitler, car l'Oncle Sam n'était intervenu sur les champs de bataille français qu'à la toute fin des deux guerres mondiales dans le seul but d'empêcher les Russes d'imposer des régimes communistes en Europe occidentale. On lui avait répliqué que c'était la complicité de Staline qui avait rendu possible l'invasion de la France par Hitler au tout début de la guerre. Puis l'animosité des Blainois et les menaces de mort proférées au téléphone par des voix inconnues de patriotes exacerbés avaient forcé le Russe à déménager au plus vite. Tous ces souvenirs se bousculaient dans la pauvre tête de Mélanie en contemplant ce fragment de territoire américain qui lui servait presque de *Mer de Sérénité* pour emmagasiner sa dose quotidienne de calme et de quiétude.

—Veux-tu une bière, Mélanie ? lui demanda par geste l'un des trois hommes qui l'entouraient en fumant.

—Non merci, répliqua-t-elle en secouant la tête.

Elle connaissait fort bien Marcus et les deux autres, Jonathan et Albert, qui lui avaient sauvé la vie dix ans plus tôt.

♥

Cela se passait en 1989. Loin au-delà de l'horizon, le fameux *Mur de Berlin* s'écroulait sous les marteaux des touristes. Ils venaient arracher des souvenirs à ce monument historique qui avait stigmatisé la Guerre froide et la bêtise humaine stimulées par les grands financiers internationaux. Cette année-là les Russes quittèrent l'Afghanistan après neuf ans de guerre inutile contre les moudjahidines islamiques, lourdement armés par la CIA américaine. La guerre avait fait deux millions de morts dont 15 000 Russes. Les moudjahidines, désormais armés jusqu'aux dents par l'Oncle Sam, allaient séance tenante retourner toutes ces armes américaines contre le Monde Occidental, dont *la Liberté, l'Égalité et la Fraternité* blessaient les interdits moraux des intégristes, car ni le Coran ni la vieille Bible ne croyaient à la Liberté de choisir sa voie ; quant à l'Égalité et la Fraternité, elles n'étaient possibles qu'avec les coreligionnaires... et encore, ceux de la même secte ! Monsieur Bush senior devenait président des États-Unis et se préparait à déclencher une guerre sous un fallacieux prétexte, en fait pour s'approprier le pétrole d'Irak. Quant au deuxième président Bush Junior (désireux d'augmenter les bénéfices des profiteurs de guerre américains qui fournissaient matériel et vivres), il ne put résister à créer de toutes pièces une deuxième Guerre d'Irak à laquelle il ajouta celle d'Afghanistan, sans doute pour faire bon poids et bonne mesure. La première tuerait 700 000 hommes, femmes et enfants, et la deuxième 60 000 ainsi que des milliers d'Américains pauvres : les soldats. La guerre est toujours assoiffée du sang des pauvres. Rappelons le discours significatif prononcé par le Très Honorable Charles James Fox dans son intervention au Parlement britannique de 1781 afin de critiquer un énorme emprunt de guerre : «S*i une nation peut être stimulée par l'excitation d'une guerre, par l'espoir de conquêtes et par la loterie hasardeuse de la victoire, lorsqu'elle ne risque aucune augmentation équivalente de taxes, le jeu sera joué avec un empressement ardent* ; *les motifs de guerre seront examinés superficiellement*

et les carnages des batailles lointaines ne causeront qu'une tristesse passagère[2]*.*» Ce texte montre bien que la classe affairiste se moque bien des malheurs de la guerre pour n'en retenir que les bénéfices qui n'atteignent jamais les combattants.

À la mort de son mari, donc, Mélanie était restée seule. Quoique déjà fort âgée et presque sourde, elle suivait avec grand intérêt toutes ces guerres initiées par des multinationales pétrolières, peu soucieuses des hécatombes que leurs politiques engendraient. Grâce au sous-titrage télévisuel, Mélanie pouvait suivre les émissions d'information, en dépit de sa surdité grandissante qui l'enfermait dans un monde clos et une solitude sans espoir. Elle vivait seule dans sa grande maison, sans aucune crainte, car elle savait que les vagabonds impénitents, les fugitifs de passage et les tristes sires en quête de méfaits ne pouvaient s'intéresser à elle pour quelque raison que ce fut. Les premiers savaient fort bien qu'elle était pauvre ; ce n'était un secret pour personne et la subtile Mélanie ne manquait jamais une occasion de proclamer son dénuement et même sa détresse, à tel point que certaines bonnes âmes l'avaient signalée aux Services Sociaux qui, eux, avaient décidé, après vérifications bancaires, qu'elle n'avait aucun besoin de l'Aide publique.

Les fugitifs de passage fuyaient la chaise électrique américaine. Ils redoutaient aussi l'enfer carcéral des États du Sud et les viols multiples infligés aux plus faibles dans les prisons de l'Oncle Sam. Tous ces vagabonds *desperados* venaient donc se livrer volontairement à la Police Montée du Canada, comme à des Bons Samaritains. Mélanie ne les craignait pas non plus, car elle savait bien que tous ces proscrits s'éloignaient de la frontière pour se fondre dans la région la plus peuplé du pays, large de 200 km de large, tout au long

[2] Earl Russel, *The Life and Times of Charles James Fox*, Richard Bentley, Londres 1866. Vol.I, p.235. "If a nation can be buoyed up by the excitement of war, the hopes of conquest, and the gambling chances of victory, without any corresponding increase of taxes, the game would be played with eager readiness ; the motives for hostilities would be lightly examined, and the distant bloodshed of a battle would cause only a transient sorrow." Rappelons que l'Armée anglaise était à l'époque composée essentiellement de mercenaires allemands, écossais et irlandais.

du 49e parallèle, dans laquelle s'entassaient 90% de la population canadienne. Les bisons de jadis se blottissaient eux aussi les uns contre les autres lorsque le froid glacial du Grand Nord venait pétrifier le pays sous une chape de glace et durcir le sol sur un bon mètre de pergélisol, à tel point que, au Québec, les morts de l'hiver attendaient patiemment le printemps dans une cabane singulièrement nommée *le charnier*, avant d'être inhumés dans une terre plus accueillante.

Pour ce qui était des tristes sires en vadrouille, qui pouvaient repérer les femmes solitaires et envahir leur domicile pour tout autre chose que l'argent, Mélanie avait la conviction que l'âge l'avait plus au moins immunisée contre cette catégorie de funestes criminels. Aucun bandit sérieux ne s'intéresserait à elle. Mais... gare aux bandits... pas sérieux ! Chacun sait que rien n'est plus dangereux que de se croire à l'abri de ces multitudes de scélérats pour lesquels la peur du gendarme et de la prison est le seul rempart contre la délinquance et le crime.

♥

Un soir d'été, dix ans plus tôt, Mélanie rêvassait paisiblement en respirant l'air tiède du soir. Sur sa droite, les rougeurs du couchant s'estompaient rapidement au-delà de la grande île de Vancouver, aussi vaste que les Pays-Bas. Soudain, deux hommes passèrent devant elle sur cette Avenue 0.

—Bonsoir ! lança l'un d'eux, sur un ton assez haut mais qui se voulait amical.

—Bonsoir ! répondit Mélanie, en sentant un frisson lui hérisser l'échine.

Dès qu'ils eurent disparu, Mélanie se leva et entra chez elle. Elle était trop éloignée de ses voisins immédiats pour demeurer ainsi seule. Les rougeoiements du "*soir qui penche*" disparurent en un clin d'œil, et la lune fidèle vint se poster au sommet d'un nuage laiteux, dans le coin le plus

sombre du ciel, pour aider les rares piétons à ne pas franchir le fossé frontalier par inadvertance. En boitillant, Mélanie alla vérifier son verrou puis s'installa devant le téléviseur pour repousser un peu plus loin encore les limites de la vie, car dormir, pensent les vieux, c'est mourir un peu.

Elle s'était assoupie devant son petit écran lorsqu'un grand bruit de vitre brisée la tira de son premier sommeil. Elle ouvrit les yeux dans les ténèbres presque totales, et les lueurs bleutées de son écran vinrent danser de nouveau sur ses rétines inquiètes.

—Tiens ! Tiens !... Qu'est-ce que c'est ?

Cette vitre brisée, ce n'était pourtant pas un bruit venu de son téléviseur. L'émission en cours consistait en une divagation interminable d'un prêcheur américain qui, entre deux sollicitations d'argent, tentait de faire croire que le combat d'Armaguédon était aux portes de notre tranquillité. Mélanie changea de chaîne pour ne pas entendre cet oiseau de mauvais augure. Soudain, la porte de la rue s'ouvrit en coup de vent sous la poussée d'une épaule. Deux hommes surgirent dans le salon en hurlant une bordée d'injures et de menaces :

—Bouge pas ou t'es morte... Où est ton mari ? Où est l'argent ?

Terrorisée par cette double intrusion et par les cris irritants, Mélanie se mit à hurler de peur.

—C'est pas la peine de crier ! Ici personne n'entend rien. Si t'as pas d'mec, c'est mieux ainsi. On aurait été obligé de le tuer, peut-être !

—Que voulez-vous ? dit-elle enfin.

—Où est ton argent ?

—J'en ai pas ! J'aimerais bien en avoir. Je vis sur le BS[3]. Mon portefeuille est là dans le sac à main. Y'a quasiment rien dedans !

[3] Bien-Être Social ou Aide-Publique.

L'un des deux voleurs s'empara du sac, ouvrit le porte-feuille et s'écria :

—Y'a que 10 piastres ? Où est ta cachette ?

—J'aimerais-bien en avoir une !

—Je vais te rafraîchir la mémoire, moi !

Il lui donne une claque retentissante sur la joue. Elle se met à hurler.

—Tu vas fermer ta gueule. De toute façon, personne ne peut t'entendre. Tu dois nous donner ta cachette ou alors tu vas finir ta nuit en enfer, c'est tout !

L'un d'eux lui tordit le bras et lui tira les cheveux.

—Aïe ! Aïe ! J'ai de l'arthrose ! Vous me tuez ! J'ai pas d'argent !

Soudain, la porte du sous-sol s'ouvrit sous un formidable coup de pied. Un groupe d'individus armés de gourdins et de barres de fer envahit le salon et commença à assommer les deux voleurs. Mélanie faillit bien mourir de frayeur devant tant de violence. L'un des intrus se pencha vers elle pour la rassurer :

—N'ayez pas peur, Mélanie. Nous sommes vos voisins et on va vous débarrasser de cette vermine. N'ayez pas peur !

—Dieu soit loué vous êtes encore vivante ! Appelez la police, suggéra l'un des trois voisins. Il faut faire arrêter ces malfaisants !

Quelques brèves minutes plus tard, arriva une patrouille de la Police Montée. Les deux preneurs d'otage déconfits furent emmenés séance tenante, menottes aux mains. Une ambulance conduisit Mélanie aux urgences de l'Hôpital de White-Rock. Ce ne fut que huit jours plus tard, qu'elle put rentrer chez elle, accueillie par ses trois sauveteurs. Elle les invita à dîner mais ce furent eux qui préparèrent les "chiens-chauds" et les frites.

Le soir-même, elle leur demanda comment ils avaient bien pu se trouver à proximité de sa maison lorsque les envahisseurs l'avaient attaquée. Ils baissèrent la tête avec ensemble :

—Pourquoi voulez-vous savoir cela, Mélanie ?

—Parce que c'est une question normale.

—La question est bien normale... mais la réponse ne l'est pas. Elle est très embarrassante pour nous.

—Ah tiens ! Et quelle est donc votre réponse si "embarrassante" ?

—Nous vivons au sous-sol de votre maison… en locataires… clandestins.

—Ici-même, chez moi ?

—Ici-même, chez vous.

Ce fut un choc pour Mélanie. Elle posa mille questions auxquelles ils répondirent bravement. De cet interrogatoire, il ressortit que les trois hommes —en fait des clochards sans domicile fixe— vivaient effectivement chez elle, au sous-sol, depuis trois bonnes années...

—Et c'est grâce à cela que nous avons pu vous sauver la vie, Mélanie ! Ne l'oubliez pas ! Allez-vous nous pardonner ou nous livrer à la police ?

Après quelques secondes de silence, elle répondit :

—J'ai décidé non seulement de ne pas vous dénoncer mais de vous offrir l'hospitalité chez moi, dans les chambres du haut. Ainsi vous pourrez me prêter main-forte au cas ou des malfrats m'attaqueraient encore. Nous mangerons ensemble et nous prendrons un tour pour nettoyer la maison et préparer les repas.

♥

Et les quatre compagnons vécurent heureux jusqu'à un

âge fort avancé, car le bonheur, l'amitié et la paix sont des gages de longévité. Lorsque la vieillesse cruelle handicapa plus encore Mélanie, ce furent ces trois lurons qui prirent soin d'elle avec une attention toute maternelle... avec d'autant plus de zèle et de vigilance, qu'ils savaient que son départ pour l'autre monde les plongerait de nouveau dans l'errance et le vagabondage... sous les ponts. Et coucher sous les ponts est un enfer plus inhumain encore lorsqu'on est vieux et affaibli.

Malgré tous leurs bons soins, elle mourut un jour, car la Mort sait attendre, mais elle finit toujours par jouer des coudes pour s’inviter auprès des plus résistants. Ce jour-là, ils furent aussi malheureux que s'ils avaient perdu leur mère, tant ils regrettaient leur amie et redoutaient de redevenir des *sans-domicile-fixe*. Quelques jours après son inhumation, un notaire de Surrey les convoqua pour leur annoncer que, selon les dernières volontés de Mélanie, ils étaient tous trois, conjointement, les heureux co-propriétaires de la maison. De ce fait, ils n'étaient plus des vagabonds.



"Lorsque la vieillesse cruelle handicapa plus encore Mélanie, ce furent les trois lurons qui prirent soin d'elle avec une attention toute maternelle."

-16-

Les baux

Avez-vous remarqué comment, dans nos villes canadiennes, les citoyens les plus riches (ou les plus pauvres) s'efforcent de se regrouper dans des ghettos bien distincts ? Dans le Grand-Vancouver, les gens fortunés répondent plutôt à l'attraction de quartiers à consonance celtique comme Shaughnessy ou Kerrisdale, qui évoquent le nectar divin du Cognac ou quelques vallons des Highlands lointains de Haute-Écosse. Là, le coût moyen des maisons se maintient, comme les stratus, à des altitudes inimaginables. Leurs habitants se limitent volontairement à avouer des revenus moyens de plus d'un million de dollars, sachant que l'ARC[4] garde l'œil bien ouvert, l'oreille aux aguets, et réserve ses meilleures flèches pour les contribuables qui dissimulent leurs revenus. Mais certaines banques malfamées, pour lesquelles le dollar est la nouvelle Divinité toute puissante, prennent en pitié tous ces fraudeurs pour les aider à échapper aux limiers de l'ARC. Elles leur ouvrent des comptes occultes dans l'un des quinze paradis fiscaux sous juridiction britannique. Malgré tout, les Canadiens ont un sens du devoir très affiné et n'hésitent pas à aiguiller l'ARC vers les fraudeurs qui négligent leurs responsabilités civiques, laissant aux autres l'obligation de payer plus encore pour combler les manques dans le domaine de la solidarité nationale. Quatre-vingts pour cent des contrôles fiscaux dans la lutte contre la fraude se font sur indications anonymes de bons citoyens.

Dans ces quartiers bourgeois où coulent le lait et le miel, les galeries d'art foisonnent pour faciliter le blanchiment de l'argent sale produit par l'escroquerie, l'arnaque et la

[4] L'ARC = *L'Agence du Revenu du Canada*, les services du fisc.

fraude fiscale. On trouve donc de nombreuses banques et une multitude d'églises de toute dénomination, car les hommes de Dieu de tout poil, pasteurs, imams, prêtres, rabbins, bonzes, lamas, sorciers et jusqu'au dernier *homme-médecin*, savent que s'ils veulent vivre sans s'accabler de travail et de sueur, comme sont obligés de le faire les autres humains, ils doivent se montrer astucieux en coopérant avec tous ces riches qui s'offrent le Ciel après avoir bien profité de la Terre et de ses habitants. Les banques prolifèrent aussi en ces lieux. Elles flairent l'or et l'argent à plusieurs kilomètres comme les requins le sang.

♥

C'était un soir d'hiver, un de ces soirs humides et froids, impitoyables pour les vagabonds qui, de loin, se contentent de regarder avec envie les familles mener une douce existence feutrée et moelleuse à travers les rideaux de tulle des vastes baies vitrées. Ces rideaux transparents semblent n'être là que pour agacer les pauvres en leur infligeant envie et frustration. J'étais assis sur un banc public de l'un de ces quartiers bénis des dieux, et j'admirais en silence toutes ces demeures, spacieuses comme des cathédrales. Les bâtisses rivalisaient de beauté et d'originalité. Un clochard déguenillé passa devant moi dans son invisible cocon d'odeur fétide, en poussant devant lui un vieux chariot de Safeway dont l'une des roues s'agitait en poussant des cris stridents. L'homme s'arrêta et prit place sur le banc même sur lequel je me reposais, pour reprendre son souffle avant d'affronter la suite du pitoyable voyage de sa vie. Il avait sans doute remarqué que je contemplais d'un œil rêveur la maison située juste en face, une bâtisse un peu moins majestueuse que les autres, certes, car un peu plus ancienne, même si la noblesse des lignes compensait amplement la vétusté de l'ensemble. Elle évoquait dans mon esprit une vieille *lady* des temps impériaux si regrettés, venue savourer *a cuppa tea* avec quelque nouveau-riche du GAFAM.

—Je suis, me dit le clochard d'une voix racornie par l'abus de

tord-boyaux, un de ces êtres qui n'ont pas su gérer leur vie et qui ont fini comme un déchet au bord de leur existence.

Le sentant prêt à jeter avec désespoir son lourd fardeau existentiel, je cherchai fébrilement des mots d'encouragement afin qu'il trouvât la force de reprendre à bras le corps son Destin de pauvre orphelin de la prospérité et de l'opulence canadienne. J'étais par ailleurs très surpris d'entendre une prose si bien formulée dans la bouche d'un être que l'on juge habituellement bien mal pour ses paroles et ses expressions érodées par les abus de la vie.

—Il fut un temps, continua le vieux clochard au moment même où je m'apprêtais à lui répondre, où cette magnifique maison m'appartenait. Le croiriez-vous, Monsieur ?...

Et sans attendre ma réponse, il continua :

—J'étais riche, ou, en tout cas, je paraissais fortuné. Je savais mieux que quiconque câliner la robe d'un Saint-Amour dans ma bouche alors plus raffinée...

Ne comprenant pas son expression, je plantai mes yeux sur lui d'une telle façon qu'il se crut obligé de m'expliquer :

—Le Saint-Amour est un Beaujolais, Monsieur, l'un des meilleurs vins de France. J'aime mieux vous le préciser pour m'éviter d'être taxé de libertinage ou pire... de perversion.

—Vous avez eu raison de me l'expliquer, Monsieur. Je commençais à me poser des questions.

Le vagabond sourit et me conta alors comment il était devenu clochard.

—Chaque métier porte ses paradoxes, Monsieur. Le soldat se fait tuer pour gagner sa vie ; policiers et gendarmes usent de violence pour réprimer la violence ; l'avocat blâme la victime innocente pour disculper le criminel qui l'a grassement payé, et cela sans se sentir le moindrement méprisable ; le prêtre, encore plus amphigourique, prétend qu'il est indispensable de mourir pour vivre car la Vie vient après la mort ; le philo-

sophe et le mystique sont convaincus que le pauvre est plus riche que le millionnaire, sans pour autant rechercher la pauvreté ; le commerçant vous affirmera que vous économisez dans son échoppe, le politicien séduira ses électeurs en jurant qu'il veut moraliser la politique et châtier les corrompus, avant de s'abandonner lui-même avec délice aux mains des corrupteurs... Le monde est ainsi fait : le paradoxe et autres contradictions peuvent un jour embrumer puis flétrir l'âme humaine la moins vulnérable.

—Vous me semblez plus philosophe que mendiant.

—J'en suis flatté, merci ! Et pourtant j'ai besoin pour vivre de la charité de ceux qui travaillent dur pour gagner leur vie... et la mienne, Monsieur. La mendicité est interdite ici, mais, heureusement, la charité ne l'est pas, sinon je n'aurais plus qu'à mourir d'inanition. Les grands philosophes de l'Antiquité avaient aussi des esclaves pour libérer leur esprit fécond de toute tâche matérielle. C'est pourquoi, curieusement, Platon et Aristote n'ont jamais condamné l'esclavage[5].

Je le regardais avec grand intérêt, de plus en plus étonné et même un peu choqué qu'il puisse considérer les travailleurs et les *Canadiens moyens* un peu comme des esclaves qui s'épuisent pour lui permettre de vivre dans la philosophie et la spiritualité.

—La vie ne peut être comprise qu'à la fin, me dit-il, quand on a la chance de devenir vieux ; bien qu'on doive la vivre dans le sens normal. Je suis né pauvre dans les *Cantons de l'Est*. Mes ancêtres étaient des Américains, jetés hors des États-Unis par les Insurgés irlandais et écossais[6] des Treize Colonies. À l'issue de la Deuxième Guerre mondiale, j'ai été recruté d'office par la CIA qui avait embauché la plupart des

---

[5] Même si dans la *Cité parfaite* de Platon, il n'est pas fait mention d'esclaves, on peut supposer leur existence.

[6] Les Celtes américains, désireux de se venger de la tyrannie de l'Angleterre dans les Îles britanniques, constituaient la plus grande partie des troupes insurgées, durant la Guerre d'Indépendance (American Revolution) et par la suite dans les troupes Fénians qui agressaient le Canada.

docteurs nazis jugés à Nuremberg, dans le but de poursuivre leur pseudo recherche médicale faite jusque-là en prenant des juifs en guise de cobayes[7]. Transformé bien malgré moi en rat de laboratoire, j'ai subi des traitements expérimentaux à grand renfort de drogues diverses, de lavages de cerveau, d'électro-chocs… Tout cela m'a rendu quasiment fou. Étant d'une nature très robuste, je m'en suis pourtant tiré, puis, au cours des trente années suivantes, je suis devenu très riche. Je n'appartenais pas au club fermé des milliardaires, mais à celui des millionnaires. C'était amplement suffisant ! Et puis, deux malheureuses catastrophes ont mis un terme à ma richesse...

—...à votre richesse, peut-être, mais non à votre profondeur d'esprit, si j'en juge par vos commentaires. Aux yeux du commun des mortels, ce n'est que le patrimoine matériel qui fait la grandeur d'une personne... Mais qu'avez-vous donc fait qui a mis fin à votre fortune ?

—Le premier accident fut une escroquerie dont j'ai été victime. Une année, j'avais décidé de voyager autour du monde sur l'un de ces magnifiques vaisseaux de croisière qui sillonnent les Quatre Océans pour visiter les Six Continents...

—N'est-ce pas plutôt cinq que six ?

—Six, avec le continent antarctique...Vous savez ce vaisseau était une de ces villes flottantes, toute blanches, fabriquées à Saint-Nazaire, comme le *Queen Mary II*, *L'Harmonie des Mers*, le *Méraviglia*... pour ne citer que ces vaisseaux. Quant au *Britannia,* le yacht royal de la reine d'Angleterre, on l'aurait aussi fait construire à Saint-Nazaire si les Écossais n'avaient protesté énergiquement.

—Vous étiez vraiment un grand privilégié, de voyager ainsi

[7] Il s'agit du *Programme Mkultra* dont l'Université McGill à Montréal était un laboratoire essentiel. De nombreux civils et militaires canadiens, pris (sur ordre hiérarchique militaire) comme objets d'expériences, moururent ou restèrent handicapés.

dans de tels vaisseaux !

—J'en ai bien conscience, croyez-moi ! J'avais donc mis ma maison en location, celle-ci... que vous voyez devant vous, pour un loyer impressionnant de 7.000$ par mois. Mes meubles étaient en garde-meubles.

—Fabuleux !

—Tout à fait ! Ce revenu me permettait de vivre aisément sur un vaisseau de croisière. J'avais loué à plein temps une suite spacieuse qui s'ouvrait sur un grand balcon face à l'océan.

—Un rêve hallucinant des mille et une nuits.

—Sans doute... sauf que le locataire qui avait loué mon domicile avait l'intention d'empocher les 84.000$ qu'il allait devoir débourser. Il mit la maison en sous-location, c'est à dire en location, comme s'il en était le propriétaire. Le procès qui suivit, à mon retour de croisière, me décrivit la situation :

« Le 1er mai, je devais aménager, répéta le locataire qui avait témoigné devant un inspecteur de la Police Montée. À onze heure trente, j'arrive au volant de mon énorme camion de déménagement, pour me garer devant la belle maison. Mais que vois-je ? Un hurluberlu a stationné son propre camion sur le trottoir juste devant cette même maison. Il fallait absolument que j'en trouve le propriétaire. Le voisin me révèle que le chauffeur est au café voisin. Je vais le voir et lui dis : "Est-ce que cela vous dérangerait de déplacer votre camion. À midi juste, je dois aménager dans la maison d'en face."

—Quelle maison ? s'enquit-il en sortant sur le trottoir.

—Celle-ci !

—Celle-ci ? Ce ne sera pas possible. Car j'ai un bail en bonne et due forme ?

—Moi aussi !

—Quoi ? De qui ?

—De Michael Johnson, le propriétaire!

—Moi aussi!

Ils comparèrent leurs baux. Ils semblaient en règle.

—Vous avez versé le "dépôt de garantie" ?

—Oui, bien sûr ! Il a exigé un mois complet, même si ce n'est pas réglementaire. Sinon il m'a dit qu'il donnerait la priorité à celui qui paierait... J'ai versé 12.000 $

—Moi aussi !

—Alors.... c'est une escroquerie ?

—J'en ai bien peur ! Il faut avertir la police !

À ce moment arrivèrent en vrombissant deux autres gros camions de déménagement. Tout le monde se regarda avec effarement ! Nous avions globalement versé près de 50.000$ et l'escroc avait filé sans laisser d'adresse.

—Mais vous, vous n'avez rien perdu !

—Si ! Parce que tout le monde s'est retourné contre moi. Un "*lien judiciaire*[8]" a été imposé sur ma maison jusqu'à ce que je leur rembourse leurs pertes, leurs frais d'avocat et leur dommages et intérêts. C'est fou ce que les avocats font preuve d'imagination pour voler l'argent des honnêtes citoyens. En un instant ils vous transfigurent en horrible voleur alors que ce sont eux les escrocs. J'en ai eu pour un demi-million, Monsieur.

—Pauvre de vous !

—Mais ce ne fut rien par rapport à mon second malheur.

—Ah! Vous avez été frappé deux fois par la foudre de la malchance ?

—Oui !

[8] Autrement dit, un *séquestre judiciaire*. Le mot *lien* qui se prononce *linn* fut imposé en Angleterre par les légistes français de Guillaume le Conquérant, à partir de l'invasion de 1066.

—Et sous quelle forme vous a-t-elle foudroyé ?

—Cette fois encore le malheur a revêtu la toge d'un avocat !

—Ah ! Je comprends que vous ne portiez pas cette profession dans votre cœur !

—Oui ! En voiture, j'ai renversé un avocat qui s'est retrouvé handicapé à vie. Si le Destin m'avait fait frapper un pauvre chômeur sans famille, je m'en serais tiré avec quelques regrets. Mais quand c'est un avocat, un notaire, un politicien... tous ces hommes qui prétendent nous diriger et qui vivent grassement sur notre dos en vils parasites, eh bien !... Dans ce cas, votre accident devient une catastrophe irrémédiable !

—Vous m'en direz tant ! Et qu'est-il donc arrivé ?

—Dans mon cas, les collègues de cet avocat, les magistrats de la Cour d'Appel ont enquêté sur mon patrimoine immobilier et sur l'ensemble de mes biens, et lui ont généreusement octroyé une pension fabuleuse qui montait à trois-cent-mille dollars par année alors que je n'étais couvert que pour un million globalement[9]. C'est une somme acceptable aujourd'hui, mais en ces temps-là, seuls les favorisés de la fortune pouvaient espérer transformer ainsi un de leurs semblables en esclave soumis.

—En esclave ?

—Comment appelez-vous un homme qui travaille pour permettre à un autre de vivre dans la grande aisance. En tout cas, dans mon cas précis, toutes mes possessions, tous mes biens ont été irrémédiablement mis sous séquestre... et ce qui me restait de prospérité transformée en une dette insondable que je ne pourrai jamais combler car elle se creuse chaque jour de plusieurs milliers de dollars. Cette dette terrible est un cancer glouton qui a dévoré ma vie et m’a transformé en ce que vous voyez… un malheureux va-nu-pieds !

---

[9] La couverture maximale n'est pas illimitée. Elle dépend de la somme globale prévue dans le contrat initial.

-17-

L'armoire aux jalousies

(Conte de Noël)

Un matin de mai, j'ouvre la fenêtre, et, allongé sur mon lit, je finis de me réveiller en respirant l'air frais matinal. Dehors les oiseaux chantent en préparant leurs nids. L'hiver si pluvieux de Colombie-Britannique est enfin terminé. J'apprécie ce calme depuis quelques minutes, quand de légers murmures parviennent à mes oreilles. Tout d'abord, je n'arrive pas à localiser leur origine. Ils semblent provenir de la grande armoire qui occupe tout un mur de ma chambre. J'écoute de toutes mes oreilles et finis par saisir quelques bribes de phrases.

—Je t'en prie... comme ça... très grand...

Surpris et même un peu effrayé, j'applique mon oreille tout contre les portes faites de planchettes espacées les unes des autres, que l'on appelle des jalousies, et je peux enfin surprendre toute une conversation.

—Ah ! murmure une voix. Ce manteau est si lourd pour mes faibles épaules que j'en ai mal partout. Je me suis endormi à deux heures du matin emporté par la fatigue...

—Que j'ai pitié de toi, répond une autre voix sur un ton plutôt ironique. Vous autres, cintres de fil de fer, vous êtes si délicats que vous ne devriez porter que des chemisiers !

—S'il te plaît, ne te moque pas de nous... Le fait d'être en bois verni ne te donne pas le droit de nous mépriser. Nous sommes déjà assez malchanceux. Nous sommes faibles et provisoires. On nous jette après quelque usage ! pleure tristement un "*fil-de-fer*" devant un cintre de bois verni portant une magnifique robe de soirée.

—Pauvre être sans valeur ! Je réalise plus encore à quel point le Destin nous a favorisés, nous, en nous créant dans un matériau aussi noble que le bois, répond ce dernier en faisant froufrouter sa robe.

L'humble plainte du cintre en fil de fer flatte les vernis, qui se sentent fiers de leur supériorité. Par contre, elle provoque chez les autres "*fils-de-fer*" un murmure de protestation et même de colère.

—Il n'y a aucune raison, dit l'un des mécontents, de se sentir inférieur aux cintres de bois. Le bois n'est pas plus noble que le fer. Et vous, les vernis, vous prenez des airs supérieurs, mais quand votre vernis s'écaille et tombe, on voit bien que, au fond, vous n'êtes pas plus brillants que nous...

—Calmez-vous donc, vous deux ! dit soudain un manteau de pluie de sa grosse voix.

—Je veux simplement dire que trop de modestie est aussi néfaste que trop d'arrogance, ajoute le "*fil-de-fer*" en retrouvant son calme. Ce n'est pas en méprisant les petits et les humbles qu'on se grandit !

Et la discussion reprend, plus obstinée que jamais. Alors, pour rétablir un peu d'ordre dans la penderie, je m'écrie soudain :

—Silence, là-dedans !

Et le calme revient aussitôt. Au moment où je commence à apprécier la paix enfin retrouvée, j'entends la voix de ma grande sœur Caroline qui a dix ans :

—Pourquoi cries-tu, Jacques ? Il n'y a personne !

—Ah... euh... pour rien !

—À qui parles-tu donc ?

—... à... euh... aux corbeaux, dehors ! Ils m'empêchent de dormir !

Les "*fils-de-fer*" et les "*bois vernis*" ont si peur, ce jour-

là, qu'il m'est impossible de surprendre leur conversation pendant des mois.

♥

Décembre arrive enfin, et Noël me fait complètement oublier cet étrange épisode.

Le soir de ce mémorable Noël, notre maison est pleine d'invités, comme d'habitude. Tout le monde est heureux. On rit. On chante. Le bonheur brille dans les yeux de tous. Pour ce grand événement, oncle Paul est venu de très loin avec tante Jeanne. C'est la première fois que je les vois. Il y a même mes sept cousins et mes quatre cousines de Vernon dans l'Okanagan, dont la jolie Geneviève. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ose pas regarder la belle Geneviève en face ! Soudain, vers la fin du réveillon, mon cousin Sylvain arrive en criant très fort :

—Voilà le Père Noël ! Voilà le Père Noël ! Il est au salon, il arrive !

À peine a-t-il fini sa phrase qu'un gros Père Noël apparaît dans son grand manteau rouge. Il porte sur son épaule un énorme sac, si plein qu'il a du mal à passer la porte. Mon cousin Andrew se penche vers mon oreille et murmure fièrement, en pointant son doigt vers le Père Noël :

—C'est mon frère John. Ne le dis à personne !

Rapidement, le Père Noël vide son grand sac sur le plancher et se met à distribuer les cadeaux à chacun.

—Pour Valérie, dit-il en tendant un paquet rouge.

—Où est Valérie, dis-je tout surexcité en prenant le cadeau.

—Elle dort sur ton lit, répond tante Jeanne. Elle tombait de sommeil ; je l'ai mise au lit.

—Je vais poser son cadeau près d'elle.

Sur la pointe des pieds, j'entre dans ma chambre, en partie éclairée par la lumière du couloir. Je dépose sans bruit

le cadeau de ma petite sœur qui dort, couchée en travers du lit. Quelle bonne surprise à son réveil ! Mais au moment de quitter ma chambre, j'entends des murmures venant de derrière les portes à jalousies de la penderie.

—Ah tiens ! Je les avais oubliés ceux-là !

Je m'immobilise et, debout comme une statue, j'écoute attentivement. En quelques instants, je comprends le pourquoi de la discussion : grâce aux nombreux invités, tous les cintres de bois vernis portent de magnifiques vêtements de fourrure, des capes garnies de renard argenté, de vison blanc... une élégance extraordinaire.

Les "*fils-de-fer*" peuvent eux aussi apprécier la soirée. Ils portent des chemises de tissus orientaux, des manteaux d'enfants, des chandails de mohair... Bref, tout le monde se sent de fort bonne humeur.

—Dites-donc, on est vraiment gâtés pour ce Noël. Je ne suis pas près de l'oublier, murmure un "*fil-de-fer*". Regardez comme on est bien habillés !

—Je crois que c'est la première fois que tout le monde peut réaliser ses rêves, ajoute sa voisine en regardant d'un air coquet un "*bois verni*" en beau chandail de laine frisée.

—Eh ! Je vois que tu en profites pour essayer de charmer, dit avec un sourire amical une robe de velours rouge.

—Pourquoi pas ? Ce n'est pas tous les jours qu'on peut porter de si beaux manteaux ! J'en profite, répond en riant le "*fil-de-fer*".

Soudain une rumeur circule dans l'armoire. On chuchote en indiquant l'un des coins les plus obscurs. Les portes à jalousies sont entrouvertes et un rayon de lumière du couloir éclaire un peu l'intérieur de l'armoire. Je me cache dans l'ombre de la chambre. Lorsque mes yeux sont adaptés à l'obscurité, je découvre qu'un cintre de "*fil-de-fer*", habillé d'un simple T-shirt déchiré et d'un jean sale, reste seul et oublié dans la joie générale. Ses épaules en tombent de tris-

tesse :

—Vous riez sans vous soucier de moi... On m'a oublié ! C'est bien malheureux un soir de Noël !

—Calme-toi ! Ne fais pas le rabat-joie ! Quelle idée aussi d'aller se cacher dans un coin obscur ! dit un verni.

—Écoute ! Franchement, regarde-toi ! insiste un "*fil-de-fer*" qui porte fièrement un chandail angora. Tu manques d'énergie. Tes épaules tombent si bas que tu es incapable de supporter deux chemises...

—C'est faux ! Je suis très résistant malgré mon air malade !... Et toi tu sembles oublier que tu n'es qu'un "*fil-de-fer*" comme moi. Pourquoi prends-tu de grands airs arrogants, maintenant que le Destin te favorise un peu ?

—Je t'en prie, regarde-toi dans un miroir ! réplique le "*fil-de-fer*" agressé. Tu es un perdant, un marginal, un faible tout juste capable de porter un T-shirt déchiré et un jean sale ! C'est à chacun selon ses mérites !

En entendant cela, j'en oublie le cadeau et Valérie qui dort sur mon petit lit. Comment faire pour aider ce pauvre "*fil-de-fer*" abandonné ? Tiens, voilà ! Je vais aller lui chercher mon beau chandail neuf resté sur ma chaise à la salle à manger. "Ce cintre va pouvoir être heureux, lui aussi, en cette nuit de Noël", me dis-je en me préparant à sortir.

Soudain mon cousin le Père Noël entre dans la chambre. Il allume la lumière et commence à ôter son costume rouge. Il ouvre toutes grandes les portes de la penderie et me demande en enlevant sa grande barbe blanche :

—Il n'y a plus de cintre ?

—Si ! Dans le coin de l'armoire, à droite ! lui dis-je avec un petit sourire. Il y en a un qui n'a qu'un T-shirt et un jean.

Il prend le cintre, suspend le costume de Père Noël sur le vieux T-shirt, et remet le cintre en place.

—Je reste encore quelques minutes et je te rejoins, lui dis-je alors qu'il s'en va en éteignant la lumière.

—Qu'est-ce que tu fais dans l'obscurité ?

—Je t'expliquerai dans cinq minutes ; à tout à l'heure !

Quand le calme et l'ombre sont enfin revenus dans la chambre, ce que je vois me réjouit le cœur. Tous les cintres du placard se sont tournés vers le Père Noël et le regardent silencieusement. Dans son coin sombre, le petit cintre de fer redresse fièrement les épaules. Il a un air si heureux que je ne peux m'empêcher de rire, surtout lorsque j'entends les cintres de l'armoire s'écrier de tous côtés :

—Vive notre Père Noël ! Vive notre Père Noël ! Vive notre Père Noël !



"J'applique mon oreille tout contre les portes faites de planchettes espacées les unes des autres, que l'on appelle des jalousies, et je peux enfin surprendre toute une conversation." [p.192]

-18-

L'étrange amitié

(Conte de Noël)

Si vous n'avez jamais admiré une tempête de neige, venez donc visiter la région de Dawson Creek durant l'un des sept mois d'hiver. Les blizzards y font rage avec une furie grandiose. Le vent et la neige s'infiltrent partout en hurlant comme une meute de loups. Les flocons emplissent les interstices les plus fins, comme le sable du Sahara quand le sirocco lui donne la vie.

Si un jour vous êtes surpris par le blizzard qui efface les routes et les chemins, vous vous perdrez même dans les endroits les plus familiers, comme un aveugle. L'infortuné malade qui a besoin du médecin quand fait rage la tempête, sera abandonné à son triste destin. À moins que... mais je ne vous en dirai pas plus. Écoutez plutôt l'aventure extraordinaire qui est arrivée à une enfant de cette contrée glaciale.



Cet hiver-là est extrêmement froid. Marie, une petite fille de neuf ans, habite avec son père dans une ferme isolée, au milieu de l'immense forêt boréale.

Janvier approche. Comme la neige est tombée en abondance, la fillette a construit un grand bonhomme de neige au milieu de la petite clairière. Elle l'a joliment décoré d'une belle carotte en guise de nez et d'un foulard rouge et blanc au cou. Sa grosse tête ronde est couverte d'un beau chapeau gris. Marie a soigneusement maquillé le visage du bonhomme, et il semble si vivant qu'elle lui a donné un nom.

Elle l'a appelé Léon, du nom de l'un de ses grands-pères... et puis c'est Noël à l'envers !

Les jours passent. Après chaque blizzard, Marie se précipite auprès de Léon pour le nettoyer méticuleusement. Elle enlève la neige qui recouvre son corps. Elle ne le quitte que quand elle voit briller les gros yeux noirs du bonhomme. Alors, elle replace la pipe de bois entre ses larges lèvres arrondies, dépose affectueusement un baiser sur sa joue en murmurant : "Tu es mon meilleur ami, mon gros bonhomme", et rentre vite chez elle pour se réchauffer en buvant une grande tasse de lait chaud.

Elle l'aime tellement son bonhomme ! Elle l'imagine si grelottant dans le froid de l'hiver, qu'elle demande un jour à son papa de le rentrer dans la petite maison familiale.

—Mais non, Marie. Si nous le rentrons au chaud, il va fondre ! répond le père.

Marie n'a pas voulu insister, mais elle est sûre qu'un bonhomme aussi beau ne peut fondre comme un simple tas de neige.

Pour le réchauffer un peu, elle essaye alors de lui faire boire du lait chaud. Oh, une goutte seulement ! Et le visage du bonhomme semble la remercier d'un petit sourire. Alors, chaque matin, après le départ de son père qui va fendre du bois, elle lui apporte quelques cuillerées de lait chaud. Son lait lui paraît meilleur quand elle le partage avec son seul ami.

♥

Quelques jours avant la fin du mois de février, le papa de Marie revient un soir du travail avec un gros bandage à la jambe. Il s'est blessé d'un coup de hache.

Le lendemain, la blessure s'est infectée et il ne peut retourner au travail. Marie le soigne de son mieux. Elle tire le lait de la vache, en donne une tasse à son père et quelques gouttes à son ami, puis elle fait bouillir de l'eau pour soigner

la blessure. Son père lui dit ce qu'elle doit faire et elle l'accomplit avec zèle, toute heureuse de lui être utile.

Mais la santé de l'homme se détériore rapidement.

—Il faut un docteur, Marie. C'est trop grave !

Le lendemain, l'homme délire. De plus en plus horrifiée, Marie tombe à genoux et se met à prier avec ferveur devant la fenêtre. Là-bas, dans la cour, elle voit son ami, le bonhomme de neige, qui la regarde avec tristesse. Après être restée longtemps à genoux, elle décide d'aller chercher le médecin au village le plus proche. Cela représente une dizaine de kilomètres.

Pleine de courage, la petite Marie endosse son manteau et se met à courir sur le chemin blanc. Il neige. Elle n'a pas fait trois kilomètres qu'un vent violent se lève. Bientôt, elle doit rebrousser chemin car elle connaît les dangers d'une tempête de neige. Lorsque, avec difficulté, elle retrouve sa maison, la tempête fait rage. En passant, elle dit tristement bonjour à son bonhomme de neige qui semble soulagé de la voir de retour, saine et sauve.

La nuit est horrible. Le vent hurle comme un loup, secoue violemment les murs et menace d'emporter le toit. Marie jette quelques bûches dans la cheminée et se sent bientôt saisie d'un terrible tremblement de fièvre. Elle a attrapé froid. Elle se couche auprès de son papa qui délire encore. La situation lui paraît désespérée.

♥

Le lendemain, la tempête continue avec autant de violence. Son père ne bouge pas. Il ne respire presque plus. Il va mourir et elle aussi. Que faire ? Ils sont perdus. Le feu a fini par s'éteindre. Elle n'a plus la force d'aller chercher du bois. Elle est découragée. Elle ne sent plus si ses membres sont encore vivants. Dehors la tempête se calme enfin. Mais à l'intérieur de la petite maison, Marie et son papa s'endorment rapidement dans une mort glaciale.

Soudain, Marie entend des coups contre la porte. Une voix appelle.

—Marc Gagnon ! Marie ! Êtes-vous là ?

Mais Marie ne répond pas. Sa bouche, comme le reste de son corps, ne peut plus bouger.

—Marc, Marie, êtes-vous là ? crie à nouveau la voix... Je suis le docteur Rioux !

Dans l'esprit passif et presque sans vie de Marie, le mot "docteur" résonne agréablement, mais elle pense qu'il arrive trop tard car elle se sent déjà tomber dans les profondeurs de l'inconscience.

Alors, comme dans un rêve, elle entend un grand bruit. La porte vient de se briser sous les coups d'épaule du docteur. Une silhouette se penche au-dessus d'elle, lui touche le visage. Puis, petit à petit, elle sent que la maison se remplit de chaleur. Son corps reprend vie. Le docteur fait des piqûres avec une seringue hypodermique, donne des médicaments aux deux malades, et, au bout de quelques heures, Marie reprend totalement conscience.

—Marie, c'est un vrai miracle si vous êtes encore vivants, ton père et toi ! Quelques minutes de plus et c'était la mort certaine !

—Mais qui vous a averti ? Qui vous a demandé de venir chez nous ? demande Marie.

—Eh bien... je ne sais pas ! Hier soir, la tempête faisait rage avec une violence extraordinaire. J'étais chez moi en train de lire. Soudain, j'ai entendu une grosse voix caverneuse crier :

—Docteur, venez vite, Marie Gagnon va mourir !...

Je suis sorti immédiatement dehors, dans la rue... Personne ! Impossible de percer la nuit et la tempête. J'ai donc attendu que le vent se calme un peu... et je suis venu aussi vite que possible avec mon traîneau.

—Mais... qui vous a donc averti ? répète Marie, perplexe.

—Je ne sais pas. Est-ce que quelqu'un savait que vous étiez malades ?

—Non ! Personne ! répond Marie après avoir réfléchi. Personne !

—Voyons donc, Marie ! Je n'ai pas l'habitude d'entendre des fantômes !

Marie ne répond pas. Comme frappée par une idée incroyable, elle se lève lentement, s'avance vers la fenêtre, gratte les cristaux de glace avec ses ongles pour voir dehors.

Dans la cour, le bonhomme de neige regarde fixement la petite maison de bois. Mais dans les gros yeux noirs de Léon, le bonhomme de neige, Marie voit un petit sourire énigmatique.



«Janvier approche. Comme la neige est tombée en abondance, Marie a construit un grand bonhomme de neige au milieu de la petite clairière.» [p.198]

♥

-19-

La visite

(Conte de Noël)

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. Il m'a fallu plusieurs secondes pour que mon esprit revienne se nicher dans mon corps encore engourdi de sommeil.

J'avais l'impression que mon cerveau était un puzzle dont il manquait quelques pièces. Petit à petit, chaque pièce égarée, chaque détail de la soirée a repris sa place dans le tableau pour me donner une vision claire de la situation. C'était la nuit de Noël. Mes parents m'avaient laissé au lit car je n'avais pas voulu me rendre à l'église avec eux.

Je n'avais que six ans. Depuis plusieurs mois déjà, mes parents me promettaient que, pour la première fois, j'irais à la messe de minuit. J'en étais très fier. Papa m'avait dit :

—Tu es un grand garçon maintenant, mon petit Popaul. Cette année, tu viendras avec nous. Tu vas voir comme c'est merveilleux d'entendre les beaux cantiques de Noël au milieu de la nuit. Le bonheur brille dans les yeux des gens. Ils pensent aux cadeaux qu'ils vont découvrir au retour, au bon réveillon, à la dinde aux marrons, aux tourtières.

Je m'étais fait une telle joie d'y aller ! Jusque-là, ils me faisaient garder par une jeune fille qui avait besoin d'argent. Il faut vraiment être pauvre pour travailler le soir de Noël ! Mais j'ai commis l'erreur de me coucher à 21h00 pour être frais et dispos à 23h00.

—Allez Popaul, il faut se lever si tu veux venir avec nous à la messe de minuit. Si nous n'arrivons pas au moins cinquante minutes à l'avance, nous ne trouverons pas de siège. Lève-toi vite, mon chéri !

Durant toute mon enfance, mes parents m'ont affublé de ce nom ridicule. Un jour, à 18 ans, j'ai dit : «Je m'appelle Paul !» Ils ont compris.

Cette nuit-là, je n'ai pas réussi à trouver la moindre énergie, et, à mon grand désarroi, j'ai entendu ma propre bouche répondre d'une voix pâteuse :

—J'ai sommeil, maman. Je veux rester au lit !

—Comment ça ? Tu ne veux plus venir ?

—Je suis trop fatigué. Je veux dormir ! J'irai au prochain Noël !

Mes parents étaient consternés.

—Mais qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons tout de même pas le laisser tout seul ? On ne trouvera pas de gardienne à une heure aussi tardive ! Je vais rester avec lui, a dit mon père !

J'entendais sa voix comme dans un songe.

—Non ! C'est pas juste. Popaul est assez grand, maintenant. Il a six ans bien sonnés. C'est son premier sommeil... Le plus profond ! On peut le laisser une heure ou deux ! Aucun danger qu'il se réveille, a répondu ma mère avec conviction.

C'est ainsi qu'ils m'ont laissé seul, sans souci des conséquences incalculables qui leur tomberaient sur la tête... et sur le cœur, en cas d'accident. Il faut dire à leur crédit que mes chers parents n'avaient que 25 ans car je suis né d'une expérimentation imprudente entre deux adolescents irréfléchis. Je suis arrivé au milieu d'eux sans y être invité. Ça les a bien amusés le premier jour d'avoir un bébé et de jouer *à papa et maman*, mais ils en étaient déjà fatigués le lendemain. Heureusement que ma grand-mère a pris la relève au

tout début. J'ai toujours pensé que j'aurais dû être leur frère plutôt que leur fils.

Mes parents sont partis, sans doute sur la pointe des pieds car je n'ai rien entendu.

♥

Probablement une bonne quinzaine de minutes après leur départ, une sonnerie stridente a déchiré le calme de la nuit et m'a arraché à mon sommeil. J'ai ouvert les yeux, tout surpris. Il faisait complètement noir. Je ne voyais rien. J'ai cru que mes paupières ne s'étaient pas vraiment ouvertes. Je me souviens des efforts que j'ai faits pour écarquiller les yeux ; sans plus de succès. La sonnerie du téléphone me vrillait les oreilles. Pourquoi papa et maman ne répondaient-ils pas ? Ah oui ? Ils étaient partis à la messe de minuit. J'avais l'impression que ça ne s'arrêterait jamais. Mes cheveux commençaient à se dresser sur la tête, tant ce bruit m'horripilait

«Ce téléphone sonne plus fort la nuit !» pensai-je.

J'avais trop peur de me lever et de me promener pieds nus dans l'obscurité presque totale pour aller répondre. Oui, les rats gris et les souris blanches ! À cet âge tendre, on a peur des rats et des souris qui ne demandent qu'à venir nous grignoter les orteils comme un morceau de fromage !

Un lampadaire de la rue, bousculé par le vent, faisait danser les ombres dans ma chambre.

Dès que le téléphone s'est enfin tu, le calme est revenu comme un paradis retrouvé. J'ai commencé à dériver vers le sommeil. Avant de me laisser complètement ensevelir dans les profondeurs de l'inconscient, j'ai entendu un cliquetis de clé dans la serrure ; un bruit léger et imprécis. J'ai levé la tête pour écouter avec attention. Ce bruit venait de la porte arrière, du côté du jardin. Quelqu'un glissait à tâtons une clé dans la serrure... et... tournait avec précaution. Qui était-ce donc ? Papa et maman peut-être ? Pourtant, quelque chose

me disait que ce n'était pas mes parents. Je reconnus le bruit familier de la porte qui s'ouvre lentement et se referme, en miaulant comme notre chat Mistigri. Du fond de ma chambre obscure, je voyais avec mes oreilles, en aveugle. Soudain, comme par magie, l'encadrement de ma porte s'est éclairé. On avait allumé une lampe de poche. Puis un bruit de botte sur le plancher : *flac ! flac ! flac !* accompagné d'un bruissement de tissus de vêtements d'hiver : *frou ! frou ! frou !*

—Ce doit être le Père Noël, pensai-je sans me laisser le moindrement effleurer par la peur. Le Père Noël vient livrer nos cadeaux. Je vais peut-être le voir. Super ! Je vais raconter ça à mes "chums" à l'école... Bof ! Ils ne voudront pas me croire !

Les idées joyeuses m'assaillaient comme des flocons de neige un jour de tempête. Je suis d'un naturel optimiste. Je me préparais à sauter au bas de mon lit pour aller me jeter dans les bras du vieil homme, lorsque les paroles de ma mère me revinrent :

—Le Père Noël ne passe jamais quand les enfants sont éveillés ! Il ne veut pas être vu !

—Pourquoi ?

—J'en sais rien, moi ! avait répondu ma mère. Il doit avoir de bonnes raisons... sans doute !

Dans le couloir que j'apercevais en enfilade par l'entrebâillement de la porte, la lumière se déplaçait. Les murs se mettaient à prendre vie et les ombres aussi. Une tache de lumière sautait sur les murs, sur le plafond, sur le plancher comme un gros papillon épris de liberté. Le rectangle de ma porte entrouverte dansait contre le mur, derrière moi.

Dans la maison silencieuse, seul le *flac ! flac ! flac !* des souliers, et le *frou ! frou ! frou !* des vêtements taquinaient le silence. L'ombre du Père Noël, couverte d'un gros manteau de fourrure, apparut au fond du couloir. Un capuchon donnait une forme pointue à la masse noire. Ses gros

doigts recouvraient le cercle lumineux de sa lampe de poche pour ne laisser passer qu'un rayon de lumière blanche. Je pouvais voir le cercle rose de l'ampoule à travers la peau des doigts.

—Le Père Noël est gentil, murmurai-je dans ma tête, les yeux grand ouverts de gaieté et le cœur joyeux. Il fait attention de ne pas me réveiller !

Le Père Noël entra dans le salon, où justement se dressait l'arbre et pendaient les bas rouges.

—Il va déposer les jouets, pensai-je, les yeux pleins de curiosité

Sans un bruit, je posai mes pieds sur le tapis et me cachai sous le lit.

—Il ne faut pas qu'il voie que je ne dors pas, sinon il va peut-être reprendre les jouets et s'enfuir !

L'ombre du Père Noël revint dans le couloir. La lumière hésita un instant, puis la grosse silhouette entra dans ma petite chambre et vint se pencher au-dessus de mon lit. Le Père Noël était si près de moi que j'aurais pu toucher ses grosses bottes de cuir. Des bottes de motoneige...

—Tiens ! Il n'est donc pas venu avec son renne au nez rouge ? pensai-je. Quel bonheur de voir le Père Noël de si près ! Papa et maman n'en croiront pas leurs oreilles !

Caché sous mon lit, je vis les bottes tourner les talons et repartir : *flac ! flac ! flac ! frou ! frou ! frou !* en laissant de grandes traces de neige fondante.

—C'est drôle ; le Père Noël est malpropre. Si maman était là, elle le gronderait sans doute de ne pas avoir laissé ses bottes sales à la porte... mais de toute façon, s'il ôtait ses bottes dans chaque maison, il ne finirait pas sa tâche avant le lever du jour !

Je lui trouvai mille excuses à ce bon vieux. Lorsqu'il arriva dans le couloir, je le vis de nouveau des pieds à la

tête. Il passa devant l'entrée obscure de la salle de bain et continua jusqu'à la chambre de mes parents dans laquelle il pénétra. J'entendis quelques bruits de tiroir :

—Il apporte des cadeaux à papa et à maman... pensai-je. Il les met dans le tiroir de la commode. Sans doute pour leur faire une surprise. Pourquoi ne les met-il pas dans les bas rouges, comme pour moi ?

De ma cachette, j'entendis le Père Noël remuer des coffrets et des boîtes :

—Qu'est-ce qu'il peut bien laisser ? Peut-être des bijoux... maman met ses bijoux dans ces tiroirs-là.

L'ombre revint enfin dans le couloir, d'un pas plus rapide, et se dirigea vers la porte d'entrée arrière. En voyant qu'il allait disparaître, je ressentis un grand regret : «Le Père Noël va partir et je ne le reverrai sans doute jamais !» L'idée me traversa l'esprit de crier de toutes mes forces : «Ne t'en va pas, Père Noël ! Viens me donner un bec ! Je veux te dire au revoir !»

La peur de le mécontenter m'arrêta. Je gardai le silence. J'entendis les miaulements de la porte qui s'ouvre avec précaution et se referme. La clé tourna dans la serrure... Puis, plus rien ! Le silence et l'obscurité retombèrent dans la maison. Alors je ressentis un violent frisson de peur me parcourir l'échine : «Il y a peut-être une souris cachée dans un coin de ma chambre...» D'un bond je sortis de ma cachette pour me précipiter dans mon lit. Je ramenai mes genoux contre mon menton en cachant ma tête sous les couvertures. «Brrrrrouououou, quelle peur j'ai eue !»

J'étais si énervé que je ne pus dormir. Quelques minutes après, j'entendis un bruit de voiture, des rires et des voix. Papa et maman revenaient. Je me précipitai à leur rencontre :

—J'ai vu le Père Noël ! J'ai vu le Père Noël ! Il est venu tout à l'heure !

—Ah, c'est merveilleux ! répondit mon père en me prenant dans ses bras. Que t'a-t-il dit ?

—Rien. Il est entré, il est venu apporter mon cadeau ici, dans le salon, dis-je en me laissant glisser des bras de mon père pour aller fouiller dans mes bas rouges.

Tout en enfouissant ma petite main dans la longue chaussette, je continuai :

—Et il vous a apporté des cadeaux à vous aussi. Allez voir dans les tiroirs de votre commode... dans votre chambre... Moi, je croyais que le Père Noël passait toujours par la cheminée, mais ce soir il est passé par la porte. Il avait la clé... Il n'a pas enlevé ses bottes... et il a tout sali... dis-je en tendant mon petit doigt vers les traces de neige fondue.

Mes parents regardèrent, effarés, les traces de bottes sales sur notre tapis de Turquie fabriqué en Chine.

Jamais plus ils ne me laissèrent seul à la maison. Quant à la clé que mes parents cachaient toujours sous le mur de la cabane du jardin, ils lui trouvèrent une autre cachette.



«L'ombre du Père Noël, couverte d'un gros manteau de fourrure, apparut au fond du couloir. Un capuchon donnait une forme pointue à la masse noire. » [p.207]

-20-

La réunion de classe

L'une des expériences les plus remarquables de ma carrière d'enseignant, fut une certaine réunion de classe, vingt ans après la graduation de mes élèves.

Je les avais connus alors qu'ils arboraient sans en avoir conscience l'âge tendre de l'insouciance. À la fin du cycle secondaire, j'avais été invité à me rendre à la Cérémonie de *Collation des Grades* qui s'était déroulée avec faste et clinquant dans le plus prestigieux hôtel de Vancouver : Le Méridien. Je les revois encore, tous ces adolescents à peine sortis de l'enfance, avec leurs stricts smokings raides et empesés, leurs longues robes de soirée froufroutantes et leurs hauts-talons, tellement inhabituels et si haut perchés que certaines filles moins habiles se prenaient les pieds dans les fanfreluches ornementales et les falbalas de dentelle de leurs robes longues. Elles trébuchaient maladroitement et s'affalaient parfois de toute leur hauteur sur le moelleux tapis de l'immense salle de réception aux murs tapissés de velours cramoisi. Elles étaient belles avec leurs joues enfantines un peu lourdement rosies de maquillages divers, carmin, vermeil, corail et même pourpre vif. Tout ce fard soulignait à l'excès leur jeunesse éclatante. De blanches limousines, longues comme des autobus, les déposaient devant l'hôtel comme des princesses au Bal des Débutantes. Tous ces jeunes sortaient en riant de ces carrosses étincelants, sûrs d'eux-mêmes, convaincus d'être beaux et aimés et de le rester toujours, assurés de leur avenir et de leur destin qui semblaient leur sourire comme d'aimantes fées.

Mais l'avenir n'appartient à personne. Il faut le conqué-

rir et l'apprivoiser de peine et de misère. Ils allaient l'apprendre à leurs dépens.

♥

Depuis cette lointaine réception, vingt années laborieuses étaient passées et les certitudes avaient fondu en désillusion comme les statues de glace du célèbre Carnaval de Québec sous les caresses du printemps. Leurs blanches limousines s'étaient prestement transformées en citrouilles. Mon propre front s'était creusé de rides profondes et mes articulations avaient commencé à me rappeler douloureusement que l'âge n'apporte pas que la sagesse et les bons souvenirs.

Un jour donc, je reçus une carte d'invitation me priant de me joindre à mes trente élèves qui avaient décidé de se réunir au restaurant Surrey Inn pour célébrer le XXe anniversaire de leur graduation. Cet hôtel, une espèce de motel de passe qui s'efforçait en vain de se donner des airs de hauteur, demeurait symboliquement à des années-lumière du Méridien. L'invitation me ravissait mais je me sentais un peu nerveux, car je craignais de ne pouvoir reconnaître ces élèves qui chevauchaient déjà les turbulences de la crise de la quarantaine, comme des cavaliers en équilibre instable sur leurs alezans de rodéo. Le temps impitoyable aurait sans aucun doute altéré les traits de leur visage. Je redoutais de les blesser. De plus, je savais par expérience que si la graduation laisse dans le cœur des jeunes la certitude de réussir leur vie, la réunion de classe, elle, ne ment pas ; le comportement de chacun trahit la strate sociale dans laquelle ils se sont eux-mêmes fourvoyés par leurs bons ou mauvais choix quotidiens. Mais venons-en à cette fameuse soirée, vingt ans après.

Le vendredi 20 décembre, je me rendis donc à l'hôtel Surrey Inn. Le maître d'hôtel m'escorta jusqu'à une salle d'où je pouvais apercevoir l'avenue King George VI de Surrey. J'avais, auparavant, cherché fébrilement la photo de ce

groupe dans un tiroir poussiéreux où les constellations de photographies, astéroïdes tombés du firmament de ma vie, conservaient l'empreinte de tous ceux qui avaient peuplé mon univers durant ma longue existence. Soudain mes doigts avaient délicatement saisi une photo aux couleurs fanées. Alors que mes yeux parcouraient les quatre rangées d'adolescents aux frimousses encore familières, des souvenirs commencèrent à plisser la surface de ma mémoire, comme les premiers frémissements d'une eau qui va entrer en ébullition. J'étais heureux de voir que l'âge n'avait pas trop émoussé l'acuité de ma mémoire à long terme, et je vérifiais au dos de la photo que les noms que j'avais pris soin d'écrire autrefois, correspondaient à l'image que mon esprit en avait conservée.

Les premiers élèves commencèrent à arriver. Une grande fille blonde, très jolie —à mon âge vénérable, toutes les femmes paraissent jeunes et jolies— entra dans la salle d'un air décidé et s'approcha de moi en s'écriant en français :

—Bonjour monsieur Castex ! Comment allez-vous ?

Je la regardai, égaré, et soudain, en un éclair, je reconnus Jennifer.

—Tu es Jennifer, n'est-ce pas ?

—Oui !

Elle me serra dans ses bras.

—Je suis très contente de vous voir ! Vous n'avez pas changé, me dit-elle pour me faire plaisir.

—Merci pour ta flatterie. Toi, tu as beaucoup changé. Tu es devenue ravissante !

Je n'osai lui demander quelle était son occupation, mais elle le claironna d'elle-même tout fièrement :

—Je travaille pour Immigration Canada. Mon français me sert beaucoup.

—Je suis très content que tu aies bien réussi dans la vie ; tu

étais si bonne en classe. J'étais sûr que tu saurais bien tirer ton épingle du jeu.

Un groupe d'hommes entra en lançant des plaisanteries. Ils enflaient leur voix et restaient dans les basses pour enrichir leur prestance. Je reconnus aussitôt Brent, Mark, Jeremy et Chris. Ils riaient et parlaient anglais.

—How are you Monsieur Castex, dit Brent en me serrant chaleureusement la main.

—Eh ! Tu parles bien l'anglais, dis-je ironiquement. As-tu oublié ton français ?

—Oh là là ! Il va me punir : "Dix minutes après l'école, Brent ! Tu copieras cent fois "On doit parler français en classe !"

Tout le monde se mit à rire. Mark ajouta en français mais avec un fort accent anglais :

—Je pourrais figurer dans le *Livre Guiness des Records* pour les punitions après l'école. J'ai copié au moins trois fois le livre de sciences pendant l'année. Je le connaissais par cœur.

—Au moins, répondis-je, tu es devenu excellent en sciences ; n'est-ce pas ? Te souviens-tu de la dissection des yeux de bœuf ? C'est vrai que tu étais particulièrement têtu. Mais comment se fait-il que tu ne prononces plus les sons R et U correctement ? Tu parlais si souvent et si bien en classe !

—Justement parce que je suis têtu... Pour faire comme les autres qui venaient d'Immersion tardive et de Français Langue Seconde, je me suis mis à mal parler... Eux aussi, ils prononçaient incorrectement le U et le R. Je me suis mis à les singer et maintenant j'ai complètement perdu le son correct.

—Moi aussi ! dit Jeremy.

—Quel dommage, dit une fille qui avait gardé un excellent accent.

La soirée commençait bien. Les anciens élèves entraient les uns après les autres, et, avec des exclamations joyeuses, on essayait de se reconnaître. Tout le monde était heureux et curieux de se retrouver et de voir ce que chacun était devenu ; avec un secret espoir, celui de ne pas être dans les moins favorisés. Aussi, quand un nouveau venu annonçait sa profession, chacun ressentait au fond de son cœur un petit pincement de satisfaction ou de dépit. Tous y allaient de leur anecdote amusante. Les meilleures étaient, bien sûr, celles où le professeur avait été mis en boîte. L'un d'eux, Brett, ne cessait de conter les bons tours qu'il m'avait joués.

—C'est incroyable le nombre de fois que je n'ai pas fait mes devoirs. Cool ! J'avais toujours d'excellentes raisons et des "notes d'excuses" signées par ma mère. En réalité, je les signais moi-même, disait-il avec un sourire fier et heureux, en ponctuant ses hauts faits de nombreux "Cool !" d'autosatisfaction.

Tout le monde riait de voir sa joie enfantine. Même moi qui pourtant, commençais à ressentir un certain agacement :

—Oh ! L'enfant terrible que tu étais ! Et qu'est-ce que tu fais maintenant... quelle est ta profession ? lui demandai-je non sans une certaine ironie.

Son sourire s'effaça et l'on crut qu'il allait se mettre en colère :

—Ne parlons que des bons souvenirs du passé. Oublions le présent, suggéra-t-il vivement.

J'appris plus tard qu'il avait été "homme de peine" au *K-Mart,* mais qu'il venait encore de perdre son emploi. Le directeur de la compagnie, un ancien condisciple de classe, l'avait mis à pied parce que Brett se cachait dans les entrepôts pour s'épargner toute fatigue. Cela me rappela le temps où il *séchait* les cours en se réfugiant à la bibliothèque ou ailleurs. Il avait aujourd'hui trois enfants en bas âge et sa

femme se préparait à le laisser. Brett affirmait que sa mise à pied n'était qu'une vengeance personnelle de la part de son supérieur direct, car il avait jadis fortement harassé par ses mauvaises taquineries cet ancien camarade de classe à la constitution physique plutôt frêle. Cela me rappela le slogan que j'avais affiché sur le mur de notre local : "Respectez les nerds (les bons élèves) car un jour l'un d'eux sera probablement votre patron."

—Et au sujet de Michael... connaissez-vous la nouvelle ? lança Amber pour rompre le silence pesant créé par Brett. Il vient d'être arrêté pour meurtre. Il est accusé d'avoir tué un homme pour une question de stupéfiants.

Le commentaire, lancé dans un but positif me fit penser que notre conversation glissait irrésistiblement sur une mauvaise pente. Peut-être devions-nous limiter nos souvenirs aux élèves qui avaient bien réussi, au sens social du terme. Mon esprit revit soudain la frimousse de ce Michael... Lui si timide, si renfermé ! Il faisait partie de ces parias dont les autres ne voulaient pas dans leur groupe. Une classe est comme une mini-société avec sa hiérarchie, sa classe dirigeante, ses marginaux, ses voleurs qui sont montrés du doigt, ses "nerds[10]" ou "forts-en-thème" fréquemment persécutés par jalousie, ses révoltés et ses contestataires qui font tout pour être rejetés, à défaut d'être admis dans les clans fermés. Les filles formaient deux ou trois clans, chacun dominé par une reine ; c'est ainsi que j'appelais celle qui contrôlait un groupe. Hors des clans évoluaient quelques courtisanes isolées qui s'efforçaient de devenir les amies de ces reines. Les garçons, pour leur part, suivaient presque tous le même leader ; le plus souvent un élève qui excellait dans les sports ou dans la force pure. Et en marge de ces groupes hiérarchisés, vivotaient des solitaires, rejetés pour une raison ou une autre. C'était quelquefois des enfants abusés au sein de leur famille. Ceux-là affichaient des symptômes particuliers : pleurs, tristesse chronique, autodestruction, autodénigrement et manque

[10] Nerd = "fort-en-thème" ou "bol" au Québec (*bole* ou *bolle* au féminin). Bol est l'argot pour "tête", d'où intelligent, bon élève.

de concentration... Ils se heurtaient à l'agressivité cruelle et au refus égoïste et buté de certains autres. Je revoyais ce fameux Michael, désormais meurtrier, autrefois paria timide, retiré et inhibé. Jamais il ne faisait ses devoirs. Il fallait le harceler de blâmes et surtout d'encouragements pour en tirer le moindre effort. Jamais je n'eus la visite de ses parents, séparés, qui paraissaient ne s'intéresser qu'à leur propre sort.

Dans le clan des filles, chacune faisait de son mieux pour gagner les faveurs de la "reine". On la gâtait, on accomplissait scrupuleusement ses moindres désirs. Lindsey, l'une d'elles, avait un jour décidé de s'affubler d'un nom de garçon. Elle se fit appeler Bob. Aussitôt toutes les filles de sa cour choisirent des noms de garçon et me firent savoir qu'elles apprécieraient que j'utilise ces prénoms pour m'adresser à elles. J'avais suffisamment de difficulté à retenir les prénoms réels pour refuser tout net d'utiliser ces sobriquets. La reine était aussi fort gâtée ; on lui apportait bonbons, biscuits, petits cadeaux ; on l'invitait à venir dormir à la maison. Même les parents faisaient l'impossible pour attirer ces leaders chez eux, comprenant que c'était une condition d'acceptation de leur propre enfant par le groupe. Quant aux solitaires, personne ne se tracassait de leur accorder la moindre attention, le plus léger intérêt, sinon pour se moquer.

Nicole, elle, était du type *rebelle*. Dès son arrivée le matin, et en dépit des protestations, elle déchirait des papiers, en jetait les fragments autour d'elle et allait même, dans un but répulsif, jusqu'à nettoyer ce que l'on appelle "les écuries d'Augias", de sorte que les pupitres voisins dérivaient et s'éloignaient avec dégoût. En quelques minutes, elle se trouvait au centre d'une clairière de détritus, seule, comme pour crier à son entourage : "Enfin, j'ai réussi à vous éloigner de moi. Maintenant je peux respirer au milieu de ma zone de tranquillité. Ce n'est pas vous qui ne voulez pas de moi ; c'est moi qui refuse votre médiocre amitié !" Elle vint à la Réunion de Classe. Et chacun put constater, à la grande satisfaction de Nicole et de moi-même, qu'elle avait réussi à dé-

crocher un emploi enviable dans l'Administration fédérale pour rédimer son statut personnel. J'en fus si heureux ! Et la plupart prirent avec intérêt son adresse électronique. Il lui avait fallu vingt ans pour se faire accepter par sa classe qui la méprisait jadis.

Une classe est aussi un endroit où éclosent les premières amours enfantines. Ces détails me revinrent en apercevant Derek. Il était autrefois un garçon malingre. Incapable d'attirer l'attention de la belle et parfaite Michelle, il feignait de fouiller dans le pupitre de sa dulcinée dès qu'elle tournait le dos, et s'arrangeait pour qu'elle le voie. Cela mettait la gamine en furie contre lui... mais une attention négative valait mieux que l'indifférence. Lorsque je vis arriver Derek, je lui demandai tout naturellement :

—Sais-tu ce qu'est devenue Michelle ?

—Oui, répondit-il sans hésiter. Elle est infirmière à l'hôpital de Surrey. Elle est divorcée avec deux enfants ; mais elle ne peut pas venir ce soir.

Je savais qu'il saurait ! Je me souvenais aussi que pour la composition française traditionnelle (*Racontez une de vos journées de travail lorsque vous aurez 40 ans.*) Michelle avait mentionné, comme la moitié des filles, qu'elle serait divorcée. Prophétie auto-réalisée !

—Elle était ta *sweetheart*, n'est-ce pas ?

—Qui vous a dit ça ?

—Ta mère !

—Ma mère ?

—Oui ; un jour elle est venue me voir pour me demander qui donc était cette Michelle pour laquelle tu pleurais chaque soir sur son épaule...

Erica, quant à elle, vint à la Réunion de Classe avec sa conjointe. Elle tenait à s'afficher lesbienne. En classe, elle gardait les cheveux les plus courts possible. "Ma mère

voulait un garçon !", m'avait-elle confié avec tristesse. Le premier jour, il m'avait fallu vérifier son prénom pour savoir si elle était une fille, quoique ce ne soit jamais une garantie.

J'en étais là de mes souvenirs lorsque je vis entrer Cathy. Cette grosse chenille de Cathy s'était métamorphosée en joli papillon svelte et plein de grâce. Johnny, enfant, était passé maître dans l'art d'entortiller les rapports entre les enseignants et ses parents, qui se succédaient dans la cellule familiale. Il avait pourtant fini par se prendre les pieds dans le tapis de ses propres manigances. C'était la cause de son lamentable échec dans la vie. Jadis, ses parents divorcés (et même les nouveaux conjoints de ses parents) feignaient de croire en sa "franchise" pour s'attirer les bonnes grâces de l'enfant. Nombre de couples divorcés agissent ainsi, même si le résultat est destructeur pour l'enfant. Johnny ne se montra que quelques brèves minutes, prétextant des obligations. Il ne tenait pas trop à s'exposer à la critique ou à l'ironie de ses camarades, se rendant bien compte que, au fond, cette Réunion de Classe n'était rien d'autre qu'un scénario, organisé par les quatre ou cinq élèves qui avaient bien réussi dans la vie, pour faire admirer par les autres leur éclatant succès. Quentin, un ancien butor qui intimidait tous ceux qui affichaient quelque frayeur à son égard, me parla de sa voix grave, fort grave pour se viriliser, car la vie s'était chargée de lui apprendre qu'il n'avait rien de plus que les autres. Aïda et Nika ne vinrent malheureusement pas, deux jumelles africaines dont l'intelligence supérieure dominait largement l'ensemble. Quelqu'un affirma qu'elles étaient parties pour les États-Unis afin de poursuivre des études universitaires de très haut vol.

Une visite inattendue —et en même temps si attendue —, fut celle de Gena. Elle m'avait autrefois fort surpris en me déclarant —alors que je lui reprochais de ne pas fournir d'effort suffisant pour améliorer son bulletin— qu'elle se débrouillerait toujours dans la vie car elle avait l'intention "d'épouser un riche et de divorcer le plus vite possible en em-

portant la moitié de ses biens." Ainsi, fortune faite en un tournemain, elle n'aurait plus qu'à épouser l'homme de sa vie. Les lois de notre pays permettaient impunément de telles escroqueries. Ces commentaires dans la bouche d'une gamine avaient de quoi me surprendre, moi qui en avais pourtant entendu de toutes sortes.

♣

Ce fut une soirée mémorable, révélatrice, qui me montra entre autres que, sauf rares exceptions, tous ceux qui avaient bien travaillé à l'école n'avaient aujourd'hui que peu de soucis matériels. Quant aux autres, ils payaient durement en imposant à leur famille les conséquences de leur indolence. Pour ce qui fut des trois paresseux incurables de jadis, ils l'étaient restés. Ils vivaient aujourd'hui de l'aide publique que l'on appelle ici *Bien-Être social* car c'est un service de solidarité nationale ; et tous ceux qui autrefois travaillaient fort, continuent aujourd'hui de gagner à la sueur de leur front le pain quotidien de ces trois paresseux.

Au fond, j'aurais préféré garder la tête dans le sable en continuant de croire que tous mes anciens élèves étaient heureux.



Table des matières

♥

Ouvrages du même auteur

♦*Le gros lot*, un recueil de nouvelles pour enfants publié par les Editions des Plaines de Saint-Boniface (Manitoba). ISBN: 0-920944-77-9

♦ *À cheval sur les mots*, (collectif de nouvelles) publiée après un concours littéraire francophone par La fédération des écrivains de Colombie-Britannique sous le numéro ISBN: 0-929126-02-5.

♦ Les *Grands dossiers criminels du Canada*, tome 1 publié par les Editions Pierre Tisseyre de Montréal. ISBN: 2-89051-402-1. (5e éditions) (réédité par Québec Loisirs en 1992)

♦Les *Grands dossiers criminels du Canada*, Tome 2 sous le numéro ISBN: 2-89051-429-3. (5e éditions) (réédité par *Québec Loisirs* en 1993)

♦*Anthologie de nouvelles francophones de la Côte-Pacifique*, (collectif de nouvelles) ISBN : 978-2-921668-04-0

♦*Le fantôme et autres histoires vraies*, (Recueil de nouvelles) Éditions du Phare-Ouest, Vancouver, sous l'ISBN 2-921668-05-X

♦*À la limite de l'Horreur*, par les Éditions des Intouchables de Montréal, sous l'ISBN 2-89549-166-6.

♦*C'est arrivé un jour*, Les Éditions de l'Interligne, Ottawa, 2007. ISBN: 978-2-923274-25-6 (recueil de nouvelles)

♦*Recueil de nouvelles 2007*, (collectif, nouvelles), Les Éditions Z'ailées, Ville-Marie. ISBN : 978-2-923574-24-0

♦*L'aura de Laura,* (Recueil de nouvelles). Éditions PO, Vancouver ISBN : 978-2-921668-30-9

♦*La légende des légendes. Éditions PO Vancouver,* ISBN : 978-2-921668-22-4 (Roman)

♦*Rivière-Rouge.* ISBN : 978-2-921668-26-2 (roman historique sur les Métis francophones de l'Ouest)

Ouvrages historiques

♦*La ballade des pendues*, Presses de l'Université du Québec, Québec. ISBN : 978-2-760530-515. (Crime et exécution de trois femmes canadiennes.)

♦*Catastrophes canadiennes*, Les Éditions Z'ailées, Ville-Marie. ISBN : 978-2-723574-25-9. (Récits de catastrophes.)

♦*Crimes et Châtiments de Canadiennes*, Tome 1 ISBN : 978-2-921668-43-9 (Crime et exécution de trois femmes canadiennes.)

♦*Crimes et Châtiments de Canadiennes*, Tome 2 ISBN : 978-2-921668-44-6 Crime et exécution de trois femmes canadiennes.)

♦*Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*. ISBN : 978-2-7637-8061-X. (Les Presses de l'Université Laval) (Ouvrage de stratégie et de poliorcétique)

♦*Répertoire des combats franco-anglais du Haut Moyen-Âge.* ISBN : 978-2-921668-08-8 (Ouvrage de Stratégie et de poliorcétique)

♦*Répertoire des combats franco-anglais de la Guerre de Cent Ans 1337-1453*. ISBN : 978-2-921668-09-5 (Stratégie et poliorcétique)

♦*Répertoire des combats franco-anglais des guerres de la Renaissance, depuis la fin de la Guerre de Cent Ans (1453) jusqu'au début de la Guerre de Trente Ans (1618)* ISBN : 978-2-921668-14-9 (Stratégie et poliorcétique)

♦*Combats franco-anglais de la Guerre de Trente Ans (1618-1648) et de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697)*. ISBN : 978-2-921668-11-8 (Stratégie et poliorcétique)

♦*Histoire des Relations diplomatiques franco-anglaises durant la Guerre de Succession d'Espagne*. ISBN : 978-2-921668-07-1 (Ouvrage de diplomatie, de Stratégie et poliorcétique)

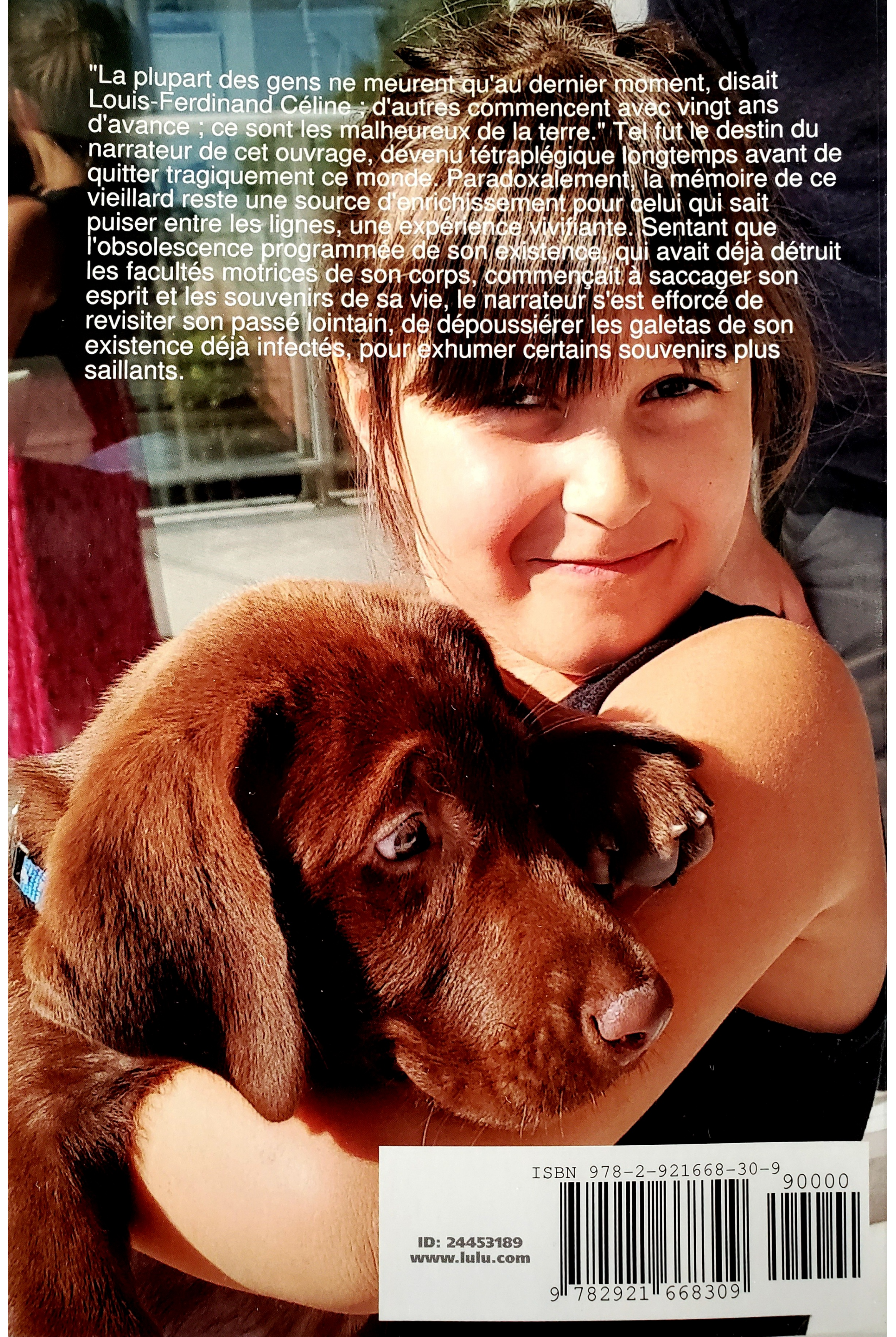
♦*Dictionnaire des batailles franco-anglaises de la Guerre de Succession d'Autriche*. ISBN : 978-2-921668-06-4 (Stratégie et poliorcétique)

♦*Dictionnaire des batailles terrestres franco-anglaises de la guerre de Sept Ans*, publié par les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2006. ISBN : 978-2-7637-8334-1 (Stratégie et poliorcétique)

♦*Diplomatie franco-anglaise de la Guerre d'Indépendance américaine, Pourquoi la France n'a-t-elle pas voulu récupérer le Canada? Suivi du Répertoire des opérations militaires franco-anglaises de la Guerre d'Indépendance américaine.* ISBN : 978-1-312-84190-1 (Diplomatie, stratégie et poliorcétique)

♦*Batailles franco-anglaises de la Guerre de l'Esclavage (1791-1804) et des Guerres de la Révolution française (1793-1804)*. ISBN : 978-2-921668-15-6 (Stratégie et poliorcétique)

♦*Combats franco-anglais des Guerres du Premier Empire français*. Éditions PO, Vancouver, ISBN : 978-2-921668-21-7 (Ouvrage de stratégie et de poliorcétique)



"La plupart des gens ne meurent qu'au dernier moment, disait Louis-Ferdinand Céline : d'autres commencent avec vingt ans d'avance ; ce sont les malheureux de la terre." Tel fut le destin du narrateur de cet ouvrage, devenu tétraplégique longtemps avant de quitter tragiquement ce monde. Paradoxalement, la mémoire de ce vieillard reste une source d'enrichissement pour celui qui sait puiser entre les lignes, une expérience vivifiante. Sentant que l'obsolescence programmée de son existence, qui avait déjà détruit les facultés motrices de son corps, commençait à saccager son esprit et les souvenirs de sa vie, le narrateur s'est efforcé de revisiter son passé lointain, de dépoussiérer les galetas de son existence déjà infectés, pour exhumer certains souvenirs plus saillants.

ISBN 978-2-921668-30-9
90000
ID: 24453189
www.lulu.com
9 782921 668309